

Université de France. Académie de Paris.

Collége d'Etampes.

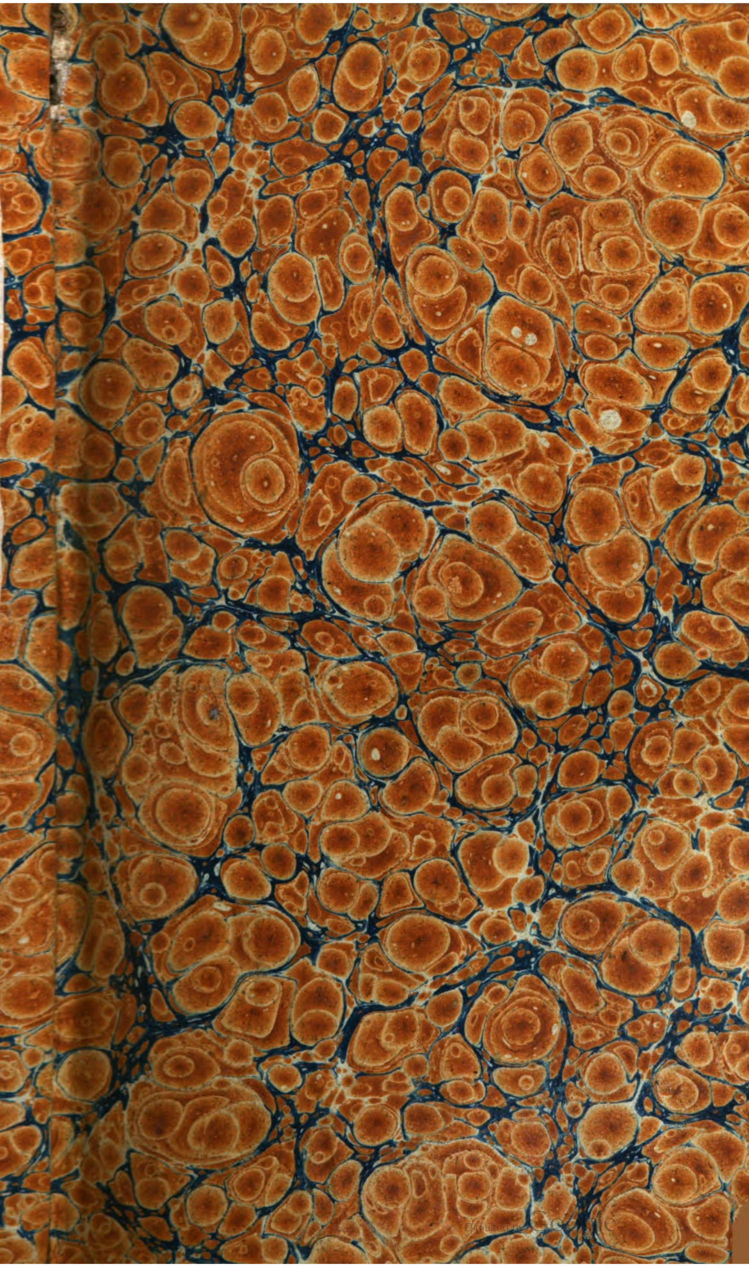
Distribution Solennelle des Prix.

An 1835.

Classe de 6me Professeur Mr [illegible]

Prix de Thème Grec
mérité par M. Corpechot Edmond.

à Étampes, ce vingt trois Août 1835.
Le Principal, Officier d'Académie,
Michel

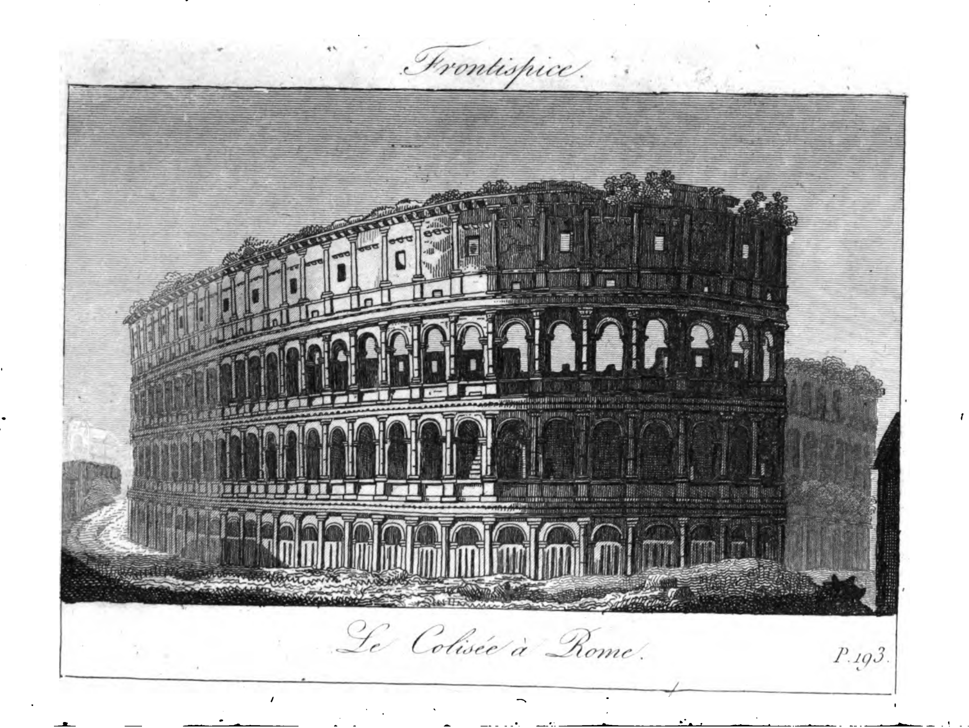


LES

MERVEILLES

DU MONDE.

Frontispice.



Le Colisée à Rome. P. 193.

LES MERVEILLES DU MONDE,

OU

LES PLUS BEAUX OUVRAGES
DE LA NATURE ET DES HOMMES,

RÉPANDUS

SUR TOUTE LA SURFACE DE LA TERRE;

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DES JEUNES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE.

HUITIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, AUGMENTÉE ET ORNÉE DE 16 JOLIES GRAVURES.

PAR M. LE CHEVALIER DE PROPIAC,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE DIJON.

TOME SECOND.

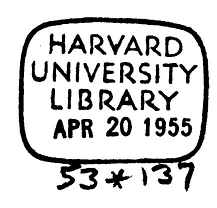
PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'EYMERY, FRUGER ET C[e],

RUE MAZARINE, N° 30.

1832.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 20 1955
53*137

LES MERVEILLES DU MONDE.

L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE, A ROME.

Ce magnifique édifice, à la construction duquel les papes Nicolas V, Jules II, Léon X, Paul III, Pie V, Grégoire XIII, Sixte V et Paul V, ont présidé, d'après les plans des célèbres Bramante, Michel-Ange, Vignola, Dominique Fontana et Charles Mudème, est élevé sur une grande place circulaire (1), entourée d'une galerie couverte et soutenue par quatre rangs de grosses colonnes. Une balustrade sur laquelle sont posées, de distance en distance, 138 statues colossales de saints, de martyrs et de papes, couronne tout l'ouvrage. Il est impossible de jouir d'un coup d'œil plus noble que

(1) Voyez tom. I, page 123

celui de cette place. Il est fâcheux que quelques misérables maisons qui se trouvent à son ouverture, vis-à-vis le portail de la basilique (1), la déparent; et, si l'on se décide à percer une rue vaste et aérée qui y conduirait en droiture, elle ne laisserait rien à désirer (2). Au milieu de cette place, on voit l'obélisque égyptien qui fut transporté à Rome, sous Caligula, et placé dans le cirque de Néron : il est posé sur quatre lions en bronze doré, couchés sur leurs pates. Sa pesanteur, qui est d'un million de livres, fait son immobilité, aussi résiste-t-il, depuis plus de deux siècles, aux tempêtes les plus violentes. Des deux côtés du piédestal sont des inscriptions, dont l'une annonce que ce monument était dédié à César, et l'autre que Sixte V l'a consacré à la croix, après l'avoir purifié. Au haut de cet obélisque sont les armes de ce pape, qui sont trois monts les uns sur les autres, et une croix en bronze doré qui le termine.

Quand on a traversé le portail, et un superbe porche dont les voûtes sont revêtues de stucs dorés, les murs, ainsi que le pavé, recouverts de marbre, et aux deux extrémités duquel sont, d'un côté, la statue de Constantin, et de l'autre celle de Charlemagne, on entre dans l'église par trois grandes portes. Il en existe encore une quatrième qui donne dans un des bas-côtés; elle

(1) Voyez tom. I, pag. 249.
(2) Voyez tom. I, pag. 143.

est murée. On ne l'ouvre que dans le temps du jubilé. Au-dessus de la porte du milieu est un bas-relief où le Sauveur est représenté confiant son troupeau à saint Pierre, avec ces mots : *Pasce oves meas, Paissez mes brebis.*

Il n'est point de voyageur qui, près d'entrer pour la première fois dans ce temple, ne s'attende à éprouver le sentiment de l'admiration ; mais l'harmonie qui règne dans les différentes parties de ce bel édifice est si parfaite, qu'on n'éprouve d'abord aucune surprise, et qu'elle ne vient que par degrés, après qu'on s'est livré à l'examen des détails. Le premier objet qui l'excite est la nef, dont la largeur, dans œuvre, est de cinq cent soixante et onze pieds, et de cent quarante-quatre depuis le pavé jusqu'à la clef. Elle est percée, à droite et à gauche, de quatre grandes arcades, par lesquelles on passe dans les bas côtés. Elles sont ornées de grands pilastres d'ordre corinthien, de la hauteur de soixante-dix-huit pieds. Ils soutiennent un grand entablement qui règne autour de l'église, au-dessus duquel sont les fenêtres dont elle est éclairée. La voûte est toute couverte de rosettes en sculptures dorées d'or de sequin, et dans les niches pratiquées au milieu des pilastres, on voit les statues des fondateurs d'ordres religieux, qui sont d'une beauté rare. Il avait été arrêté que tout l'intérieur de l'église serait de marbre ; mais il n'y a encore que les arcades de la nef qui en sont revêtues, et dans lesquelles on a introduit des figures d'anges qui

portent le médaillon des papes que leur sainteté a illustrés. La dépense considérable qu'occasionerait un pareil ouvrage en a suspendu l'exécution. Cependant tout s'accorde parfaitement par le soin qu'on a pris de peindre en marbre ce qui reste à faire.

Deux choses qui sont encore à remarquer, lorsqu'on entre dans l'église, et qui donnent tout de suite une idée de l'étendue de l'édifice, ce sont les bénitiers et les colombes de marbre blanc qui tiennnent des rameaux verts dans le bec. On croit, en voyant les enfans qui soutiennent les deux vases des bénitiers, qu'ils sont d'une taille ordinaire ; mais à mesure qu'on s'en approche ils deviennent gigantesques. Il en est de même des colombes, qu'on s'imagine, à une certaine distance, pouvoir toucher de la main, et qui s'élèvent tellement à mesure qu'on arrive près d'elles, qu'on est tout étonné, lorsqu'on s'attend à les toucher, de les trouver de plusieurs pieds au-dessus de la tête.

En suivant la nef, on parvient au dôme, dont le diamètre est de cent trente-deux pieds, et l'élévation de trois cent quarante, en comptant du pavé jusqu'à la lanterne : car, du pavé jusqu'au sommet de la croix, elle est de quatre cent dix pieds dix pouces. Des peintures en mosaïque, qui représentent le Père éternel au milieu de la cour céleste, couvrent le dôme qui est éclairé par douze fenêtres. Le tambour où ces fenêtres sont percées est décoré de pilastres corin-

thiens accouplés, et au-dessous de l'entablement sur lequel posent ces pilastres, on lit le passage latin suivant, en lettres de près de six pieds de hauteur : *Tu es Petrus, etc., et tibi dabo claves regni cœlorum : Tu es Pierre, etc., et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.* Le pourtour de chacun des quatre piliers principaux, sur lesquels pose en bas toute la coupole, est de trois cent cinquante-huit pieds. Le poids énorme de cette coupole, que l'on cite, avec raison, comme l'ouvrage le plus surprenant de l'industrie humaine, et quelques tremblemens de terre l'ont plusieurs fois endommagée ; mais le soin qu'on a pris de la cercler en entier, comme un tonneau, avec des cercles de fer, lui assure encore une longue existence.

On aperçoit en parcourant la nef, qui est pavée d'un marbre à compartimens, plusieurs pierres qui sont enchâssées dans une des arcades des bas-côtés : la première est celle sur laquelle le partage des reliques de saint Pierre et de saint Paul a eu lieu ; sur la seconde on lit qu'un grand nombre de martyrs y ont été mis à mort. Quant aux deux grosses pierres noires qu'on voit un peu plus bas, on prétend que ce sont les mêmes qu'on liait aux pieds des chrétiens quand on les plaçait sur les chevalets. Du même côté se trouve la statue en bronze de *saint Pierre*, assis. Quelques personnes assurent que c'est un vieux *Jupiter Capitolin*, dont on s'est borné à changer le nom. Quoi qu'il en puisse être, son

pied est tout usé de la quantité de baisers qu'il a reçus.

Au centre du dôme, sur la confession ou tombeau de saint Pierre, est placé le fameux baldaquin de bronze doré que le pape Urbain VIII fit construire sur les dessins du chevalier Bernis. Cette composition, aussi ingénieuse que sublime, consiste en quatre colonnes torses isolées, autour desquelles circulent des palmes, des branches de laurier et de feuillage, et jouent des enfans, dans les attitudes les plus gracieuses. Au haut de ces colonnes sont posées quatre grandes figures d'anges. Une croix termine le baldaquin, dont l'élévation est de quatre-vingt-dix pieds. On assure que cette machine a été faite avec cent quatre-vingt-sept milles livres de métal qu'on a tiré du Panthéon, et que la seule dorure a coûté quarante-six mille écus d'or.

Le tombeau de saint Pierre, qui était sous le maître-autel dans l'ancienne église, a été conservé à la même place dans la nouvelle. Il a été orné, ainsi que tout ce qui l'environne, de marbres précieux, par les soins de Paul V. Le bas de l'autel est accompagné, des deux côtés, d'un escalier double qui conduit à une grille de bronze doré qui sert d'entrée à l'église souterraine, et à travers laquelle on aperçoit quatre colonnes d'albâtre le plus précieux. Deux cents lampes d'argent éclairent continuellement la balustrade qui entoure le sanctuaire. On ne voit jamais sur le maître-autel qu'une croix d'or et six chan-

deliers. Ce n'est point de ce coté, qui regarde le portail, que le pape dit la messe, mais du côté opposé; de manière qu'en célébrant il a le visage tourné du côté des assistans. Le pape a seul droit d'y officier, ou le cardinal à qui il en donne la permission par un bref.

La magnificence de cette partie de l'église est due aux quatre grandes niches qui occupent les principales faces des quatre piliers intérieurs du dôme, et qui sont occupées par les statues de saint Longin, de sainte Véronique, de sainte Hélène, et de saint André. Au-dessous de ces niches sont placés des balcons ou tribunes, ornés de colonnes torses de marbre, qui ont été conservées de l'ancienne église bâtie par Constantin.

Lorsqu'on se place sous le dôme, on voit l'église, faite en forme de croix latine, se partager en trois branches. Les deux latérales, qui formeraient chacune une cathédrale très considérable, sont coupées par la troisième, qui est une continuité de la nef, et terminée par la chaire de saint Pierre. Cette chaire, qui est, à ce qu'on dit, une chaire de bois marquetée d'ivoire, est renfermée dans une autre de métal doré. Quatre statues hautes de 12 pieds, et qui représentent deux docteurs de l'Eglise grecque, et deux de l'Eglise latine, la soutiennent. Le haut est surmonté d'une gloire où des anges paraissent être en adoration devant la chaire de saint Pierre. Comme toute cette grande machine, qui est véritablement étonnante, termine le fond de l'église, et est adossée à la croi-

sée, on y a placé des vitraux jaunes qui, par la réflexion de la lumière, donnent un nouvel éclat à la dorure. Le poids réuni de ces statues est de vingt-neuf mille livres pesant, et elles ont coûté 500,000 livres.

Dans deux enfoncemens qui se trouvent aux deux côtés de cette chaire, sont les tombeaux des papes Urbain VIII et Paul III. La figure du premier, qui est d'une grande noblesse, est du chevalier Bernis. Mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, ce sont les deux statues de la Justice et de la Charité qui l'accompagnent; la plus touchante expression règne dans tous leurs traits. On voit encore dans le même lieu un squelette qui tient un livre ouvert, et qui le présente au pape. Sur le piédestal qui soutient sa statue, ainsi que sur d'autres parties du tombeau, sont des abeilles égarées, qui sont les armes de Barbérini, et servent en même temps d'emblèmes pour peindre la douleur que sa mort causa à sa famille et à tous ceux qui avaient part à ses bienfaits. Le tombeau de Paul III est également remarquable par les statues de la Justice et de la Vérité qui en décorent la partie inférieure.

Parmi les chapelles qui sont dans les bas-côtés, on distingue, 1° celle qui se trouve près de la Porte-Sainte. On y voit un groupe en marbre, de Michel-Ange, qui représente la sainte Vierge tenant Jésus-Christ, mort, sur son sein; et un reste de colonne qui passe pour avoir été celle sur laquelle le divin Sauveur s'appuyait quand il prê-

chait dans le temple ; 2° celle de Saint-Sébastien, dans laquelle on voit le tombeau de la comtesse Mathilde, qui donna tous ses biens à l'église (1). Le bas-relief de ce tombeau représente Henri IV à genoux devant Grégoire VII, qui lui donne l'absolution ; 3° celle qui tient toute la partie la térale, à droite. On remarque sur son autel un tableau en mosaïque représentant saint Michel qui foule le diable aux pieds. La figure est de la plus grande beauté, et son attitude aussi légère qu'agréable. Quant à la figure du diable, on dit que c'est le portrait du cardinal *Pamphile*, depuis *Innocent X*, et que l'auteur de ce tableau, le Guide, ayant à se plaindre de ce prélat, chercha ainsi à s'en venger ; 4° la chapelle des fonts baptismaux. Elle est entièrement de marbres précieux, sur lesquels sont enchâssés trois grands tableaux de mosaïque relatifs au sacrement de baptême. En haut de la coupole, on lit ce passage de l'Evangile : *Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit : Qui croira et sera baptisé, sera sauvé.*

Le tombeau d'Alexandre VII mérite aussi une attention toute particulière. Il est de Bernis ; tout s'y trouve réuni : poésie, choix de marbres, force et délicatesse d'expression. Forcé de placer ce monument au-dessus d'une porte, le génie de

(1) Le pendant de ce monument est le tombeau de Christine, reine de Suède. Il est placé de l'autre côté de l'église.

l'auteur a trouvé le moyen de tirer le plus grand parti de cette difficulté. Le pape est à genoux; à ses côtés sont quatre statues, emblèmes de ses vertus. On y distingue la charité tenant un petit enfant qui s'est endormi en tétant.

Cette figure est admirable par sa naïveté. La Mort y est encore représentée. Une immense draperie de marbre jaune la couvre; d'une main elle relève le drap qui tombe sur la porte, voulant annoncer par-là que tout homme doit y passer; et de l'autre, elle présente un sablier au souverain pontife, pour l'avertir que son heure est venue.

Mais le voyageur commettrait une erreur bien grande, si, après avoir examiné ce vaste temple jusque dans ses moindre détails, il croyait avoir vu tout ce qu'il renferme de curieux. L'église souterraine et l'édifice supérieur contiennent des beautés qui prouvent que l'art s'est épuisé pour faire un tout accompli des différentes parties de cette basilique. L'église souterraine est formée par l'espace qui se trouve entre le sol de l'ancienne église de Constantin, dont on a voulu respecter le pavé, et celui de la nouvelle. On tourne par plusieurs galeries circulaires, et l'on voit successivement quatre beaux autels pratiqués au-dessous des statues qui sont aux quatre piliers du dôme. Les tableaux sont en mosaïque. On y remarque une image du *Père éternel*, en marbre, et qu'on dit être de la plus haute antiquité; une statue du pape *Benoît XII;* une autre

de *Boniface VII;* une suite d'excellens bas-reliefs dont le sujet est Néron condamnant à la mort *saint Pierre et saint Paul;* le tombeau d'*Adrien IV*, qui est de granit oriental; deux statues de *saint Pierre* et de *saint Paul*, et deux grands bas-reliefs qui ornaient autrefois le tombeau de *Paul II :* sur l'un est représentée *Eve*, tentée par le serpent, dans le paradis terrestre, et sur l'autre, sa formation au moment où elle sort de la côte d'Adam.

Quant à la partie supérieure de l'édifice, c'est-à-dire la coupole et le dôme, on y monte par un escalier si large, que des bêtes de somme, chargées des fardeaux nécessaires aux réparations, peuvent y passer. Il conduit à la plate-forme de l'édifice, qui est faite en terrasse et pavée de briques. On entre dans le dôme par quatres portes qui conduisent sur l'entablement. Tout l'éclat et le charme de la mosaïque disparaissent lorsqu'on est arrivé à cette place, où elle n'est plus à l'œil qu'un amas confus de grosses chevilles de toutes sortes de couleurs, et sans aucun poli.

A la suite de ce premier escalier, on en trouve un autre plus étroit qui conduit jusqu'au bas de la coupole : il est commode et assez bien éclairé. Il en existe un troisième, garni de rampes de bois, qu'on ne monte et qu'on ne descend que dans une attitude infiniment gênante. Enfin, après avoir gravi pendant quelque temps, on parvient à une petite échelle de fer absolument droite, d'où l'on entre par une trappe dans la

boule de bronze qui est au-dessous de la croix. Elle a dix pieds de diamètre, et, en s'y plaçant sur deux rangs, vingt-cinq hommes peuvent aisément s'y tenir. Il en est qui sont assez téméraires pour se hasarder à se placer sur la croix, qui a treize pieds de hauteur, ou pour essayer seulement de la toucher, en se hissant, avec les pieds et les mains, sur des barres de fer recourbées, placées d'espace en espace sur la boule, et élevées de quelques pouces, sur une largeur d'environ deux pieds. Mais c'est une bravade que les gens raisonnables abandonnent aux fous ou à ceux qui ne craignent pas de risquer leur vie pour gagner quelque argent.

Dans l'épaisseur des murs de Saint-Pierre on a pratiqué une infinité de chambres, de corridors et de vastes magasins, où les charpentes et les matériaux nécessaires pour réparer ce superbe édifice sont emmagasinés.

LES ANDES.

Les *Andes* (ou la *Cordilière des*) sont une longue chaîne de montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui, commençant à s'élever dans la terre Magellanique, courent par le royaume de Chili et la province de Buénos-Ayres, jusqu'à celle du Pérou et de Quito, d'où elles continuent, en se rétrécissant et en se resserrant pour tra-

verser l'isthme de Panama ; après quoi elles recommencent à s'élargir et à s'étendre par les provinces et royaumes de Nicaragua, de Guatimala, de Corta-Rica, de San-Miguel, de Mexique, de Gayaca et de Puébla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties méridionales du continent d'Amérique avec les septentrionales. L'étendue de ces montagnes est de 4,300 milles.

C'est là que la nature paraît dans toute sa magnificence. Son travail y est plus vaste et plus hardi que dans aucune autre contrée de l'univers. En effet, l'Europe, l'Asie et l'Afrique n'offrent rien qui soit comparable aux Andes. Le fameux pic de Ténériffe leur cède même en hauteur, et la plaine de Quito, qui peut être considérée comme leur base, est elle-même plus élevée au-dessus du niveau de la mer que les sommets de plusieurs montagnes de l'ancien monde. Environnée de nuages, et couverte d'une neige éternelle, que les rayons ardens du soleil de la zone torride ne sauraient fondre, la Cordilière des Andes domine, commande et distribue, en quelque sorte, autour d'elle, les éclairs, la foudre et les tempêtes. On dirait que, non contente d'avoir reçu de l'Éternel des sommets inaccessibles, elle est encore jalouse de conserver sa solitude et le mystère qui l'accompagne, en les défendant de toute atteinte. Malgré tant d'obstacles, quelques voyageurs n'en ont pas moins entrepris de porter un pied téméraire dans ces montagnes ; et, si leur

courage n'a pas été couronné d'un plein succès, ils ont toujours eu la gloire d'agrandir le domaine de la science, en visitant les parties situées sous la zone torride, et en s'élevant dans des régions inconnues, jusqu'à 14,600 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les montagnes les plus recommandables de la Cordilière des Andes, sont le *Chimborazo*, le *Cotopasci* et le *Pichincha*. L'accès de la plaine de Quito, qui, comme nous l'avons déjà dit, leur sert de base, est lui-même difficile. La route de Tarigagna, qui y conduit, est d'une rudesse extrême. Qu'ón se figure une montée presqu'à plomb, et une descente si rude que les mules ont toutes les peines du monde à s'y tenir debout; aussi, pour descendre de ces hauteurs, s'y préparent-elles de la manière suivante : dès qu'elles sont parvenues au lieu où commence la descente, elles s'arrêtent, et joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner. Elles joignent de même leurs pieds de derrière, les avançant aussi un peu en avant, comme si elles voulaient s'accroupir. S'étant ainsi arrangées, elles commencent à aller quelques pas, comme pour éprouver le chemin; après quoi, sans changer de posture, elles se laissent couler en bas avec tant de vitesse, qu'on dirait que le vent les emporte. Pendant ce temps-là, le cavalier n'a autre chose à faire qu'à se tenir ferme sans remuer, parce qu'un mouvement fait mal à propos

suffirait pour faire perdre l'équilibre à la mule, et les précipiter tous les deux. D'ailleurs, si elle s'écartait tant soit peu de ce sentier étroit, elle se perdrait dans quelque abîme. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'adresse de ces animaux, qui, dans un mouvement si rapide, où il semble qu'ils ne puissent se gouverner, suivent les différens tours du chemin, comme s'ils l'avaient reconnu auparavant, et qu'ils l'eussent exactement mesuré, afin de se précautionner contre les irrégularités qui pourraient les en écarter. Mais, quoique ces mules, à force de faire ce voyage, soient accoutumées à ce dangereux manége, leur état de brutes, ni l'habitude, n'empêchent pas qu'elles ne fassent paraître, avant d'entrer dans cette route, une espèce de crainte ou de saisissement : car, dès qu'elles arrivent au lieu où commence une pareille glissoire, elles s'arrêtent sans qu'on ait besoin de tirer la bride pour les en avertir; et si, par mégarde, on leur donne de l'éperon, elles ne se hâtent pas davantage, et ne bougent pas de la place qu'elles n'aient pris leurs précautions. De même, en s'arrêtant à l'entrée d'une de ces glissoires, elles font paraître l'altération qu'elles éprouvent; elles commencent d'abord à trembler, et l'on remarque en elles une espèce de raisonnement : car, en examinant le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, elles semblent vouloir éviter le danger qu'elles annoncent, en s'ébrouant fortement et en épouvantant le cavalier, qui, quand il n'est pas accou-

tumé à ces sortes de mouvemens, n'est pas peu étonné et alarmé de ces pressentimens. Alors les Indiens prennent le devant, se portent tout le long du passage, grimpant sur quelque roc qui avance en saillie, s'accrochant et se cramponnant à quelques racines d'arbres qui paraissent à découvert dans ces lieux-là. Ils animent les mules par leurs cris, et ces animaux, encouragés par ce bruit, se déterminent à courir le risque de la descente, et se laissent aller tout le long de la glissoire. Quand une mule a passé plusieurs fois par ces sortes d'épreuves, et qu'elle y est bien exercée, elle acquiert une certaine réputation dans le pays, et mérite bien qu'on fasse cas de son expérience.

Le peu de soin qu'on a d'entretenir ces chemins, qui passent le plus souvent par des montagnes et des rochers, en augmente l'incommodité naturelle. Si un arbre déraciné est tombé au travers de la route, et bouche entièrement le passage, il ne faut pas croire qu'on se mette en peine de l'en ôter ; et, quoique tous ceux qui passent n'aient pas peu de peine à surmonter cet embarras, il n'y a personne qui ait la complaisance de couper l'arbre, pour débarrasser le chemin à ceux qui viennent après. Ces arbres sont quelquefois si gros, qu'il y a des troncs qui ont au-delà d'une aune et demie de diamètre. Quand leur volume est tel, ou à peu près, les Indiens en diminuent, à coups de hache, une partie, selon qu'ils le jugent nécessaire, et ils aident ensuite

les mules à sauter par-dessus le reste du tronc. Pour cet effet, ils déchargent ces animaux, et, à force de travail, ils leur font surmonter ces obstacles, non sans perte de beaucoup de temps et autres dommages. Après tous ces efforts, ils laissent l'arbre dans la même situation où ils l'ont trouvé, et ceux qui viennent après tiennent la même conduite, laissant toujours aux autres le soin de s'aider de la même manière. L'arbre reste ainsi jusqu'à ce que le temps l'ait pourri, et alors le chemin redevient libre.

Don Ulloa, dans la relation qu'il a faite de son voyage à Quito, relation dans laquelle nous avons puisé les détails qui précèdent, rapporte qu'après avoir côtoyé pendant neuf jours la montagne, de la manière dont nous venons de le décrire, il était arrivé à un endroit où la terre était entièrement couverte de neige blanche et transparente. La cabane ou hutte dans laquelle il passa les nuits ne le garantit pas de la rigueur du froid ; mais il ne perdit pas courage, et s'étant remis le lendemain en route, il la continua pendant sept autres jours, après lesquels il rencontra une plaine charmante où règne un éternel printemps, et où la nature étale toutes ses richesses. Un air pur, un ciel tranquille, des arbres toujours verts, des prairies émaillées de fleurs, des fontaines, des ruisseaux, des rivières, rien ne manque à ce séjour enchanteur, à l'extrémité duquel on aperçoit la belle ville de Quito, capitale du royaume du même nom. Qui

croirait qu'après un pénible voyage à travers une montagne aride et couverte en plusieurs endroits de glaces, on puisse rencontrer un pays plus élevé qu'aucun autre qui soit au monde, placé dans le centre de la zone torride, et où cependant la chaleur est tolérable, et le froid même assez sensible ? Qui pourrait s'imaginer encore que ce pays délicieux est en quelque sorte la base de montagnes inaccessibles dont les côtés sont couverts de neiges, et les sommets enflammés par les volcans ? Tout cela cependant est une vérité attestée par tous les savans qui ont entrepris et fait ce merveilleux voyage.

LE CHIMBORAZO.

Cette montagne est la plus élevée de la Cordilière des Andes. Son sommet est circulaire, et sa hauteur de 22,000 pieds. Située sur les côtes de l'Amérique méridionale, où les pluies d'hiver sont continuelles, elle paraît d'abord, lorsque l'air commence à se raréfier, comme un nuage dans l'horizon ; puis, à mesure que le temps devient plus serein et plus pur, elle se détache visiblement des autres montagnes qui l'avoisinent, et élève majestueusement sa tête altière au-dessus d'elles. L'œil qui n'est pas encore fait à de pareils phénomènes ne peut pas en sentir toute la beauté. La circonférence du Chimborazo, prise

à l'endroit où finissent les neiges, est de 22,968 pieds. L'extrême densité de l'air qui règne sur la Cordilière des Andes contribue infiniment à augmenter l'éclat de cette neige éternelle, ainsi que l'effet magique de sa réflexion. Le ciel qui, sous les tropiques, et dans une atmosphère si pure, devrait offrir la tendre et transparente couleur de l'azur, ne s'y laisse voir que sous la sombre et triste couleur de l'indigo. Ce spectacle, qui est le même dans toute la Cordilière des Andes, est si imposant, qu'il fait passer dans l'âme des voyageurs ce sentiment de respect et d'effroi dont l'homme ne peut se défendre lorsqu'il aperçoit pour la première fois un de ces tableaux, dont la nature ne semble s'être rendue avare que pour mieux exciter son étonnement et son admiration.

Parmi les savans qui ont montré le plus de courage et de persévérance pour connaître le Chimborazo, Humbold, Bonpland et Montafar tiennent le premier rang. Ils commencèrent ce pénible et dangereux voyage sous la conduite de quelques Indiens qui, craignant pour leur vie, les abandonnèrent presque aussitôt. Mais ils ne se rebutèrent pas; car, ayant aperçu une trace de rocs volcaniques sur lesquels la neige n'avait pas encore pu se fixer, ils la suivirent, et gravirent ainsi jusqu'à une distance de 16,000 pieds du sommet de la montagne. Humbold assure que, si ses compagnons et lui n'eussent pas été arrêtés par une large crevasse, ils seraient infailliblement parvenus jusqu'à la partie la plus élevée;

mais l'obstacle invincible qu'ils rencontrèrent les ayant forcés de descendre, ils revinrent tous les trois malades dans la plaine, ce qu'ils attribuèrent à la quantité d'oxigène dont l'atmosphère dans laquelle ils s'étaient trouvés était chargée. Leur retour fut aussi singulièrement contrarié par une neige abondante qui les sépara plusieurs fois les uns des autres, et par la violence du froid qui leur fit éprouver les plus vives angoisses.

Lorsque les Espagnols voulurent pénétrer dans le royaume de Quito, ils traversèrent les longs déserts des côtes du Chimborazo : plusieurs y périrent et restèrent *emparamados* (1). Mais aujourd'hui, familiarisés avec le climat, ils n'éprouvent plus un si triste sort, parce qu'ils ont la précaution de ne se mettre en route que lorsque le ciel est sans nuages, et le vent apaisé.

LE COTOPASCI.

Le Cotopasci est situé au bord de Latacunga, à environ cinq lieues de ce bourg. C'est un des plus dangereux volcans de la Cordilière des Andes. Ses éruptions sont aussi fréquentes que désastreuses. Celle de 1533, qui fut d'une violence extrême, arriva à l'époque où Sébastien de Belalcazar se disposait à faire la conquête du royaume

(1) *Embrugéré*. Resté mort dans la montagne.

de Quito. Cet accident lui fut infiniment favorable ; car les devins, aux prédictions desquels les Indiens ajoutent la plus grande foi, leur ayant annoncé que, lorsque le volcan crèverait, leur pays passerait sous la domination d'un prince inconnu, ils regardèrent cet événement comme le signal de leur défaite, et tombèrent dans un si grand découragement, que Belalcazar, ne trouvant presque point de résistance, fut maître dans moins d'un an de la province entière, et en soumit les peuples au roi d'Espagne.

En 1743, le Cotopasci creva de nouveau. Cette éruption fut annoncée, quelques jours auparavant, par un fracas terrible dans ses concavités ; il s'y fit une ouverture au sommet, et trois sur le penchant, qui était tout couvert de neige. Les cendres qu'il jeta, quoique mêlées ensuite avec une quantité prodigieuse de glace et de neige fondues par les flammes qu'il vomit, n'en furent pas moins entraînées avec une étonnante rapidité. Depuis Callo jusqu'à Latacunga, la plaine fut inondée, et dans un moment tout ce terrain devint une mer, dont les ondes furieuses firent périr un grand nombre de personnes. La violence avec laquelle l'eau fondit fut telle, qu'il n'y eut que ceux qui eurent assez de légèreté et de présence d'esprit pour s'enfuir au plus vite, qui échappèrent. Les cases des Indiens et des pauvres gens furent renversées et emportées par les ondes. La rivière qui passe à Latacunga fut le canal par lequel ces eaux s'écoulèrent, autant

que son lit et la hauteur de ses bords en purent contenir. Mais, comme cette coulée n'était pas suffisante pour contenir la nouvelle mer, elle déborda du côté des habitations, et emporta les maisons aussi loin que l'eau put s'étendre. Tout le bourg ne fut pourtant pas détruit, et il n'y eut que les maisons qui se trouvèrent sur le passage de l'eau qui furent emportées. Les habitans se retirèrent vers une hauteur, près du bourg, où ils furent témoins de leur ruine. Pendant trois jours entiers on eut à craindre de plus grands malheurs ; le volcan continuait à pousser les cendres à une très grande distance, et les flammes à faire couler la glace et de la neige qu'elles fondaient. Insensiblement cela diminua, et finit par cesser tout-à-fait. Mais le feu se fit voir encore pendant plusieurs jours, et on entendit le fracas causé par le vent qui entrait par l'ouverture du volcan, et qui faisait bien plus de bruit que l'air qui était comprimé dans les concavités de la montagne. Quelque temps après, le feu, la fumée et le bruit disparurent.

L'année suivante, au mois de mai, les flammes reparurent, et s'étant bientôt renforcées, elles s'ouvrirent plusieurs passages parmi les flancs mêmes de la montagne ; de façon que, pendant les nuits où il ne faisait pas de brouillard, la lumière des flammes, réfléchies par les glaces, formait une illumination des plus belles qu'on pût voir. Tout cela ne fut que le prélude de la grande éruption qui arriva en effet le 29

novembre 1744, et qui éclata avec tant de violence, qu'elle jeta les habitans de Latacunga dans la plus grande consternation. Cette éruption fut aussi désastreuse que celle de l'année précédente, tant par la prodigieuse quantité de flammes et de cendres que vomit le volcan, que par les terribles inondations qui l'accompagnèrent.

Le 4 avril 1768, il y eut une nouvelle éruption: elle jeta une si grande quantité de cendres, qu'une nuit profonde remplaça tout à coup la lumière du jour. Enfin, en 1803, après un repos de vingt ans, pendant lequel aucune fumée, aucune vapeur ne furent aperçues, une fonte soudaine de neige couvrit entièrement la montagne, et fut le précurseur d'un nouvel incendie. Une nuit suffit aux feux souterrains du volcan pour acquérir l'activité qui leur était nécessaire, et le soleil brillait à peine sur l'horizon, que les montagnes extérieures qui entourent le cratère du Cotopasci étaient déjà brûlantes, et couvertes de scories vitrifiées. Humbold, dans une de ses relations, observe que le bruit qui fut occasionné par cette éruption fut entendu au port de Goyaquil, à une distance de cinquante-deux lieues, comme s'il y eût eu des décharges d'artillerie dans ces parages. Il ajoute même qu'il frappa les oreilles de plusieurs voyageurs qui naviguaient, à cette époque, sur l'Océan Pacifique.

La hauteur du Cotopasci est de 18,876 pieds. Sa situation près de l'équateur n'empêche pas

que son sommet ne soit en tous temps couvert de neige. Sa forme, qui est celle d'un cône parfait, est aussi élégante que régulière. Les couches de neige qui le couvrent augmentent encore son éclat et sa beauté; car, outre qu'elles cachent l'inégalité du sol, et ne laissent apercevoir au voyageur curieux aucune pointe de rochers, aucune masse de pierres, elles offrent à sa vue, lorsque le soleil les éclaire de ses premiers rayons, le tableau aussi ravissant que pittoresque d'une montagne de diamans qui s'élève audacieusement et fièrement au milieu de la voûte d'azur qui la couvre et l'environne de toutes parts.

LE PICHINCHA.

Le Pichincha est un volcan éteint. Sa hauteur est de 15,023 pieds. Sa bouche est dans une roche, et le caillou ou roc de sa crête est tout calciné, et ressemble au tuf. Il ne vomit point de feu, et n'exhale aucune fumée; mais il est encore des temps où il effraie par les ronflemens affreux que le vent fait dans ses concavités intérieures, et qui ressemblent au bruit du tonnerre. Les habitans, qui se rappellent les ravages que ce volcan a causés, sont alors saisis de terreur. Près de la plaine d'*Inua Quito*, est un endroit nommé *Rumi Pamba*, c'est-à-dire, *Plaine-des-Cailloux*; et ce nom lui a été donné, parce qu'il est semé

de gros cailloux ou morceaux de roc que le volcan y a poussés en crevant.

Le sommet du Pichincha est en tout temps couvert de glace et de neige. Les mules peuvent monter jusqu'au pied de cette formidable roche; mais de là jusqu'au sommet il faut absolument aller à pied en montant, ou plutôt en gravissant pendant quatre heures entières. L'agitation violente qu'on éprouve en montant de la sorte, jointe à la subtilité de l'air, ôte la force et la respiration. Arrivé au sommet, on trouve ordinairement le vent violent, le froid rigoureux, et souvent les nuages si épais, qu'on ne saurait voir à la distance de sept à huit pas; mais aussitôt que ces ténèbres cessent, et que le temps s'éclaircissant, ces nuages, qui s'affaissent par leur propre poids, descendent au col de la montagne, et l'environnent, soit de près, soit à une grande distance, ils paraissent alors comme une vaste mer, au milieu de laquelle le Pichincha s'élève comme une île. Là, on entend le bruit des orages qui arrivent sur la ville de Quito; on voit partir au-dessous de soi la foudre et les éclairs, et pendant que des torrens de pluie inondent tout le pays d'alentour, on jouit d'une sérénité parfaite. En effet, pendant ce temps-là on ne sent presque point de vent, le ciel est clair, et le soleil, dont les rayons ne sont plus interceptés, tempère la froideur de ces lieux. Le contraire arrive quand les nuages sont élevés; leur densité rend la respiration difficile. La grêle et la neige

qui tombent continuellement par gros flocons, et les vents en furie, font craindre à ceux qui se hasardent dans cette terrible montagne, d'être jetés dans quelque abîme, ou d'être ensevelis sous les glaces et les neiges qui s'amoncellent sur le toit de la frêle cabane qui leur sert de refuge.

Quelquefois la force du vent est si grande, que la vitesse avec laquelle il chasse les nues éblouit les yeux. Le craquement des rochers qui se détachent et qui ébranlent en tombant la pointe où se tient le voyageur, ne fait qu'augmenter son effroi. En effet, le bruit causé par la chute de ces rochers est si épouvantable, qu'on a besoin de tout son courage et de tout son sang-froid pour ne pas croire qu'on assiste à l'entier bouleversement de la nature.

La porte de la hutte dans laquelle se retire la caravane pendant la nuit, ou lorsque le mauvais temps survient, est fermée de cuir de bœuf. On a grand soin de boucher en dedans tous les trous, afin d'empêcher le vent d'y pénétrer; mais malgré toutes ces précautions, et la chaleur que donnent les lampes qu'on est obligé de tenir allumées, non seulement pendant la nuit, mais sitôt qu'une entière obscurité remplace tout à coup la lumière du jour, il faut que chaque voyageur ait une chaufferette pour tempérer la rigueur du froid. Cela n'empêche pas que ces voyageurs n'aient les pieds enflés et si sensibles, qu'ils ne peuvent souffrir ni la chaleur du feu, ni presque marcher sans douleur. Leurs mains

sont couvertes d'engelures, et leurs lèvres si gercées, que le mouvement qu'il faut qu'ils fassent pour parler ou pour manger, les fait saigner. Qu'on ajoute à tout ce que nous venons de décrire, la grande difficulté d'avoir des vivres, et la crainte continuelle d'être abandonné par les Indiens qui servent de guides, et on aura le tableau fidèle de ce qu'ont dû souffrir don Antoine de Ulloa, don Georges Juan, MM. Bouguer, Godin et de La Condamine, lorsque, excités par le noble désir de faire des observations astronomiques, ils entreprirent, dans le mois de juin 1733, le pénible et dangereux voyage du Pichincha, et qu'ils séjournèrent pendant l'espace de 23 jours sur cette roche déserte.

LES CAVES DE RENCOGNE.

A trois lieues d'Angoulême, et dans les rochers qui bordent le lit de la Tardouère et du Bandia, se trouvent des cavités immenses dont l'intérieur offre un spectacle aussi étonnant que merveilleux. L'entrée du souterrain qui y conduit est sombre et basse, et le souterrain lui-même est si étroit et si incliné, qu'on est obligé de le suivre à la lueur d'un flambeau, dans une attitude infiniment pénible, jusqu'à ce qu'on parvienne à une salle immense dont la voûte et les parois sont toutes couvertes de stalactites de différentes

nature et de différentes couleurs. Là, elles sont d'une blancheur éblouissante ; ici, elles ressemblent à des peaux de tigres. Quant à leurs formes, elles varient à l'infini : les unes représentent des draperies, les autres des fruits ou des ouvrages de sculpture. Deux ruisseaux coulent dans ce vaste souterrain : l'un, dont l'eau, quoique chaude, est limpide et sans odeur, a environ deux pieds de longueur ; l'autre coule parmi des rochers, à une profondeur presque inaccessible, et le bruit qu'il fait dans son cours ressemble, à s'y méprendre, au bourdonnement des cloches. La température de ces cavités est douce, et l'air y est sain. Leur étendue, soit en longueur, soit en largeur, n'a pas encore pu être déterminée. Pour ce qui regarde leur formation, rien ne semble plus naturel que de l'attribuer aux eaux qui filtrent à travers la colline où elles sont situées, et aux débordemens de la Tardouère, qui les ont souvent remplies.

LE MOLE-DE-GAETE.

C'est sur les ruines mêmes de Formies, l'une des plus anciennes villes du Latium, que l'on rencontre un bourg appelé *Môle-de-Gaëte*. Ce bourg s'est élevé à la place où était une des plus belles maisons de campagne de Cicéron, et à laquelle il avait donné le nom de Formanium, à

cause de son voisinage de l'ancienne Formies. C'est près de là que ce grand homme fut assassiné, à l'âge de soixante-quatre ans, par Henennius et Dopilius, centurions et émissaires d'Antoine. On y aperçoit encore un tombeau antique, que l'on a quelque raison de supposer être celui que les affranchis de Cicéron lui élevèrent au lieu même où il avait été tué. Ce tombeau, qui est une base carrée sur laquelle s'élève une tour ronde dont la partie circulaire est entièrement dégradée, est assez bien conservé. On n'y découvre ni ornemens, ni inscriptions; il est isolé et entouré d'une enceinte de murs que les ravages du temps ont respectés.

LA FONTAINE D'ARCQS.

Cette fontaine, située dans le milieu de la ville d'Arcqs, département de l'Arriége, offre une singularité d'histoire naturelle remarquable: ses eaux bouillonnent toujours dans le vaste bassin où elles se déchargent, et elles répandent dans l'air une épaisse fumée qu'on aperçoit de toute la ville. Des œufs s'y cuisent en très peu de temps. Il en est de même de la viande, mais elle y contracte un mauvais goût. Ces eaux, qui sont éminemment minérales, sont conduites par des tuyaux dans des bains particuliers destinés aux malades. Les boues de cette fontaine ont la

réputation d'être bonnes pour les rhumatismes invétérés, ainsi que pour toutes les blessures que tout l'art de la chirurgie n'a pu entièrement guérir.

LE CHATEAU SAINT-ANGE.

Ce chaâteau, auquel communique une longue galerie que le pape Alexandre VI a fait pratiquer depuis le palais du Vatican, était dans l'origine le tombeau de l'empereur Adrien et de ses successeurs. Rien ne pouvait être comparé à la beauté et à la magnificence de cet édifice. Il se composait de plusieurs étages entièrement revêtus de marbre, et autour de chacun desquels régnait un portique garni de colonnes, dont on a décoré ensuite la basilique de Saint-Paul. Ces colonnes étaient surmontées de statues, et sur la dernière plate-forme, au-dessous du dôme, on voyait des deux côtés un char tiré par quatre chevaux en métail doré. Une grosse pomme de pin, aussi de cuivre doré, et dans laquelle les cendres de l'empereur étaient renfermées, terminait le dôme et l'ouvrage. L'histoire nous apprend que le nombre de ces statues, qui représentaient soit des hommes, soit des animaux, s'élevait à sept cents, et que lors du siége que Bélisaire soutint contre les Goths, il se servit de ces statues pour se défendre dans le sépulcre

d'Adrien, où il s'était renfermé. Aujourd'hui il ne reste de ce monument que le massif, qui est carré, et la première des quatre ou cinq tours auxquelles il servait de base. C'est sur cette tour que flotte à présent l'étendard de l'Église, et une statue d'ange a pris la place de la pomme de pin qui couronnait l'édifice.

AIMANT OU PIERRE D'AIMANT.

La pierre d'aimant est une substance ferrugineuse très compacte, très dure, très pesante, et d'une couleur grise tirant sur le noir. Le pouvoir qu'elle a d'attirer à elle le fer, et d'avoir, si la liberté des mouvemens lui est donnée, deux pôles qui se dirigent constamment vers le pôle de la terre, la rendent aussi intéréssante aux yeux des naturalistes qu'utile à l'humanité. Des six propriétés qui lui sont particulières, et qui sont l'*attraction*, la *répulsion*, la *direction*, la *déclinaison*, l'*inclinaison* et la *communication*, la troisième, la *direction*, est sans contredit la plus précieuse, puisque c'est à sa découverte que l'art de la navigation est redevable de l'important secours de l'aiguille aimantée, et que le navigateur a dans sa main un guide fidèle qui lui permet de se hasarder, sans crainte de se perdre, au milieu de l'immensité des mers. Quant à l'*attraction*, c'est la faculté que possède

l'aimant de s'attacher, par le seul contact, au fer, et même de l'amener à lui d'une certaine distance, malgré la présence d'autres corps intermédiaires. Par la communication, l'aimant transmet au fer toutes les propriétés magnétiques, et en fait un aimant artificiel dont la force surpasse souvent celle de l'aimant naturel.

Cependant l'aimant n'est pas absolument nécessaire pour communiquer au fer la propriété magnétique, puisqu'il suffit de laisser sur un lieu élevé une barre de fer, dans une situation verticale, pour qu'elle devienne magnétique. La croix du clocher de la ville de Chartres en offre un exemple.

Mais il est encore une manière plus expéditive de donner cette propriété au fer : il suffit pour cela de tenir verticalement une barre de fer, et d'en frapper l'extrémité contre la terre ; la base devient aussitôt magnétique, et sa partie inférieure se dirige vers le nord. Il est à remarquer que c'est toujours le bout qui a frappé qui prend cette direction : car, si l'on fait la même opération avec l'autre, les pôles sont à l'instant changés.

L'ILE DE PHILÉE.

Cette île enchantée, que le Nil, par un détour, vient chercher et enceindre, est couverte de monumens qui ne sont séparés les uns des autres que par quelques bouquets de palmiers, ou des

rochers qui ne semblent placés là que pour grouper les richesses de la nature avec les magnificences de l'art, et former un faisceau de tout ce qu'elles peuvent rassembler de plus pittoresque et de plus imposant. Les Egyptiens, ayant fait de cette île l'entrepôt d'un commerce d'échange avec les Ethiopiens, voulurent éblouir ce peuple par la somptuosité de leurs édifices, et jamais dessein ne reçut une exécution plus parfaite.

Les ruines de Philée, composées d'un groupe de monumens dont chacun est irrégulier, sans que la magnificence de leur ensemble se ressente de cette irrégularité, prouvent qu'elles proviennent d'édifices qui ont été construits à des époques différentes, et par diverses nations dont le culte n'était pas le même : et, comme il n'y a de fini que ce qui est de la plus haute antiquité, rien n'est plus facile que de distinguer ces époques.

On remarque d'abord un petit sanctuaire, précédé d'un portique de quatre colonnes avec des chapiteaux très élégans, auquel on avait joint postérieurement un autre portique qui devait tenir à la circonvallation du temple. Ce monument ayant servi au culte catholique, son caractère a été dénaturé par des arcs qui ont été ajoutés aux formes carrées des portes. On ne manque pas de faire observer à ceux qui le visitent, l'impression miraculeuse des pieds de saint Antoine ou de Paul l'ermite, tout auprès des statues d'Isis et d'Osiris.

Le grand et magnifique carré long qu'on admire ensuite, laisse voir, par les détails de ses ornemens, qui représentent les offrandes, que c'était un temple : cependant il n'a ni la forme d'un portique, ni celle d'un sanctuaire. Les colonnes qui composent son pourtour, et qui ne sont engagées que jusqu'à la moitié de leur hauteur, ne portent qu'un entablement et une corniche, sans toit ni plate-forme. Il n'avait que deux portes. Mais en examinant l'extrême pureté qui règne dans son architecture, et surtout la beauté de ses chapitaux, on ne peut pas douter qu'il n'ait été élevé à la dernière époque de la magnificence égyptienne : et ce qui doit confirmer dans cette idée, ce sont ses longues galeries, ses sphinx, ses obélisques et ses rampes, dans lesquels on a déployé toutes les ressources de l'art, porté à son plus haut degré de perfection.

Au milieu des sentimens que fait naître la vue de tant de merveilles, on ressent un vif désir de savoir ce que pouvait signifier ce grand nombre de sanctuaires, si rapprochés et si distincts, qu'on trouve dans ce vaste édifice. Etaient-ils consacrés à différentes divinités ? Etaient-ce des chapelles votives, ou des lieux de stations pour les cérémonies du culte ? On se perd dans les conjectures, lorsque, indépendamment de ces sanctuaires secrets, dont l'usage donne déjà un problème à résoudre, on en aperçoit encore d'autres plus mystérieux qui y sont contenus, et qui renfermaient, comme nos tabernacles, tout

ce que la religion avait de plus précieux et de plus sacré. La vue des peintures qui couvrent les plafonds et les murs jette dans le même embarras. Sur les premiers sont des tableaux astronomiques et des théories d'élémens, et sur les seconds, des images des dieux et des prêtres, des portraits gigantesques de quelques souverains, et des signes emblématiques de la Force et de la Puissance, menaçant un groupe de personnages supplians qu'elles tiennent d'une main par les cheveux rassemblés.

Deux temples, isolés de la grande enceinte, attirent encore l'admiration du voyageur. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus joli que le plus petit de ces édifices, qui est d'ailleurs dans un état parfait de conservation. Ses dimensions sont si délicates et si mignonnes, qu'en le voyant on est tenté de l'emporter. Le fait est que si jamais l'envie prenait à quelque souverain de transporter un temple d'Afrique en Europe, il ne pourrait pas mieux choisir, non seulement parce que cela est possible, mais encore par la raison qu'il donnerait un témoignage palpable de la noble simplicité de l'architecture égyptienne, et qu'il prouverait que la majesté d'un édifice dépend plutôt de son caractère que de son étendue.

LA ROCHE TARPÉIENNE.

Sur le côté du Capitole on trouve la roche Tarpéienne (aujourd'hui Monte-Caprino), d'où l'on jetait autrefois les criminels. Son nom vient de la vestale Tarpéia, qui y perdit la vie pour avoir introduit les ennemis dans Rome. Quoique le terrain se soit extrêmement haussé, et qu'on ait même bâti dans l'endroit qui faisait autrefois le précipice, nous pensons, ainsi que M. Delalande, qu'elle conserve encore assez d'escarpement pour qu'un homme qu'on en précipiterait fût fracassé dans sa chute.

TOMBEAU D'AUGUSTE.

Les restes de ce tombeau annoncent encore un édifice où l'on avait su unir la solidité à la magnificence. Ils servent aujourd'hui d'enclos à un parterre formé dans son enceinte. Ce tombeau était composé de neuf étages qui s'élevaient toujours en diminuant, et formaient une pyramide ronde, que surmontait une coupole, et que terminait la statue colossale d'Auguste, en bronze doré.

Le jeune Marcellus, fils d'Octavie, fut le premier qu'on déposa dans ce superbe mausolée.

Quand on visite ce monument, on ne saurait se défendre d'une sorte d'attendrissement; et le bel éloge que Virgile fait de ce prince, dans le sixième livre de son Enéide, se présente naturellement à la mémoire. C'est Anchise qui parle :

Cette fleur, d'une tige en héros si féconde,
Les destins ne feront que la montrer au monde.
Dieux! vous auriez été trop jaloux des Romains,
Si ce don précieux fut resté dans leurs mains!
Pleure, cité de Mars; pleure, dieu des batailles!
O combien de sanglots suivront tes funérailles!
Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs,
Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs!
Quel enfant mieux que lui promettait un grand homme?
Il est l'orgueil de Troie, il l'eût été de Rome.
Quelle antique vertu! quel respect pour les dieux!
Nul n'eût osé braver son bras victorieux,
Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
Ah! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus.... Ah! souffre que j'arrose
Son tombeau de mes pleurs! que le lis, que la rose,
Trop stérile tribut d'un inutile deuil,
Pleuvent à pleines mains sur ton triste cercueil;
Et qu'il reçoive au moins ces offrandes légères,
Brillantes comme lui, comme lui passagères.

La famille d'Auguste ne fut pas la seule qui jouit des honneurs de ce monument : celle de ses successeurs y fut admise; et l'on croit qu'Adrien ne se détermina à faire construire un second

tombeau que lorsque le premier fut à peu près rempli d'urnes cinéraires.

FRÉJUS.

Tant que les Romains furent les maîtres de la Gaule Narbonnaise, l'état de cette ville fut des plus florissans. On y voit encore aujourd'hui des débris de monumens qui attestent sa richesse et sa magnificence : plusieurs arcades d'un superbe canal qui conduisait les eaux de la Siagne; les restes d'un temple antique, nommé le Panthéon; enfin, un grand cirque ou amphithéâtre dont la forme était ovale, et qui s'étendait dans une longueur de plus de cent cinquante pas, depuis la porte orientale jusqu'à celle de l'occident. Fréjus a donné naissance à Julius Agricola, consul romain et gouverneur de la Grande-Bretagne, sous Vespasien. Sa vie a été écrite par Tacite, son gendre.

LA FONTAINE DE BOLOGNE.

Cette fontaine, qui a été exécutée sur les dessins de Jean de Bologne, se trouve dans la ville de ce nom; elle représente un Neptune. Cette statue colossale est placée sur un piédestal, aux angles duquel sont quatre enfans tenant des dau-

phins qui jettent de l'eau. Aux quatre coins du soubassement se trouvent des sirènes qui se pressent les mamelles, et en font jaillir de l'eau. Toutes ces figures sont en bronze; le reste du monument est en marbre. L'eau que jettent les dauphins et que répandent les sirènes retombe dans des coquilles de marbre, dans lesquelles on peut en puiser dans tous les sens.

LES ÉCOLES DE VIRGILE.

On ne sait pas pourquoi l'on a donné et l'on donne encore le nom d'*Ecoles de Virgile* à des ruines considérables que l'on trouve en suivant le golfe de Mare-Piano. Tous les savans qui les ont visitées pensent, avec raison, que ce sont plutôt les débris de l'habitation célèbre qu'avait Lucullus, près de Naples. La beauté du site, d'où l'on découvre le golfe de Naples, le Vésuve, les îles de Procita, d'Ischia, le cap de Misène, et la délicieuse côte de Bayes, font croire que Lucullus, le plus riche et le plus voluptueux des Romains, avait fait choix de ce lieu pour en faire son séjour de prédilection.

LE CAPITOLE.

De ce lieu redoutable, d'où partaient les Fabius et les Scipion, pour aller enchaîner les

nations et les rois; de cet ancien Capitole, dont le nom seul inspirait l'effroi et l'espérance, il ne reste plus que les murailles qui existaient du temps des rois de Rome, et quelques voûtes qui servent aujourd'hui de caves et d'écuries. Un nouvel édifice, composé de trois corps de bâtimens, dont l'architecture ne peut être qu'élégante, puisque le dessin en est sorti du crayon de Michel-Ange, a été élevé sur ces ruines fameuses. La partie supérieure de cet édifice est terminée par une balustrade ornée de statues. Le bâtiment du milieu est surmonté d'un petit dôme où est suspendue la cloche qui ne sonne qu'à la mort des papes, pour annoncer le carnaval, et dans les occasions majeures.

Du côté de la ville, le Capitole, auquel on monte par un escalier large et facile, est entouré d'une balustrade de marbre qui commence au pied de cet escalier. Les statues colossales de Castor et Pollux, tenant leurs chevaux, et les trophées de Marius, vainqueur des Cimbres, sont placés de droite et de gauche. Deux colonnes, l'une nommée le Milliarium, et l'autre surmontée d'une boule dorée dans laquelle on prétend que les cendres de Trajan ont été renfermées, sont aux deux angles.

La statue équestre de Marc-Aurèle se trouve en face du grand escalier; elle est de bronze : c'est, de l'aveu de tout le monde, le plus beau des antiques de ce genre. Le cheval surtout passe, parmi les Romains, pour être d'une exécution

parfaite. Toute la cour et le portique sont remplis de statues ; mais, à l'exception de celle élevée en l'honneur d'Auguste, elles sont presque toutes grecques ou égyptiennes. Au bas de l'escalier intérieur est la colonne rostrale : elle est le modèle du trophée qu'on érigeait à ceux qui avaient remporté des victoires navales. Elle est d'ordre dorique ; des proues en marbre sont placées en échelons sur les côtés.

Le plan de cet ouvrage ne nous permettant pas de citer tous les monumens antiques qui sont renfermés dans les différentes salles du Capitole, nous nous bornerons à désigner les plus remarquables. La louve de bronze qui allaite Rémus et Romulus, et sur laquelle on voit la fusion du métal opérée par le tonnerre, qui la frappa le jour que César fut assassiné ; quatre grands bas-reliefs où plusieurs traits de l'histoire de Marc-Aurèle sont représentés ; le berger qui s'arrache une épine du pied, statue que le sénat fit ériger en l'honneur d'un courrier qui aima mieux garder cette épine dans le pied que de retarder l'arrivée des dépêches dont il était chargé ; deux oies de bronze ; les bustes de Sapho, de Socrate, de Scipion l'Africain, de Virgile, de Cicéron, de Philippe, roi de Macédoine, d'Appius Claudius, de Michel-Ange et de Messaline ; les statues du gladiateur, de la déesse Hygia, de Léda, de deux centaures ; enfin, la planche de bronze sur laquelle est gravée la fameuse loi qui fut faite par le sénat en faveur des empereurs.

Parmi les chefs-d'œuvre de peinture qui se trouvent au Muséum, on distingue un tableau qui représente le massacre des Innocens.

BARCELONNE EN ESPAGNE.

Six colonnes cannelées d'ordre corinthien, qui ne peuvent être que les débris d'un superbe édifice, les restes d'un amphithéâtre, ceux d'une maison de bains; plusieurs tronçons de statues, et un grand nombre d'inscriptions, attestent clairement l'ancienneté et la splendeur de cette ville. Mais il n'en est pas de même de l'origine et de la destination des monumens qui faisaient son ornement et sa gloire; tous les efforts des savans pour les découvrir ont été vains. Force conjectures, force controverses, aucune certitude.

BAINS DE NÉRON A BAYES.

Les débris informes du palais de Néron, de ce palais où ce tyran avait ajouté à la richesse et à la magnificence tout ce que la volupté avait de recherches, ne sont plus aujourd'hui que des étuves brûlantes pratiquées dans l'épaisseur d'une montagne, et auxquelles on a donné le

nom d'étuves de Tritoli. On y pénètre par plusieurs grottes, dont la plus profonde a deux cent vingt-quatre pieds de longueur. On y descend par une rampe si rapide et si glissante, que c'est tout ce qu'on peut faire que de la remonter les deux pieds contre le mur, s'aidant des deux coudes et des deux mains, à peu près comme fait un ramoneur dans une cheminée. Cette rampe va jusqu'au niveau de la mer, et aboutit à une source, ou à une eau pompée par la chaleur de la terre. Cette eau est si brûlante qu'il est impossible d'y tenir un seul instant la main, et, quoiqu'elle ne bouille pas, les œufs y cuisent en peu de temps. Les voyageurs qui veulent descendre dans cette grotte, percée dans un tuf volcanique très dur, se deshabillent tout nus, pour ne pas être étouffés par la vapeur brûlante qui s'échappe de tous côtés. Ce n'a pu être que des esclaves condamnés aux travaux les plus pénibles qui ont exécuté dans ce temps ce difficile et dangereux ouvrage; car, à peine est-on dans cet antre, bien plus effrayant que celui de la sibylle de Cumes, qu'on se trouve inondé et couvert de sueur.

CARRIÈRES D'ELFDAL.

Ces carrières, situées près de Mora, en Dalécarlie, sont renommées par la grande quantité

de porphyre dont elles sont composées ; elles sont au nombre de cinq Le porphyre qu'on en retire est très dur, et prend le plus beau poli. Il est toujours par couches et de plusieurs couleurs : noir, gris et brun, avec des taches blanches, rouges et vertes. La façon d'en extraire le porphyre est la même qu'en Italie, c'est-à-dire qu'on trace tout à l'entour les pièces avec des outils d'aciers faits en pointe, et qu'on les détache ensuite avec des coins qu'on enfonce à coups de masse. On fabrique dans ces carrières, des tables, des vases et des mortiers qui sont très estimés.

ANCONE.

C'est à l'entrée du port de cette ville, qui fait partie des états du pape, que se trouve l'arc de triomphe que le sénat fit ériger en l'honneur de Trajan, de sa femme et de sa sœur. Aux statues de bronze et aux bas-reliefs près dont il était décoré, et qui ont été enlevés, sa conservation est entière. Il est construit en marbre de Paros, et n'a qu'une petite porte garnie de quatre colonnes corinthiennes. La simplicité de son architecture en fait la réputation.

On voit aussi à Ancône un autre arc de triomphe bâti par Vanvitelli. Quoique moderne, il est estimé ; il est d'ordre dorique.

APT.

Cette ville est une des plus anciennes de la France : quelques auteurs font même remonter son origine jusqu'au temps des Celtes. A une lieue de ses murs, on voit un pont que Jules-César fit élever sur la rivière de Calavon. Il a conservé le nom de *Pont-Julien*. Trois arches à plein cintre, dont celle du milieu est plus grande et plus élevée que les deux autres, le composent. Sa longueur est de deux cent dix pieds, et sa hauteur de trente et un. Deux temples ont existé dans cette ville, l'un bâti par Auguste, et l'autre que l'on suppose avoir été dédié à Minerve. Au commencement du dix-huitième siècle, on a découvert dans les environs d'Apt trois statues, représentant un père, son épouse et sa fille. Elles ont été transportées à Versailles.

AMPHITHÉATRE DE VÉRONNE.

Cet amphithéâtre est un des monumens antiques que le temps a le plus respectés. Il est entièrement bâti en marbre, et sa forme est ovale ; il a quarante-six rangs de gradins qui s'élèvent au-dessus les uns des autres. Les escaliers, les loges pour les bêtes, et les chambres de gladia-

teurs sont très bien conservés. Quant aux voûtes supérieures qui, selon toute apparence, servaient à communiquer autour de l'amphithéâtre, elles sont détruites; mais, sans quelques ruines qui decèlent qu'elles ont existé, on ne se douterait pas qu'elles aient fait partie de ce monument. Aux deux extrémités se trouvent en regard deux très belles portes que quelques auteurs prétendent avoir été destinées aux magistrats, mais que d'autres assurent être un ouvrage moderne. La même incertitude règne sur le nom de l'empereur qui a fait construire cet amphithéâtre. On l'attribue également à Auguste et à Domitien.

CAVERNES DU MONT KRAPATH, EN HONGRIE.

La plus grande de ces cavernes est le labyrinthe le plus inextricable qu'on puisse imaginer. Composée d'une infinité de passages, dont la plupart terminent en culs-de-sac, les personnes les plus accoutumées à la visiter ont peine à s'y reconnaître, et courent même le risque de s'y perdre, si elles ne prennent toutes les précautions nécessaires pour éviter cet accident. L'opinion générale est qu'elle s'étend à quelques milles sous les montagnes, et qu'il faudrait plusieurs jours pour la parcourir. L'entrée, qui a environ une toise de large, est dans le fond d'un précipice

de cent cinquante pieds de hauteur. Elle est extrêmement basse, et, pour s'y introduire, il faut considérablement se courber. On descend d'abord, pendant quelques instans, sur une pente très rapide, et l'on se trouve dans une cave immense dont la voûte est très élevée. De là, on communique alternativement dans de nouvelles caves, et dans des passages qui y conduisent. Il y en a même qui sont posés les uns sur les autres. De place en place on rencontre des courans d'eau assez considérables. Dans une de ces grandes caves il y a un trou ressemblant à un tuyau de cheminée, et par lequel il faut passer pour arriver à une autre cave dont la voûte est couverte de stalactites très volumineuses. Plus loin sont des cavités dont les parois sont décorées dans le goût gothique et de la manière la plus curieuse. La terre y est presque partout couverte de stalactites, dont le propre poids a causé la chute.

Jaloux de s'instruire, un voyageur parcourut un jour ce labyrinthe obscur pendant l'espace de plusieurs heures. Il avait pris un guide, et des torches allumées éclairaient sa marche. Etant parvenu au bout de la caverne, il voulut revenir sur ses pas pour regagner l'entrée. Il marcha d'abord pendant quelque temps avec confiance, dans la persuasion où il fut qu'il suivait le même chemin par lequel il avait déjà passé; mais il s'aperçut bientôt qu'il tournait dans un cercle vicieux, et qu'il se retrouvait toujours dans les

mêmes rues qu'il venait de quitter. Il interrogea son guide, qui le rassura en lui jurant qu'il était dans la bonne route; il continua en conséquence de le suivre, jusqu'au moment où, ayant reconnu une pierre tendre sur laquelle il avait écrit son nom lorsqu'il s'était trouvé au bout de la caverne où il avait terminé son excursion, il ne lui fut plus possible de douter que son guide avait perdu la trace. Il le pressa alors de questions, et le trouble qu'il remarqua en lui le glaça d'effroi. En effet, ce misérable courait d'un côté à l'autre comme un homme qui a perdu la tête, et sans savoir quel parti prendre.

Revenu à lui-même, le voyageur mit tous ses soins à calmer son guide, et à lui rendre la raison et la mémoire. Cependant le danger devenait toujours plus grand, les torches étaient presque usées; et, si elles s'éteignaient, que devenir au milieu de la nuit éternelle qui couvrait ces terribles lieux? Heureusement qu'à force d'aller et de venir, le voyageur se retrouva tout-à-coup auprès d'une énorme stalactite dont il avait pris un échantillon, à raison de sa blancheur éblouissante. Il se rappela aussitôt la direction où il était quand il cassa ce morceau, et, cette remarque l'ayant remis sur la véritable route, il sortit enfin sain et sauf de cette caverne, qu'il envisagea un moment comme devant être son tombeau. Il n'en fut pas plus tôt dehors qu'il rit de la terreur qu'il avait éprouvé; car, pour peu qu'il eût réfléchi à la position dans laquelle il se trou-

vait, il aurait vu qu'elle n'était pas si désespérée, puisque les habitans du village d'Altheley, qui l'avaient vu entrer dans la caverne, et qui en connaissaient tous les détours, n'auraient pas manqué de venir l'en tirer, dans le cas où il n'en serait pas sorti avant le coucher du soleil.

Les hommes dont l'emploi ordinaire est d'accompagner les curieux dans cette caverne, ont grand soin de leur faire remarquer des traces qu'ils prétendent être celles des roues d'une voiture qui y aurait été amenée. A en juger par l'entrée telle qu'elle est aujourd'hui, la chose n'aurait pas été possible : mais cependant il est facile de voir qu'avant qu'elle fût encombrée, rien n'a dû s'opposer à ce que quelques personnes poursuivies s'y soient réfugiées avec leurs familles et leurs bagages. La vérité est que jamais retraite plus sûre n'aurait pu être choisie, et qu'avec la précaution de se pourvoir de vivres en y entrant, on aurait pu y séjourner pendant l'espace de plusieurs semaines, sans craindre d'y être découvert.

L'autre caverne, qui est située à environ un mille du village de Szilitze, ne présente pas, à beaucoup près, les voûtes immenses et les stalactites volumineuses que nous venons de décrire : elle n'a d'autre singularité que d'être plus froide en été qu'en hiver. Lorsque les vents du nord-est y règnent, et que tout le pays est couvert de glaces et de neiges, le dégel commence dans cette caverne, tandis que par les plus fortes chaleurs

de la canicule, l'eau qui distille à travers ses roches y prend la consistance de la glace.

MINES DE DIAMANS.

C'est moins à la propriété que possède cette belle production de la nature, de l'emporter en éclat et en dureté sur tous les corps, qu'à son extrême rareté, et aux travaux dispendieux qu'entraîne son exploitation, qu'est dû le haut prix auquel elle est élevée dans le commerce. Jusqu'ici les Indes et le Brésil sont les seuls pays où l'on ait découvert des mines de diamans; et il est même très remarquable que, dans l'un et l'autre hémisphère, elles se trouvent à la même distance de l'équateur, c'est-à-dire à 18 degrés environ de latitude, l'une boréale, et l'autre australe : ce qui rendrait probable l'espoir de rencontrer des diamans en Afrique, sous la latitude Madagascar et de la Nigritie, et confirmerait l'opinion de Pline qui assure qu'on en tirait du pays des Ethiopiens.

L'époque de la découverte des mines de diamans, dans le Brésil, date d'un siècle. Ce fut en 1728 que des mineurs, en cherchant de l'or dans le district de *Serra Do-Frio*, aperçurent pour la première fois quelques diamans qu'ils vendirent à bas prix à des personnes qui en connaissaient mieux qu'eux la véritable

valeur, jusqu'au moment où, leur secret ayant été divulgué, le gouvernement portugais s'empara de cette branche importante d'exploitation, dont le produit fut si fructueux, qu'en 1730, la flotte de Rio-Janeiro en rapporta 1146 onces en Europe. Une circonstance qui n'est nullement indifférente, parce qu'elle donne infiniment de poids à la persuasion où sont plusieurs savans que le fer est pour quelque chose dans la formation du diamant, c'est que toute cette contrée du Brésil, où l'on en a découvert des mines, abonde en minerai de fer. On a reconnu également, par les recherches et les excavations qui ont été faites, que toute la couche de cette terre, placée sous la couche végétale, contenait plus ou moins de diamans disséminés, attachés à une gangue (1) plus ou moins ferrugineuse et compacte, mais jamais en filons.

La manière dont s'exploite la principale mine de diamans du Brésil, mérite une description particulière. Sous un appentis de 90 pieds de long sur 45 de large, on pratique une caisse de la même longueur que l'appentis; on la divise en trente compartimens, et on y fait venir l'eau par un canal qui l'avoisine. C'est dans chacun de ces compartimens qu'un nègre, armé d'un petit râteau, lave le minerai qui est déposé sur un plancher qui couvre le canal. A une distance égale,

(1) Roche à laquelle un métal minéral est attaché dans le sein de la terre.

et sur le tas de minerai même, sont, sur de hautes chaises, plusieurs surveillans assis, qui président avec l'attention la plus scrupuleuse à ce genre de travail. Ce sont eux qui font aux nègres la distribution de la portion de terre qu'ils doivent louer, et qui veillent à ce que cette opération importante se fasse avec soin. S'il arrive qu'un nègre aperçoive un diamant dans le résidu de la terre lavée, il se lève aussitôt, bat des mains, et tenant la pierre précieuse entre le pouce et l'index, il la remet à un des surveillans, qui la dépose dans une boule à moitié remplie d'eau, qui est suspendue au centre de l'édifice. C'est dans cette boule que tous les diamans trouvés pendant le cours de la journée, sont placés, pour en être ensuite extraits le soir, lorsque le travail est terminé, et confiés au premier surveillant, qui les pèse et les enregistre sur un livre qui ne sert qu'à ce seul usage.

Lorsqu'un nègre est assez heureux pour trouver un diamant dont le poids approche de dix-sept carats, on le couronne de fleurs, et on le conduit en grande pompe près de l'administrateur, qui lui donne la liberté, en indemnisant son propriétaire. On lui fait en outre le présent d'une garde-robe complète, et il lui est permis de travailler pour son propre compte. Des récompenses proportionnées sont aussi accordées aux autres nègres qui remettent aux surveillans des diamans de moindre prix. Mais, si des primes sont allouées à ceux que le bonheur favorise,

de grandes précautions sont prises pour qu'aucune pierre précieuse ne soit détournée par ceux que l'appât du grain porterait à devenir infidèles. Le plus sûr est de laisser le moins long-temps possible les nègres travailler à la même place. Cependant, malgré cette surveillance, il est des nègres assez adroits et assez hardis pour profiter d'un moment où on les quitte des yeux, pour avaler un diamant. Alors, sur le seul soupçon d'une telle supercherie, le prévenu est confiné dans un lieu solitaire, et gardé à vue jusqu'à ce que ses fonctions naturelles aient fait reparaître l'objet dérobé.

Dans l'Inde orientale, le royaume de Golconde renferme les plus belles mines de diamans de l'univers. Les principales sont celles de *Raoleonda*, de *Colour* et de *Soumelpour*. La première, située à cinq journées de Golconde, est dans un terrain sablonneux et rocailleux. Il y a dans ces rochers des veines d'un travers de doigt remplies d'une matière terreuse, qui est la matrice des diamans : on la tire avec des tiges de fer recourbées, et on en fait le lavage. La seconde, qui se trouve à sept journées à l'est de Golconde, est dans une plaine d'une lieue et demie, bordée d'un côté par une rivière, et de l'autre par une enceinte de hautes montagnes qui forment un demi-cercle. On enlève le sol de cette plaine jusqu'à quelques pieds de profondeur, on le lave, et l'on fait ensuite le triage des diamans qui s'y trouvent. Plus on approche des

montagnes, et plus les diamans sont gros; mais, dès qu'on veut s'élever un peu sur leurs pentes, on ne trouve plus rien. Quant à la mine de Soumelpour, les diamans ne s'y trouvent point dans leur gîte natal, mais ils sont disséminés dans le sable de la rivière de Gouel, qui les a détachés de leur matrice.

Tavernier, qui a fait pendant long-temps le commerce des diamans dans les Indes, parle aussi d'une rivière de l'île de Bornéo où l'on trouve des diamans, et Boëce de Boot dit qu'il en existe des mines dans la presqu'île de Malaca. Mais un fait qu'avance le dernier, fait qui serait infiniment curieux s'il était confirmé, c'est que le même terrain d'où l'on a retiré les diamans en contient de nouveaux au bout de deux années. Il suppose même que ceux qui étaient restés dans la partie inférieure de la mine contribuent à déterminer cette nouvelle formation. Cette supposition prendrait-elle sa source dans le même principe, fondé d'ailleurs sur l'expérienee, que dans les mines de sel de Salzbourg, on conserve soigneusement le noyau de sel qui se trouve au sein de la montagne, et qu'on regarde comme propre à favoriser la formation d'un nouveau sel dans les terrains épuisés, que l'on retrouve en effet très riches au bout de quelque temps?

Une chose bien remarquable, c'est que ce même auteur ait pu deviner que la matière propre du diamant résidait dans un fluide ou gaz répandu dans toute l'atmosphère. « On doit, disait-il

» en 1609, regarder comme constant que le
» diamant possède la faculté de produire d'autres
» diamans avec le concours de l'air, et au moyen
» d'un fluide aériforme ou d'un gaz qui vient
» du dehors (lequel est disséminé dans toute la
» masse de l'air), et qui est la matière propre
» du diamant. » Depuis que cette opinion a été
manifestée, tous les chimistes modernes ont reconnu et prouvé, par les expériences les plus directes, les plus exactes et les plus concluantes, que le diamant n'est effectivement composé que de carbone, que l'action du feu réduit en gaz carbonique, et que ce gaz est une des parties intégrantes de l'atmosphère (1).

Les diamans sont ordinairement limpides et sans couleur. On en trouve cependant qui sont colorés comme les autres pierres précieuses, mais presque jamais avec autant d'intensité. Dans leur état naturel, ils n'ont presque point d'éclat extérieur; et, loin d'être brillans et polis comme les petits cristaux de roche à deux pointes, et quelques autres cristaux, leur surface est terne, et ne présente qu'un léger chatoiement. Elle est couverte d'une infinité de tries (2), qu'on sup-

(1) M. Guyton de Morveau a non seulement fait brûler le diamant dans le gaz oxigène, et a recueilli le gaz acide carbonique formé dans cette opération, mais il a de plus fabriqué de l'acier, en substituant au charbon ordinaire le diamant réduit en poudre.

(2) Longs filets en forme d'aiguilles, telles qu'on en voit sur certaines coquilles, partant d'un centre commun.

pose formées par les extrémités saillantes des lames dont il est composé ; mais dans d'autres gemmes, telles que la topaze, les stries sont dans un sens opposé à celui des lames, quoiqu'elles soient très distinctes

Grâce à la structure lamelleuse du diamant, on peut le diviser, malgré son extrême dureté. Cette opération, que les lapidaires désignent par ces mots, *cliver le diamant*, se fait avec une pointe d'acier. On dépouille ainsi les diamans de l'espèce d'écorce raboteuse dont ils sont encroûtés, en en frottant deux l'un contre l'autre : cela s'appelle *égriser le diamant ;* et la poussière qui s'en détache se nomme *égrisée*. Elle sert à tailler le diamant sur la roue, le diamant seul pouvant mordre sur le diamant.

Les plus beaux diamans connus sont 1° le fameux diamant du grand-mogol : il est du poids de 279 9/16 carats ; il a près d'un pouce et demi d'épaisseur, sur 13 lignes de hauteur. Sa figure est celle de la moitié d'un œuf de poule, coupé transversalement : il vient de la mine de Colour : 2° le diamant que le comte Orloff présenta à l'impératrice Catherine II, le jour de sa fête : il est sans défauts, et pèse 193 carats ; 3° le Pitt ou le Régent, qui appartient au roi de France : c'est un des plus parfaits que l'on connaisse ; il est taillé en brillans, de forme carrée, arrondie sur les angles ; il pèse 547 grains, ou 136 3/4 carats. On l'estime plus de six millions, à cause de son extrême perfection. Il est sorti des mines de Partéal, dans le royaume de Golconde.

LE PUY-DE-DOME.

Cette montagne, située à deux lieues de Clermont en Auvergne, a attiré l'attention des plus grands naturalistes et des meilleurs physiciens. Les uns la considèrent comme une montagne primitive ; mais ils ne s'accordent pas sur la nature de la roche, que l'action du feu paraît avoir altérée, sans cependant l'avoir réduite à l'état de fusion. D'autres prétendent qu'elle n'est plus que le squelette d'un volcan dont la montagne volcanique supérieure aurait été détruite par les eaux. Cette dernière opinion appuierait en quelque sorte la supposition de quatre époques, que plusieurs observateurs assignent à tous les volcans : la première est l'éruption et l'incendie ; la seconde, son extinction totale, qui permet d'apercevoir son cratère, et de pénétrer jusque sur ses bords, pour en mesurer l'étendue et la profondeur ; la troisième est celle où les eaux, les vents et le temps détruisent insensiblement les bords du cratère, ainsi que le cratère et la montagne même ; la quatrième enfin est celle où le noyau de la montagne commence à paraître tout-à-fait dégagé de sa première enveloppe. Suivant cette hypothèse, le Puy-de-Dôme serait actuellement à sa quatrième époque, d'où l'on pourrait conclure, d'après son élévation actuelle, qui

est de huit cent dix-sept toises au-dessus du niveau de la mer, et celle qu'il a dû avoir avant qu'il ait éprouvé les trois révolutions dont nous venons de parler, qu'il a dû égaler en hauteur les Cordilières, qui sont encore à leur première époque. Le Puy-de-Dôme est remarquable par les expériences que Pascal y a faites sur la pesanteur de l'air. Vers le tiers de sa hauteur est une autre montagne adjacente qui offre l'ouverture bien caractérisée d'un ancien volcan : ce cratère est connu sous le nom de *Nid-de-la-Poule*.

GEBEL SILSILIS.

C'EST ainsi qu'on appelle de grandes carrières de grès situées entre Etfu et Ombo, en Egypte, et taillées dans les montagnes qui aboutissent au Nil, des deux côtés de ce fleuve. C'est à la beauté de ce grès, qui, étant d'un grain égal et d'une masse entière, donnait la facilité d'en couper des morceaux de la grandeur qu'on désirait, que l'on doit les formes gigantesques et la conservation des monumens qui, après tant de siècles, excitent encore notre admiration. En voyant les immenses excavations de ces carrières, et la quantité de débris qui les couvrent, il est facile de juger qu'elles ont été exploitées pendant des milliers d'années, et qu'elles ont pu fournir les matériaux qui ont été employés à la plus grande

partie des monumens de l'Egypte. Vainement voudrait-on opposer la distance qui existe entre ces carrières et plusieurs des monumens à la construction desquels nous sommes persuadés qu'elles ont concouru : les accroissemens du Nil, en soulevant d'abord naturellement les batardeaux chargés, dans un temps convenable, des masses à transporter, et les conduisant ensuite à leur destination, ont dû lever tous les obstacles.

Ces carrières offrent la preuve la plus évidente de la manie monumentale qu'avaient les Egyptiens ; car on voit clairement qu'après avoir servi à l'érection des temples, elles ont été consacrées elles-mêmes par des monumens. On trouve sur la rive du Nil, non seulement des portiques avec des entablemens et des corniches couverts d'hiéroglyphes, taillés et pris dans la masse, mais encore un grand nombre de tombeaux creusés aussi dans le rocher, et qui, malgré les fouilles destructives qui ont été faites, n'en sont pas moins curieux.

Ces tombeaux se composent de petites chambres particulières ornées d'hiéroglyphes tracés sur la roche, et terminés en stuc colorié, représentant des offrandes de pain, de fruits, de liqueurs, de volaille, etc. Les plafonds, aussi en stuc, sont entourés de peintures d'un goût exquis. Dans ces petites chambres sont de grandes figures assises : celles qui représentent des hommes ont de petites barbes carrées, avec des coiffures pendantes derrière les épaules ; celles des femmes

ont les mêmes coiffures, mais pendantes en avant sur leur gorge nue. Ce sol est entaillé de plusieurs tombes de dimensions justes, et de la même forme que les caisses de momies. Ces tombes sont toujours en même nombre que les figures sculptées.

Plusieurs singularités qui se font remarquer dans ces tombeaux, donnent lieu aux suppositions suivantes. Les chambres dans lesquelles il n'y a qu'une figure doivent avoir contenu les corps des personnes mortes célibataires, tandis que celles où l'on en voit trois étaient peut-être le dernier asile des maris qui avaient eu deux femmes à la fois, ou l'une après l'autre. Quant à celles où l'on rencontre la figure d'une femme dans l'attitude de la douleur, tout porte à croire que c'était celle d'une veuve qui avait survécu à son époux. Quelques recherches qu'on ait faites pour connaître la manière dont ces tombeaux s'ouvraient et se fermaient, il n'a pas été possible de la découvrir. Mais cependant on peut encore distinguer dans les parties restantes, que toutes les portes étaient décorées d'un chambranle couvert d'hiéroglyphes, surmonté d'un couronnement à gorge formant une corniche, et d'un entablement sur lequel un globe ailé était toujours sculpté.

TERRACINA.

C'est le nom d'un énorme rocher coupé à pic par les Romains, et au bas duquel passe la célèbre *Via Appia*, la *Voie Appienne*, appelée aussi *Via Regina*, à cause de sa solidité et de son étendue. Cette voie est encore parfaitement conservée, et aussi entière qu'elle pouvait l'être du temps du censeur Appius. Près du rocher de Terracina sont d'autres roches moins élevées sur lesquelles on aperçoit quelques constructions antiques : l'une d'elles est couronnée par les ruines du palais de Théodoric, roi des Goths, et le premier roi d'Italie, dans le cinquième siècle.

TOMBEAU DE MAMMIA,

GRANDE-PRÊTRESSE, A POMPEII.

Par les fragmens et les colonnes renversées que l'on voit aujourd'hui de ce tombeau, il est probable qu'il était plus élevé qu'il ne le paraît. La partie supérieure était de forme circulaire, et ornée de colonnes et de statues de marbre. Cependant on ne pourrait pas assurer que ce monument n'ait servi qu'à la grande-prêtresse; car plusieurs niches destinées à mettre des nones

s'y trouvent encore; elles annoncent que d'autres personnes y ont joui des honneurs de la sépulture. Parmi ces niches, il y en a une plus grande que les autres, et qui est sans doute celle de Mammia.

TEMPLE DES DRUIDES.

C'est le nom que l'on donne commuuément, en Irlande et en Écosse, à des pierres plates posées debout, en forme circulaire.

LA SAINTE-BAUME EN PROVENCE.

Sur cette montagne se trouve une grotte où, si l'on en croit la tradition du pays, sainte Madeleine passa trente ans dans les austérités de la pénitence. Cette grotte est à quatre cent soixante-neuf toises au-dessus du niveau de la mer; pour y arriver, on fait une partie du chemin à pied, et l'autre à cheval. On a construit dans la grotte une chapelle entourée de grilles de fer, et dans laquelle un grand nombre de cierges brûlent nuit et jour. Une fontaine d'une eau aussi claire que limpide coule derrière l'autel. A trente-cinq toises plus haut, et sur la pointe de la montagne appelée le Saint-Pilon,

est une seconde chapelle à laquelle on ne parvient qu'avec une peine extrême, tant le sentier qui y conduit est escarpé. Mais aussi quel dédommagement ne reçoit-on pas de ses efforts, par le spectacle magnifique dont on jouit sur la cime de ce rocher! Du côté du nord, un précipice, le roc taillé à pic, des masses énormes de pierres éparses, une forêt antique, une plaine, plusieurs chaînes de montagnes entassées les unes sur les autres; au midi, la pleine mer, l'embouchure du Rhône, et une grande partie des villes de la Provence. Tous les ans une foule de pèlerins se rendent à la chapelle de Sainte-Madeleine : ce pèlerinage est même en quelque sorte de rigueur pour les nouveaux mariés.

TEMPLE D'ESCULAPE A AGRIGENTE.

Lorsque ce temple existait dans son entier, il pouvait avoir quelque ressemblance avec la Maison carrée de Nîmes. Ce qui en reste aujourd'hui ne consiste qu'en un pilastre d'un des angles de l'édifice, du côté qui était opposé au nord et au couchant, et deux colonnes cannelées engagées dans la partie du mur qui formait le fond du temple. On voit encore dans l'intérieur un escalier parfaitement conservé, mais qui n'a rien de curieux que sa conservation. Ce temple est du nombre de ceux sur lesquels Verrès exerça

ses rapines et ses brigandages; aussi Cicéron lui reprocha-t-il publiquement le vol d'une statue d'Apollon qui était conservée dans le temple d'Esculape, et que le préteur fit enlever en secret. Cette statue était du célèbre Myron, sculpteur grec. Son nom était gravé en petites lettres d'argent sur la statue.

PIERRE DE CRAPAUD.

C'est le nom d'une roche située en Angleterre, dans la province de Derbyshire, et qui présente, par son gisement et les circonstances qui l'accompagnent, un phénomène géologique des plus extraordinaires. Après avoir suivi, en montant insensiblement, la route qui conduit de Derby vers le nord, on arrive à la partie la plus élevée, qu'on nomme le *Pic*. Le terrain dont cette masse se compose est formé de neuf couches de matières pierreuses bien distinctes les unes des autres, savoir : une de grès, une de schiste (1), quatre de pierre calcaire, et trois de pierre de crapaud. L'épaisseur totale de ces couches, qui se succèdent dans l'ordre suivant : un massif de grès, un schiste noir, une couche de pierre calcaire noire, une de pierre de crapaud, une de pierre calcaire,

(1) On appelle ainsi les pierres qui se séparent par feuilles ou par lames, comme l'ardoise.

une de pierre de crapaud, une de pierre calcaire, est de 1,800 pieds. Par une de ces singularités dont la nature offre tant d'exemples, ces couches de pierre calcaire sont traversées, dans toute leur épaisseur, par de nombreux et puissans filons de mines de plomb, de zinc, etc., tous parfaitement réguliers. Soit que la situation de chacun de ces filons soit verticale ou oblique, ils la conservent toujours dans les différentes couches de pierre calcaire qu'ils traversent; mais il n'en est pas de même dans les trois couches de pierres de crapaud, où elle est subitement interrrompue. Ces couches ne contiennent ni minerai, ni indices de filons; et, pour retrouver dans la couche suivante de pierre calcaire la continuation de ce filon, il faut percer d'outre en outre la pierre de crapaud, quelle que soit son épaisseur. La même opération est indispensable pour les deux autres couches de pierres de crapaud, si l'on veut rejoindre le filon dans la quatrième et dernière couche de pierre calcaire.

Un autre phénomène, non moins étonnant que le précédent, se manifeste encore dans ces filons, qui continuent, il est vrai, depuis la couche supérieure de pierre calcaire jusqu'au fond, à travers les deux massifs de schistes et de grès; mais dans cet espace, qui est au moins de sept cents pieds, les filons ne contiennent point de minerai, et ne se présentent que sous la forme de matières pierreuses. Les recherches que les savans ont faites pour découvrir l'origine des pierres

de crapaud, les ont conduits à penser qu'elles étaient un produit volcanique.

TOMBEAUX D'ABAILARD ET D'HÉLOISE.

C'est sous le sarcophage qui sert de piédestal à trois figures informes taillées dans le même bloc, et qu'Abailard avait fait faire pour exprimer l'idée qu'il avait de l'éternité, que reposent les cendres de cet homme si malheureux et si célèbre. Son épitaphe est de Pierre-le-Vénérable. A côté de ce tombeau on voit une simple pierre sépulcrale qui couvre les restes d'Héloïse. Ces deux modestes monumens sont au Paraclet, près de Troyes, en Champagne.

AUTUN.

Cette ville, à laquelle les Romains donnèrent le nom d'*Augustodunum*, c'est-à-dire Montagne d'Auguste, renferme quelques ruines, parmi lesquelles on remarque les anciens murs si solidement bâtis, qu'on croirait qu'ils ne sont qu'un seul rocher continu ; deux portes antiques qui conduisaient à plusieurs temples, à la place desquels on voit aujourd'hui des églises et un amphithéâtre. Le peu qui reste de ce dernier monument ne saurait en donner la plus légère idée.

Quant aux temples, il y en avait un dédié à Janus, l'autre à Mars : un troisième était, dit-on, consacré à Minerve.

LA MONTAGNE DE DIAMANS.

Au nord-est de Béziers, et à quelques pas du village de Gabian, s'élève une petite montagne à laquelle les habitans du pays ont donné le nom de *Montagne-de-Diamans*, parce qu'on y trouve des cristaux à facettes qui coupent le verre aussi bien que le diamant. Lorsque la terre a été labourée et qu'il a plu, on en voit davantage. L'effet qu'ils produisent, au lever du soleil, dans les sillons, est infiniment agréable.

LE MONUMENT.

Près de l'hôtel de la compagnie des Indes et du pont de Londres, dans une petite rue nommée *Fish-Street-Hill*, s'élève une colonne d'ordre dorique à laquelle on a donné le nom de *Monument*. Sa hauteur est de 202 pieds, et son diamètre de 15 : c'est en mémoire d'un incendie qui consuma, en 1666, la surface de 436 arpens, contenant 40 rues, 13,200 maisons, la cathé-

drale de Saint-Paul, 89 églises paroissiales, 6 chapelles consacrées, la plupart des édifices publics, et 50 salles servant aux assemblées des corps et métiers. Ce fut cinq ans après cet effroyable désastre, que le chevalier Christophe Wren commença la construction de cette colonne célèbre, qui ne fut terminée que 16 ans après. Les meilleures pierres de Portland y ont été employées. Posé sur un piédestal carré, de 40 pieds de haut sur 21 de circonférence, ce monument est surmonté d'une belle urne en bronze doré. En dedans est un grand escalier de marbre noir, formé de 145 marches, chacune haute de six pouces, et large de 10 et demi. Du côté de la rue qui aboutit au pont, et à l'ouest de la plinthe, le panneau du piédestal est orné d'un emblème très bien exécuté en relief, qui représente la destruction et la restauration de la cité, en 1666. Mais l'objet qui frappe le plus, est la figure d'une femme qui est l'emblème de la cité de Londres, et derrière laquelle on aperçoit des maisons en proie aux flammes. Elle est assise sur des ruines, dans l'attitude de la plus profonde douleur, la tête penchée sur son sein, ses cheveux en désordre, sa main négligemment posée sur son épée, et le bonnet de la liberté à ses côtés. Entre elle et les flammes, on voit le Temps qui la soutient et la console; à sa droite est une jeune femme qui la touche légèrement d'une main, tandis que, tenant de l'autre un sceptre ailé, elle l'invite à lever les yeux, et à re-

garder l'Abondance et la Paix portées sur des nuages. La première tient la corne qui la caractérise, et l'autre la branche de palmier. Une ruche, emblème de l'industrie et de l'assiduité, à l'aide desquelles on surmonte tous les obstacles, est à ses pieds. Derrière la figure du Temps, sont plusieurs groupes de citoyens qui applaudissent aux efforts qu'il fait pour relever la figure principale. Au-dessous, et au milieu des ruines, est un dragon servant de support aux armes de la cité, et s'efforçant de la défendre avec ses griffes; vis-à-vis la cité, et sur un terrain élevé, on voit Charles II, vêtu à la romaine, le front ceint de lauriers, le bâton de commandement en main : il paraît s'approcher de la figure désolée, et ordonne à trois figures élevées dans les airs de descendre à son secours. La première est la Science; sa tête est ailée, et des groupes d'enfans forment des danses autour d'elle. Sur sa main est la Nature, désignée par la multitude de ses mamelles. La seconde est l'Architecture, tenant d'une main un plan, et de l'autre une équerre et un compas. La troisième est la Liberté, agitant l'air de sa main, et exprimant sa joie à l'agréable perspective de voir le rétablissement de la cité. Derrière le roi, est son frère, le duc d'York, tenant d'une main une guirlande pour couronner la cité, au moment où elle paraît se relever, et de l'autre, une épée pour la défendre. La Justice et la Force : la première tient une couronne, et l'autre un lion qu'elle gouverne

avec des rênes. Dans une espèce de grotte pratiquée sous le terrain pavé où est le roi, on aperçoit l'Envie, rongeant un cœur, et exhalant des vapeurs infectes de sa bouche. Enfin, sur la partie supérieure de la plinthe, des maçons et d'autres ouvriers, travaillent à des maisons, indiquent la reconstruction de la cité. Au nord et au sud, sur les panneaux sont des inscriptions latines, dont l'une exprime le désastre, et l'autre la réparation.

DOLE.

Tout se réunit pour prouver que la ville de Dole était considérable sous le règne des premiers empereurs ; et quand le nom de *Dona Sequanorum*, qu'elle porta autrefois, ne suffirait pas pour rendre incontestable cette époque de son existence, des restes d'arcs de triomphe, de temples, d'aquéducs et d'inscriptions qu'on trouve, soit à ses portes, soit dans son enceinte, et surtout les ruines d'un amphithéâtre dans lequel on se rendait par une rue qui porte encore aujourd'hui le nom de rue des Arènes, l'attesteraient assez.

MONTE-NUOVO.

PRÈS DE POUZZOLE.

Le nom de *Monte-Nuovo*, montagne nouvelle, désigne assez la subite et prompte élévation de ce volcan, qui est en effet un des phénomènes les plus extraordinaires dont l'histoire puisse faire mention. Il a suffi de l'espace de quarante-huit heures pour le former. C'est le 29 septembre 1538, à une heure après minuit, qu'arriva cette grande éruption qui fit paraître, comme par enchantement, une montagne nouvelle de la hauteur de plus de mille pieds. Cette montagne, qui s'étendit au sud près de la mer, au nord jusqu'au lac Averne, à l'ouest jusqu'aux étuves, et du côté de l'est jusqu'au pied du mont Barbaro, fut couronnée par un cratère en forme de coupe, qui avait un quart de mille de circonférence. L'éruption qui amena ce phénomène fut accompagnée de circonstances qui méritent toute l'attention des naturalistes. Des tremblemens de terre, un dessèchement considérable sur les bords de la mer, une quantité innombrable de poissons et d'animaux morts, l'apparition de nouvelles sources, une pluie de cendres, l'abattement total des arbres qui ornaient ce beau pays jusqu'à la grotte de Lucullus, tout se réunit, dans ces deux fatales

journées, pour présenter l'image la plus fidèle de la destruction.

Le Monte-Nuovo est aujourd'hui couvert de broussailles, parmi lesquelles on aperçoit un trou d'où il sort continuellement une vapeur chaude et humide, semblable à celle de l'eau bouillante. A la base de cette montagne, dont la circonférence est environ de trois milles, le sable, sur les bords de la mer, ainsi que sur toute la partie du rivage qu'elle baigne, est d'une chaleur si grande, que si l'on en prend une poignée au-dessous de l'eau, on est obligé de le jeter le plus promptement possible, tant il est brûlant.

LE CHATEAU DE BERTEAUME, DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE.

Ce château, que la nature et l'art ont rendu imprenable, est situé sur un rocher, ou plutôt sur deux pointes dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est très considérable. Ces pointes, que l'eau baigne de tous côtés, forment deux îles. L'une d'elles est jointe par un pont à la terre ferme; mais on ne peut y parvenir que par des escaliers et des échelles. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est la manière dont la communication est établie entre les deux rochers. Elle se fait au moyen d'un bateau volant qui

glisse sur deux cordes ou treilles, comme les bacs qui vont sur l'eau. Le voyage aérien, pendant lequel on reste ainsi suspendu sur la mer, à une hauteur de quelques centaines de toises, est plus effrayant que dangereux.

L'ÉLÉPHANT.

Ce n'est pas seulement en grandeur que l'éléphant surpasse tous les animaux qui couvrent la terre : sa force (1), son intelligence, son courage, sa prudence, son sang-froid, sa mémoire, son attachement, sa reconnaissance, sa modération et son obéissance, le rendent digne d'occuper le premier rang parmi les êtres que le divin Créateur a soumis au pouvoir de l'homme. Dans l'état sauvage, il ne se montre point féroce, et le sang n'a aucun appât pour lui. S'il fait usage de ses forces, ce n'est jamais que pour sa propre défense ou celle de ses semblables. On le voit rarement solitaire: il aime à vivre en société, et quand il marche de compagnie, rien n'est plus admirable que de voir la manière dont la place de chacun d'eux est marquée. Le plus ancien conduit la troupe, et le second d'âge la fait al-

(1) On a vu un éléphant porter avec les dents deux canons de fonte, attachés et liés ensemble par des câbles, et pesant chacun trois milliers. Il les enleva seul, et les porta l'espace de cinq cents pas.

ler, en marchant le dernier. Dans le milieu sont les plus jeunes et les plus faibles. Les mères portent leurs petits, et les tiennent embrassés dans leur trompe. Mais ce n'est que lorsqu'ils vont paître sur les terres cultivées, où ils craignent les attaques des hommes, qu'ils gardent cet ordre; dans les forêts et dans les solitudes, ils se dispensent de ces précautions. Cependant ils ne se séparent pas entièrement les uns des autres, et se tiennent toujours assez rapprochés pour pouvoir, en cas de danger, s'avertir et se secourir. Il en est quelques-uns qui s'égarent; ce sont précisément ceux-là que les chasseurs attaquent: car, lorsqu'ils sont en troupe, il serait imprudent de le tenter. Ils vont alors droit à l'ennemi, et malheur à celui qu'ils rencontrent: ils le percent de leurs défenses, ou, le saisissant avec leur trompe, ils le lancent comme une pierre, et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds.

Les anciens regardaient l'éléphant comme un prodige de la nature, et avaient pour lui une espèce de vénération. Les peuples qui croient à la métempsycose sont, encore aujourd'hui, persuadés qu'un corps aussi majestueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'âme d'un grand homme ou d'un roi. A Siam, à Laos et à Pégu, les éléphans blancs sont révérés comme les mânes vivans des empereurs des Indes: ils y ont chacun un palais, une maison composée d'un nombreux domestique, une vaisselle d'or,

des mets choisis, des vêtemens magnifiques, et sont dispensés de tout travail et de toute obéissance. L'empereur vivant est le seul devant lequel ils fléchissent le genou, et ce salut leur est rendu par le monarque.

La manière de prendre l'éléphant consiste à élever des palissades autour d'un espace dans lequel on l'attire, ou à le faire tomber dans de grands trous creusés à cet effet. Une fois pris, on l'attache avec des éléphans privés, et on le dompte ensuite, en peu de jours, par des caresses, des menaces ou des coups.

Son éducation faite, il devient le plus doux et le plus obéissant des animaux. Rien n'égale l'attachement qu'il porte à celui qui le soigne, et le plaisir qu'il a à lui exprimer sa reconnaissance en le caressant, et en s'efforçant de deviner tout ce qui paraît lui plaire. Un très court espace de temps lui suffit pour comprendre les signes, et même pour connaître les diverses inflexions de la voix de son maître. Soit qu'il commande, soit qu'il se fâche, soit qu'il témoigne qu'il est satisfait, l'éléphant ne s'y trompe pas, et agit toujours en conséquence; mais c'est avec réflexion : car cet animal, dont le caractère semble tenir de la gravité de sa masse, est aussi compassé dans son intelligence que dans ses mouvemens habituels. Au bout de quelques semaines, non seulement il fléchit le genou pour donner de la facilité à ceux qui veulent le monter, mais il caresse avec sa trompe les personnes qu'il aime,

et salue celles qu'on lui fait remarquer. Il aime la parure, et paraît jouir lorsqu'on le couvre de harnois dorés et de housses brillantes. On s'en sert également pour la charge et pour le trait. Il travaille avec ardeur, et tire continuellement, sans se rebuter, les chariots, les charrues, les navires et les cabestans auxquels on l'attache; mais toute sa bonne volonté l'abandonne, si on le frappe mal à propos, et si celui qui le conduit n'a pas l'air de lui savoir gré des peines qu'il se donne pour le satisfaire

Une chose remarquable dans l'éléphant, c'est la petitesse de ses yeux, considérée relativement au volume de son corps; mais cette difformité est amplement compensée par l'expression pathétique et sentimentale qui y règne. Ils expriment la douceur, l'amitié, l'attention, l'intelligence, la pénétration; et, s'il est vrai de dire que les yeux sont le miroir de l'âme, celle de l'éléphant (nous donnons ici le nom d'âme au sentiment intellectuel qu'on appelle instinct chez les animaux) renferme ces belles qualités.

Son ouïe et son odorat sont excellens. Il se délecte au son de la musique, et aime avec passion les parfums de toute espèce, et surtout les fleurs odorantes. Il apprend aisément à battre la mesure, à se remuer en cadence, et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes. Sa fleur de prédilection est la fleur d'oranger; aussi, quand il rencontre un oranger, il le dépouille aussitôt avec

sa trompe de toute sa verdure, et en mange les fruits, les fleurs, les feuilles, et jusqu'au jeune bois.

Quant au sens du toucher, l'éléphant ne l'a, pour ainsi dire, que dans sa trompe : mais cette partie extraordinaire de son corps, qui est pour lui ce que la main est pour l'homme, est organisée de manière qu'il peut, à sa volonté, la ramener, l'allonger, la courber et la tourner en tout sens. Son extrémité, terminée par un rebord qui s'allonge par le dessus en forme de doigt, lui donne la facilité de s'en servir avec une adresse incroyable pour ramasser à terre les plus petites pièces de monnaie, cueillir les herbes et les fleurs en les choisissant une à une, dénouer les cordes, ouvrir et fermer les portes en tournant les clefs et poussant les verroux ; et enfin à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume.

Plus on examine avec attention les facultés de la trompe de l'éléphant, et plus on reste convaincu que, de tous les instrumens dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries, elle est le plus complet et le plus admirable : car non seulement c'est un instrument organique, mais un triple sens, dont les fonctions sont tellement réunies et si bien combinées, qu'elles sont en même temps la cause, et produisent les effets de cette intelligence qui distingue l'éléphant, et l'élève au-dessus de tous les animaux.

Lorsque le cornac (1) d'un éléphant veut lui faire faire quelque corvée pénible, et pour laquelle il montre de la répugnance, il faut qu'il lui promette de l'arack ou quelque autre chose qu'il aime; alors l'animal redouble ses efforts. Mais malheur à celui qui se permettrait de trahir sa promesse, car la vengeance de l'éléphant suit de près le manquement de foi qu'on lui fait éprouver. Un trait qui s'est passé à ce sujet dans le Dekan, et qui, tout incroyable qu'il paraît, n'en est pas moins véritable, en offre la preuve. Un éléphant trompé par son cornac venait de s'en venger en le tuant; sa femme, témoin de ce spectacle, prend ses deux enfans et les jette aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant : « Puisque tu as tué mon » mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes » enfans. » A ces mots, l'éléphant s'arrête tout court, et s'adoucissant, comme s'il eût été sensible aux remords, il prend avec sa trompe le plus grand des deux enfans, le met sur son cou, l'adopte pour son cornac, et ne veut point en souffrir d'autre. . . . .

Mais, si l'on peut, avec raison, accuser l'éléphant de se porter volontiers à la vengeance, il y aurait de l'injustice à ne pas faire l'éloge de la reconnaissance qu'il conserve pour ceux qui lui font du bien. Un soldat de Pondichéry, qui, chaque jour qu'il touchait son prêt, portait à un

(1) C'est le nom que l'on donne à son conducteur.

de ces animaux une certaine mesure d'arack, se trouva un soir pris de vin. La garde se mit à sa poursuite pour le conduire en prison : le soldat, voulant se soustraire à la punition qui l'attendait, alla se cacher sous l'éléphant, et s'y endormit. La garde tenta de l'arracher de cet asile, mais tous ses efforts furent vains, par la résistance que l'éléphant lui opposa avec sa trompe. Le soldat passa ainsi la nuit entière dans le plus profond sommeil. Le jour venu, et son ivresse étant passée, il frémit de se trouver sous un animal d'une grosseur si énorme; mais l'éléphant, qui s'aperçut sans doute de son effroi, chercha d'abord à le rassurer en le caressant avec sa trompe, et finit par lui faire entendre qu'il pouvait s'en aller.

On assure que l'éléphant vit plusieurs siècles. Alexandre est le premier qui l'ait monté en Europe. On s'en sert à la guerre. On le trouve dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie, à Ceylan, au Mogol, à Bengale, à Siam, à Pégu, et dans toutes les autres parties de l'Inde. Ils font aisément, et sans se fatiguer, quinze et vingt lieues par jour, et, quand on veut les presser, ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante.

Le prix des éléphans est très considérable; on en a vu vendre depuis mille pagodes d'or jusqu'à quinze mille roupies, c'est-à-dire, depuis neuf à dix mille livres jusqu'à trente-six mille. Il coûte environ quatre francs ou cent sous à nour-

rir par jour. Au jardin du Roi, à Paris, cet animal est plus somptueusement traité. Celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV, avait tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin, et deux seaux de potage, où il entrait encore quatre ou cinq livres de pain; et, de deux jours l'un, au lieu de potage, deux seaux de riz cuit dans l'eau, sans compter ce qui lui était donné par ceux qui le visitaient. On y ajoutait même une gerbe de blé pour l'amuser.

LE MONT-SERRAT.

Cette montagne d'Espagne, également célèbre par la singularité de sa forme, par le couvent et le grand nombre d'ermitages qui la couvrent, est à neuf lieues nord-ouest de Barcelonne, dans la province de Catalogne. Son élévation est de 3,300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Du côté de Barcelonne, cette montagne offre un front escarpé et hardi; mais à l'ouest, et du côté de Vacarisas, elle est presque perpendiculaire. L'art et le travail ont pu seuls y pratiquer une route tournante qui conduit au couvent, situé au milieu des rochers, dans une retraite protectrice, à la moitié environ au milieu de la montagne. Le Lobrégat coule et mugit à sa base. Au-dessus du couvent, elle se divise en deux

cônes à pic dont la forme est des plus grotesques. Le méridional est nommé l'*Orgue*, à cause de la grande quantité de tuyaux ou de pointes qui le font en effet ressembler à un orgue.

Quinze ermitages sont répartis sur la croupe de la montagne, et occupent l'espace de près de deux lieues jusqu'à son sommet. Les uns sont perchés sur le sommet des cônes, auxquelles on les croirait unis par la nature; les autres sont dans des creux taillés dans le côté perpendiculaire de la montagne. Le plus élevé est celui de Saint-Jérôme. On y jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur des plaines immenses, des rivières dont on peut suivre le cours, des villes, des îles et la pleine mer. La nourriture des ermites qui l'habitent leur est envoyée chaque jour du couvent. C'est un âne qui en est le porteur : ce pauvre animal a tellement contracté l'habitude de ses devoirs, qu'il s'arrête de lui-même à la porte de chaque cellule, pour y déposer les provisions dont il est chargé, et revient ensuite tranquillement à vide au monastère.

Mais l'éducation de cet âne n'est pas la seule qui ait été faite : les ermites, pour charmer l'ennui de leur solitude, se sont amusés à apprivoiser les oiseaux qui fréquentent les bois voisins de leurs ermitages, et à venir se percher sur leurs tête, sur leurs épaules, et jusque sur leur poitrine, d'où ils étendent leur cou pour

prendre dans leur bec la nourriture qui leur est destinée, et que les ermites tiennent dans leur bouche.

C'est sur la partie orientale de la montagne qu'est le couvent. Les crevasses qui se trouvent sur la plate-forme où il est bâti annoncent assez que les ravages de l'eau y ont exercé leur funeste empire. Les moines qui l'habitent sont de l'ordre des bénédictins. Toutes les personnes qui viennent en pèlerinage au monastère, pour y implorer l'assistance de la Vierge, y sont logées et nourries pendant trois jours.

L'église de Sainte-Cécile, dans laquelle les religieux célèbrent l'office divin, est au-dessus du monastère, à une distance assez considérable. Cet édifice est très obscur, et la dorure en est ternie par la fumée de quatre-vingt-cinq lampes d'argent de différentes grandeurs et de diverses formes, qui sont suspendues autour de la corniche du sanctuaire. Le chœur est décoré de sculptures en bois dont le travail est curieux : elles représentent les principaux traits de la vie de Jésus-Christ.

Le Mont-Serrat abonde en plantes botaniques. M. Swinburne rapporte que, lorsqu'il le visita, l'apothicaire du couvent lui en montra quatre cent trente-sept espèces différentes, ainsi que plusieurs arbres qui appartiennent spécialement à cette intéressante partie de l'histoire naturelle.

FONTAINE INTERMITTENTE PRÈS DE DIGNE.

En sortant de Digne, et tout près d'un bourg appelé Colmars, on aperçoit une fontaine intermittente dont les intervalles sont marqués avec une exactitude extraordinaire. Un murmure sensible est l'avant-coureur de l'apparition de l'eau : ce n'est d'abord qu'un petit filet qui grossit graduellement, jusqu'à un volume considérable, et coule ensuite ainsi pendant quelques instans ; il décroît absolument de même, pour reparaître au bout de sept à huit minutes. La manière dont les savans expliquent ce phénomène de la nature, le rend facile à comprendre : ils supposent que les montagnes où sont situées ces fontaines ont deux réservoirs, l'un supérieur, l'autre inférieur ; que le canal par lequel ils communiquent ensemble a la forme du siphon, et que la branche la plus courte de sa courbure touche au réservoir supérieur, tandis que la plus longue arrive à l'inférieur. Il résulte de là que lorsque le premier se trouve plein d'eau, elle s'écoule, par le siphon, dans le second, avec plus de rapidité que la source n'en met à remplir le réservoir supérieur ; de façon que le moment arrive où le siphon doit attendre que le premier réservoir soit rempli de nouveau pour faire couler l'eau qu'il

contient dans le réservoir inférieur. Cette opération, qui se renouvelle dans un espace de temps déterminé, produit les intermittences. Celles de la fontaine que nous venons de décrire reviennent sept à huit fois dans une heure.

BESANÇON EN FRANCHE-COMTÉ.

L'ancienne splendeur de cette ville est suffisamment démontrée par les restes magnifiques des monumens qui la décoraient du temps des empereurs. Ce sont les ruines d'un superbe amphithéâtre qui pouvait contenir plusieurs milliers de spectateurs; d'un arc de triomphe élevé en faveur de l'empereur Aurélien, et de quatre temples dédiés à Mars, Vénus, Apollon et Mercure. La ville de Besançon et ses environs sont, si j'ose m'exprimer ainsi, une mine d'antiquités; car on n'y creuse jamais sans trouver des restes de pavés de mosaïques, des pierres et des marbres chargés d'inscriptions, des statues de marbre et de bronze entières ou mutilées, des têtes de divinités païennes, enfin des médailles frappées aux diverses époques de la puissance romaine.

L'ÉCHO DE GENETAY.

Dans une maison de campagne appelée le *Genetay*, située près de Rouen, et dans une

grande cour plus large que longue, terminée dans le fond par la face du château, et environnée de tous les autres côtés de murs en forme de demi-cercle, se trouve un écho extraordinaire. La personne qui chante, au lieu d'entendre la répétition de l'écho, n'entend que sa voix, tandis que celles qui écoutent n'entendent que la répétition de l'écho, mais avec des variations surprenantes. Tantôt l'écho semble s'approcher d'elles, et tantôt s'en éloigner ; la voix s'entend très distinctement, ou elle parvient à peine à l'oreille ; l'un n'entend qu'une voix, l'autre en entend plusieurs ; pour les uns l'écho est à droite, et pour les autres à gauche. Enfin la manière dont la voix et l'écho se font entendre, dépend des différentes places que la personne qui chante et celles qui écoutent occupent dans la cour. Il paraît certain que la véritable cause de ce phénomène se trouve dans la figure du lieu où cet écho se fait entendre. On assure même que c'est une invention qui fut jadis apportée d'Italie en France, par M. de Tilly, président au bureau des finances de Rouen.

CATACOMBES EN SICILE,

PRÈS DE LA VILLE DE MÉLITA.

Les catacombes que l'on voit près de cette ville sont un des plus grands ouvrages des hommes.

On assure qu'elles s'étendent à quinze milles sous terre. Plusieurs personnes se sont perdues pour s'être avancées trop loin. Le nombre prodigieux de branches dans lesquelles elles se subdivisent, en font un labyrinthe dont il est presque impossible de se tirer.

LA CHAMBRE DU ROI RENÉ.

C'est le nom d'une chambre qui subsiste encore dans un village du département de Vaucluse, et que le roi René, fondateur de la première verrerie qui ait été connue en Provence, fit construire, pour y jouir du plaisir d'y voir travailler les ouvriers qu'il avait appelés des verreries du Haut-Dauphiné.

L'ÉTANG DE COURTAISON.

Cet étang, situé à vingt lieues de la mer, dans le département de Vaucluse, retrace en petit le phénomène des vastes déserts salins et des lacs de l'Asie centrale. Entouré de coteaux qui l'encadrent en quelque sorte, son eau claire et limpide est d'un goût saumâtre ; et, dans la belle saison, le sel se cristallise sur ses bords. Des rochers de pierre graveleuse, et dans laquelle se rencontrent des fragmens de coquilles et d'autres

corps marins, couronnent ces coteaux. Une des particularités les plus remarquables de cet étang, particularité qui n'a encore été découverte dans aucun autre, c'est d'avoir sur ses bords plusieurs plantes qui ne croissent ordinairement que sur le rivage de la mer.

TAUREAU D'AIRAIN.

Dans le temps que la ville d'Agrigente était gourvernée par les tyrans, Phalaris, l'un deux, reçut en présent, d'un orfévre nommé Périllo, un taureau d'airain dont le travail était admirable. Il était creux en dèdans, et sa construction était telle, que la voix d'un homme qui y était enfermé imitait, à s'y méprendre, le mugissement d'un bœuf. Périllo, voulant faire sa cour au tyran, lui vanta les grands effets qui en résulteraient pour le châtiment des criminels, si l'on en enfermait quelques-uns dans ce taureau, et qu'on fît du feu dessous. Frappé de cette idée épouvantable, et curieux néanmoins de jouir de son exécution, Phalaris dit à l'orfévre qu'il n'y avait que lui qui pût animer le taureau ; qu'il devait avoir sûrement étudié le son de voix qu'il fallait employer pour le faire mugir de la manière la plus naturelle ; et que, d'ailleurs il était trop juste pour le priver de l'honneur de son invention. Périllo eut beau protester qu'il ne tenait pas à

cet honneur, Phalaris resta inébranlable dans sa résolution, et ordonna en conséquence que le malheureux orfévre fût enfermé dans le taureau, et qu'un grand feu fût allumé tout autour. Les ordres du tyran ayant reçu leur exécution, et l'airain ne tardant pas à acquérir un degré de chaleur insupportable, Périllo poussa des cris horribles, qui furent pris par les habitans d'Agrigente pour les mugissemens même du taureau.

Cicéron dit que ce taureau fut emporté à Carthage lors de la prise d'Agrigente, et que Scipion le renvoya en Sicile après la destruction de la métropole des ennemis des Romains.

LE MACULABA.

Cette montagne, située en Sicile, représente parfaitement un cône tronqué; elle a environ cent cinquante pieds d'élévation, et sa base est circulaire; elle se termine par une plaine un peu convexe, qui a un demi-mille de contour. Aucune espèce de végétation ne s'y laisse apercevoir. Son sommet et garni d'un très grand nombre de petits cônes tronqués, à différentes distances les uns des autres, et de différentes hauteurs. Le plus grand peut avoir deux pieds et demi, les plus petits ne s'élèvent que de quelques lignes. Ils portent tous sur leur sommet de petits cratères en forme d'entonnoir, qui ont la moitié de leur

élévation pour profondeur. Le grand balancement que l'on éprouve en marchant sur cette espèce de plaine, annonce que l'on est porté par une croûte assez mince, appuyée sur un corps mou et demi-fluide. En effet, on n'est pas long-temps sans reconnaître que cette argile desséchée recouvre réellement un vaste et immense gouffre de boue, dans lequel on court grand risque d'être englouti.

L'intérieur de chaque petit cratère est toujours humecté : on y observe un mouvement continuel occasioné par une argile grise délayée, qui s'élève à chaque instant de l'intérieur du fond de l'entonnoir, et qui, en s'arrondissant, parvient aux lèvres du cratère, qu'elle surmonte ensuite en forme de demi-globe. Cette espèce de sphère s'ouvre pour laisser éclater une bulle d'air qui a fait tout le jeu de la machine. Cette bulle, en crevant avec un bruit semblable à celui d'une bouteille que l'on débouche, rejette hors du cratère l'argile dont elle était enveloppée, et cette argile coule, à la manière des laves, sur les flancs des monticules; elle en gagne la base, et s'étend à plus ou moins de distance. Lorsque l'air s'est dégagé, le reste de l'argile se précipite au fond du cratère, qui reprend et garde sa première forme, jusqu'à ce qu'une nouvelle bulle cherche à s'échapper.

Il y a quelques petits monticules qui sont entièrement secs et qui ne donnent plus passage à l'air; le nombre des uns et des autres est en général de plus de cent, et varie chaque jour. Outre

les petits cônes, il y a quelques cavités dans le sol même, surtout dans la partie de l'ouest, qui est un peu plus basse : ces petits trous ronds, d'un ou deux pouces de diamètre, sont pleins d'une eau trouble et salée, d'où s'élèvent et sortent immédiatement les bulles d'air, qui y excitent un bouillonnement semblable à celui de l'eau sur le feu, et qui crèvent sans bruit et sans explosion.

Tel est l'état de cette montagne pendant l'été et l'automne, jusqu'au temps des pluies. Mais pendant l'hiver il n'est plus le même : les pluies ramollissent et détrempent l'argile desséchée de son sommet ; les monticules coniques sont dissous, ils se rabaissent et se mettent de niveau, et le tout n'offre plus qu'un vaste gouffre de boue d'argile délayée, et dont on ne s'approche qu'avec le plus grand danger. Un bouillonnement continuel se voit sur toute cette surface ; l'air qui le produit n'a plus de passage particulier, et vient éclater indistinctement dans tous les endroits.

Mais ces deux états différens n'existent que dans les temps de calme de cette montagne. Elle a aussi ses momens de fermentation, où elle présente des phénomènes qui inspirent la terreur et la crainte dans tous les lieux voisins, et qui ressemblent à ceux qui annoncent les éruptions dans les volcans ordinaires. On éprouve à une distance de deux ou trois milles des secousses de tremblemens de terre, souvent très violentes ; on entend un bruit et des tonnerres souterrains ; et, après plusieurs jours de travail et d'augmen-

tation progressive dans la fermentation intérieure, il y a des éruptions violentes et avec bruit, qui élèvent perpendiculairement, quelquefois à plus de deux cents pieds, une gerbe de terre, de boue et d'argile détrempées, mêlées de quelques pierres. Toutes ces matières retombent ensuite sur le même terrain d'où elles sont sorties. Ces explosions se répètent trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures ; elles sont accompagnées d'une odeur fétide de foie de soufre, qui se répand dans les environs, et quelquefois de fumée. Ensuite il y a cessation dans les phénomènes préliminaires, et la montagne reprend de nouveau un des deux états sous lesquels nous l'avons représentée.

C'est en automne, et lorsque les étés ont été secs et longs, qu'arrivent les éruptions de ce singulier volcan. Il s'écoule souvent un grand nombre d'années sans qu'il y en ait ; ensuite elles ont lieu deux années de suite, ou deux dans trois années, comme en 1777 et 1779, époques des dernières.

Le nom de *Maculaba* vient de l'arabe ; il signifie renversé, bouleversé : ce qui explique les effets de ce volcan..

ZOOPHYTES ou POLYPES.

Les zoophytes sont des corps qui tiennent quelque chose de l'animal et de la plante, ou,

pour nous expliquer plus clairement, qui remplissent l'espace intermédiaire entre le règne animal et le règne végétal. Ils sont au nombre de trente, sous trois divisions, et présentent divers phénomènes de la plus grande importance. Leur parfaite ressemblance avec les productions du règne végétal, les a fait long-temps considérer comme lui appartenant ; mais un examen plus approfondi de ceux qui sont calleux et pierreux a démontré l'erreur dans laquelle on était tombé à leur égard.

C'est dans les polypes que la nature, si riche d'ailleurs en merveilles, semble avoir voulu en offrir une qui se distinguât par son extrême simplicité. De tous les animaux, ce sont eux qui ont les facultés les plus bornées. Entièrement privés de cerveau, de moelles longitudinales, d'organes particuliers pour la respiration, et de vaisseaux destinés à la circulation des fluides, tous leurs viscères se réduisent à un seul canal alimentaire, rarement replié sur lui-même, et qui n'a qu'une seule ouverture qui sert à la fois de bouche et d'anus. C'est autour de ce canal que tous les points de leurs corps, qui ont incontestablement en eux-mêmes cette modification de sentir qui constitue l'irritabilité, paraissent se nourrir par la succion et l'absorption. Tout se réunit pour prouver que ces petits êtres sont les plus anciens et les plus nombreux de la nature.

De tous ces polypes, les coraux et les éponges seront les seuls dont nous nous occuperons ici,

ce que nous en dirons pouvant, à quelques modifications près, se rapporter à tous les autres, dont le détail dépasserait le plan de cet ouvrage. Les premiers doivent avoir des pores excrétoires de deux sortes, dont ceux situés à la partie postérieure de l'animal donnent issue à un suc qui se change en matière cornée plus ou moins solide, tandis que ceux du collier déposent une matière, ou demi-crétacée, ou spongieuse, ou gélatineuse, ou même glaireuse. Des matières qui transsudent de ces derniers pores, résultent non seulement des cellules, mais des croûtes ou des espèces d'écorces qui recouvrent les fils cornés du centre. Quant aux éponges, elles sont formées par des animaux qui se rapprochent les uns des autres par leur organisation générale.

Depuis les madrépores, aussi complétement pierreux que les coquilles, jusqu'aux éponges, éminemment fibreuses, les polypes coraligènes suivent un ordre régulièrement décroissant. On trouve, il est vrai, dans l'intervalle, des polypiers demi-pierreux, des polypiers cornés à différens degrés; mais ils sont tous formés par des animaux que leur organisation générale conduit à se rapprocher les uns des autres. Ceux des madrépores forment, par suite de leur étonnante multiplicité, des masses composées de cellules plus ou moins rapprochées, opération qui se fait avec la plus grande rapidité : mais l'intervalle qui existe entre ces cellules est toujours rempli par un suc calcaire qui transsude du corps de

l'animal. Rien jusqu'ici n'a encore fait connaître d'une manière positive la marche que la nature suit dans cette circonstance. Cependant tout porte à faire croire que cela a lieu comme dans les coquillages, c'est-à-dire que ces animaux ont un collier garni de glandes qui filtrent des sucs calcarifères.

La multiplication des polypes se fait de deux manières, par l'accroissement, ou par la section naturelle ou artificielle.

La première de ces manières consiste dans des tubercules qui naissent autour de la bouche, dans l'intérieur ou à l'extérieur de leur corps. Ce sont de véritables bourgeons qui se développent pendant quelque temps sur leur mère, qui ont d'abord une vie commune avec elle, et qui ensuite, quand ils ont acquis tous les moyens de prendre eux-mêmes leur nourriture, s'en séparent, et vont former de nouvelles générations, soit à côté, soit loin d'elle. La rapidité de ces opérations est telle, que souvent il suffit d'une seule journée pour qu'il s'en opère plusieurs; c'est-à-dire qu'il arrive que dans ce court espace de temps un enfant peut naître est devenir père, et même grand-père. Ajoutez à cela l'extension considérable de ces générations, provenant de la propriété qu'a chaque individu de porter continuellement un grand nombre de petits. Cependant les espèces et le climat influent singulièrement sur la multiplication des générations : le froid les arrête toutes. Mais sous

la ligne, et dans les contrées qui en sont voisines, les polypes jouissent constamment de toutes leurs facultés à cet égard ; aussi y trouve-t-on des montagnes et des îles entières qu'ils ont formées, et dont l'accroissement est si prompt, que Cook rapporte n'avoir pu passer dans des détroits que quelques années auparavant il avait traversés sans la moindre difficulté.

C'est par la section, soit naturelle soit artificielle, que la seconde manière de multiplication des polypes a lieu ; et, dans ce cas-là, c'est une portion du corps, petite ou grosse, qui se sépare, et devient un animal parfait. Il en est qu'on peut couper jusqu'en cent morceaux, et qui tous, au bout d'un certain temps, deviennent des animaux.

Dans tous les pays froids, et même aux environs de Paris, les polypes ne survivent pas à l'hiver. Mais, comme ils ont accumulé, avant l'arrivée de cette saison, une grande quantité de bourgeons qui se dispersent dans les eaux sous la forme de petits grains, et qui peuvent même se dessécher et être emportés, sans que cela nuise à la vitalité, la race ne s'en trouve pas anéantie ; et l'on voit, au printemps, tous ces bourgeons se développer, comme s'ils n'avaient pas quitté leur mère.

Mais la multiplication des polypes n'est pas la seule opération qui se fasse avec rapidité ; leur destruction s'opère de même. Indépendamment des ennemis qu'ils rencontrent dans les poissons,

les vers, les insectes, etc., ils en ont dans leur propre espèce. Ils se mangent réciproquement : mais, par des causes générales qui agissent sur eux, ceux qui sont entièrement de la même espèce ne se digèrent pas ; d'autres, parmi lesquelles les orages et la corruption des eaux sont les plus ordinaires, font aussi périr souvent tous ceux des eaux douces.

La nourriture des polypes est tout animale. Les petites espèces la composent d'animalcules infusoires. Quant aux grandes, on a remarqué qu'elles avalent quelquefois des animaux aussi gros et beaucoup plus forts qu'elles.

LE MONT PÉLEGRINO.

Le mont Pélegrino, situé à deux milles de Palerme, est renommé par le pélerinage que les Siciliens vont y faire à la grotte de Sainte-Rosalie. C'est un des voyages les plus fatigans qu'on puisse entreprendre : non seulement la montagne est très élevée, mais elle est encore si extraordinairement escarpée, que le chemin qui y conduit est appelé avec raison *la Scala*, ou l'échelle. Elle était autrefois inaccessible, et ce n'est que depuis la découverte de Sainte-Rosalie, que les habitans de Palerme ont construit, à grands frais, un chemin sur les roches presque perpendiculaires. La sainte est au milieu de sa grotte, dans

l'attitude qu'elle avait lorsqu'on la trouva. C'est une statue d'un très beau marbre blanc, et du travail le mieux fini. Elle représente une jeune fille de quinze ans, de la figure la plus intéressante : sa tête est appuyée négligemment sur sa main; devant elle est un crucifix. Sa physionomie et son maintien ont quelque chose de si touchant, qu'on ne peut pas la regarder sans se sentir ému : aussi les Siciliens ont-ils pour elle un amour qui va jusqu'à l'idolâtrie. Une robe d'or la couvre, et quelques joyaux précieux forment sa parure. La grotte où elle est aujourd'hui, et dans laquelle on assure qu'elle est morte, est d'une étendue considérable et extrêmement sombre.

La vue sur le sommet du mont Pélegrino est très belle. On y aperçoit, lorsque le temps est clair, non-seulement la plupart des îles de Lipari, mais même une grande partie de l'Etna, quoiqu'on en soit alors éloigné de presque toute la longueur de la Sicile.

LA COLONNADE DU LOUVRE.

Sans nous occuper de l'origine du Louvre, qui se perd, comme celle de presque tous les vieux édifices de Paris, dans l'obscurité des temps de barbarie, nous passerons à l'année 1541, époque à laquelle la construction de ce superbe

palais, qui excite aujourd'hui, et excitera toujours l'admiration de tous ceux qui ont le sentiment des belles et des grandes choses, fut commencée. François Ier occupait alors le trône. Après sa mort, Henri II fit continuer ce mémorable ouvrage sur les dessins des célèbres Pierre Lescot et Jean Goujeon. Pendant les règnes courts et agités des rois qui se succédèrent depuis Henri II jusqu'à Louis XIII, il ne se fit, pour ainsi dire, ni changement, ni augmentation dans les constructions du Louvre, quoiqu'il fût alors le plus fréquemment habité par ces souverains. Catherine de Médicis commença la grande galerie, qui fut ensuite continuée par Charles IX, Henri III et Henri IV, sans que toutefois ces monarques missent un grand intérêt à l'agrandissement de cet édifice.

Les travaux que Louis XIII fit faire au Louvre apportèrent des changemens au plan original; car, suivant ce plan, le bâtiment ne devait avoir en étendue que le quart de la superficie occupée par la cour actuelle. Le projet devint plus vaste, on le quadrupla.

Ce fut, en conséquence, sous le règne de ce prince que le pavillon du milieu, qui fait face au palais des Tuileries, fut construit, sous la direction de Jacques Le Mercier, qui ne suivit les plans de Lescot que dans toute la partie qui est au-delà du pavillon du milieu, et crut devoir s'en écarter dans la construction de ce pavillon : mais c'est une faute qui lui a été justement re-

prochée : car, quoique les huit figures en bas-reliefs qui couronnent l'attique de Lescot soient d'un grand caractère, et qu'il y ait infiniment de richesses dans leur réunion, le bon goût ne saurait approuver ni ses cariatides gigantesques placées au troisième étage, ni ses trois frontons enclavés les uns dans les autres, ni la trop grande prodigalité des ornemens, ni enfin le dôme triangulaire qui termine pesamment l'édifice. C'est au même architecte qu'est dû le grand vestibule soutenu de deux rangs de colonnes couplées, d'un ordre ionique, qui est au rez-de-chaussée de ce pavillon. Ce morceau a toujours obtenu l'approbation des connaisseurs.

Tel était l'état du Louvre lorsque Louis XIV prit en main les rênes du gouvernement. Ce prince, qui voulait que tout respirât autour de lui un air de grandeur et de majesté, ordonna que ce monument fût achevé : mais les longs débats qui s'élevèrent entre les divers architectes, et les intrigues qu'ils employèrent pour que leurs plans fussent adoptés, de préférence à ceux de leurs concurrens, retardèrent l'exécution des travaux ; et, bien que la première pierre des constructions projetées par Bernis eût été posée en 1665, ce ne fut qu'en 1670 que la colonnade, exécutée sur les dessins de Charles Perrault, fut achevée. Ce morceau, malgré quelques défauts qui s'y laissent apercevoir, est considéré comme un des plus beaux qui aient été produits par l'architecture moderne. L'admirable proportion de l'ordre co-

rinthien qui compose la colonnade, la beauté des profils, l'élégance et la pureté des détails, le choix et la belle exécution des ornemens, en font un ouvrage vraiment classique, auquel rien n'est comparable en France.

Lorsque les premières assises des travaux ordonnés par Louis XIV furent posées, plusieurs médailles d'or et d'argent enfermées dans une boîte de bronze, et une pierre creusée tout exprès, furent placées dans ces assises. Ces médailles portaient l'inscription suivante :

LOUIS XIV,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

« Après avoir dompté ses ennemis, donné la paix » à l'Europe, et soulagé ses peuples, résolut de » faire achever le royal bâtiment du Louvre, » commencé par François Ier, et continué par les » rois suivans. Il fit travailler quelque temps » sur le même plan; mais depuis, ayant conçu » un dessein et plus grand et plus magnifique, et » dans lequel ce qui avait été bâti ne put entrer » que pour une petite partie, il fit poser ici les » fondemens de ce superbe édifice, l'an de grâce » 1665, le 17 du mois d'octobre.

» Messire Jean-Baptiste Colbert, ministre » d'état, et trésorier des ordres de sa majesté, » étant alors surintendant de ses bâtimens. »

MINE DE BITUME SEC, EN SICILE.

Cette mine extraordinaire est sous la montagne, dans la partie dite San-Michele de la ville de Nicosia, en Sicile. Elle a été ouverte par les eaux, et dans la coupe perpendiculaire qu'elles ont faite, on voit une alternative de plus de soixante couches d'argile, de pierre calcaire et de bitume noir et sec. Ce bitume se divise en lames très minces, et toutes ses surfaces sont saupoudrées de fleur de soufre.

LES GROTTES DE SAUGES.

Ces grottes, auxquelles le peuple a donné le nom burlesque de *Caves-à-Margot*, sont situées près de Saint-Pierre d'Erve, dans le département de la Mayenne. Deux énormes rochers leur servent d'enceinte et de couverture. Leur forme est généralement irrégulière; quelques-unes cependant sont octogones : leur largeur est depuis dix-huit jusqu'à cinquante-sept pieds. Un des rochers qui composent leurs voûtes est couvert de stalactites, et offre l'image la plus frappante de la partie inférieure d'un homme qu'on aurait

coupé par la moitié. Quelques nappes d'eau se laissent apercevoir d'espace en espace, ainsi que quelques précipices. Tout fait présumer que ces grottes offriraient des particularités plus remarquables, si quelque savant se donnait la peine de les visiter avec toute l'attention dont elle paraissent dignes,

LE CLOCHER DE L'ÉGLISE DE St.-PAUL DE LÉON,

DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE.

Ce clocher est un des plus beaux et des plus élevés de toute l'Europe. Quoique gothique, l'architecture n'en est pas moins étonnante, et la hardiesse qui la caractérise entraîne l'admiration des connaisseurs. On le nomme dans le pays la *Tour-du-Diable*.

TOMBEAU DE TARQUIN-LE-SUPERBE.

C'est dans la ville de Cumes, la première et la plus ancienne de l'Italie, qu'on a découvert le tombeau de Tarquin-le-Superbe. Pétrarque assure avoir vu ce tombeau parmi les ruines de Cumes, et près de ce qu'on appelait de son temps l'Antre de la Sibylle. On dit que ce monument est conservé à Naples, et qu'on y voit encore très distinctement le nom de Tarquin.

FONTAINE BITUMINEUSE EN SICILE.

A un mille au sud-est de Nicosia, en Sicile, on voit une fontaine bitumineuse que son odeur annonce d'assez loin. L'eau, qui en est claire et limpide, a une saveur de bitume et de soufre très désagréable; elle est ordinairement recouverte d'une pellicule jaunâtre, que l'on reconnaît aisément pour être du soufre. En creusant deux ou trois pieds dans la vase noire qui est au fond de la source, et dont le bassin a deux pieds de diamètre, on trouve une poix minérale noire, gluante, et très-piscicante. Les apothicaires en font des emplâtres. Le bitume gluant est plus abondant l'hiver que l'été.

LES RUINES DE PALMYRE.

Depuis l'époque où Palmyre, si connue dans le troisième âge de Rome, par le rôle brillant qu'elle joua dans le démêlé des Parthes et des Romains, par la fortune d'Odénat et de Zénobie, et par leur chute, avait été ruinée sous Aurélien, son nom n'était plus qu'un beau souvenir que l'histoire se plaisait à répéter. Mais tout ce qui avait rapport aux titres de sa grandeur n'offrait plus que des idées confuses, et à peine les soup-

çonnait-on en France, lorsqu'en 1678 des négocians anglais d'Alep, fatigués d'entendre sans cesse les Bédouins parler des ruines immenses qui se trouvaient dans le désert, résolurent de voir par eux-mêmes si tout ce qu'on en disait était véritable, et tentèrent en conséquence de pénétrer dans ces vastes solitudes. Cette tentative ne fut pas heureuse : dépouillés par les Arabes, ils furent contraints de revenir sur leurs pas sans avoir pu remplir le noble dessein dont ils étaient animés. Cependant ils ne perdirent pas courage, et treize ans après, en 1691, ils parvinrent jusqu'aux monumens qui leur avaient été indiqués. La relation qu'ils en firent parut fabuleuse, et personne ne voulut croire que, dans un lieu si écarté de toute terre habitable, une ville aussi magnifique que celle que leurs dessins représentaiént eût pu exister. Mais un autre Anglais, M. Dawkins, ayant visité, en 1751, les mêmes lieux, et levé les plans détaillés de tous les monumens qui frappèrent ses regards, il les publia en 1753 ; et à leur aspect, qui leva tous les doutes, on fut contraint de reconnaître que l'antiquité n'avait rien laissé, ni dans la Grèce, ni dans l'Italie, qui pût être comparé à la magnificence des ruines de Palmyre.

Afin de donner à nos lecteurs une idée exacte de l'expédition de M. Dawkins, nous allons citer le précis de la relation qui en a été faite par M. Oudson-Oûd, son associé.

« Après avoir appris à Damas que *Tadmour*

» ou *Palmyre* dépendait d'un aga résidant à
» Hassia, nous nous rendîmes en quatre jours à
» ce village, qui est situé dans le désert, sur la
» route de Damas à Alep. L'aga nous reçut avec
» cette hospitalité qui est si commune, dans ce
» pays-là, parmi les gens de toute condition; et,
» quoique extrêmement surpris de notre curio-
» sité, il nous donna les instructions nécessaires
» pour la satisfaire le mieux qu'il se pourrait.
» Nous partîmes de Hassia, le 13 mars 1751, avec
» une escorte des meilleurs cavaliers arabes de
» l'aga, armés de fusils et de longues piques,
» et nous arrivâmes quatre heures après à *So-*
» *doud*, à travers une plaine stérile qui produi-
» sait à peine de quoi brouter à des gazelles que
» nous y vîmes en quantité. Sodoud est un petit
» village habité par des chrétiens maronites. Cet
» endroit est si pauvre, que les maisons en sont
» bâties de terre séchée au soleil. Les habitans
» cultivent autour du village autant de terre
» qu'il leur en faut simplement pour leur subsis-
» tance, et ils font de bon vin rouge. Après dîner
» nous reprîmes notre route, et nous arrivâmes
» en trois heures à *Haouarain*, village turc,
» où nous couchâmes. *Haouarain* a la même
» apparence de pauvreté que *Sodoud*; mais nous
» y trouvâmes quelques ruines qui font voir que
» cet endroit a été autrefois plus considérable.
» Nous remarquâmes un village voisin entière-
» ment abandonné de ses habitans, ce qui arrive
» fréquemment dans ce pays-là. Quand le pro-

» duit des terres ne répond pas à la culture, les
» habitans les quittent pour ne pas être opprimés.
» Nous partîmes de *Haouarain* le 13, et nous
» arrivâmes en trois heures à *Quaritain*, te-
» nant toujours la direction est-quart-sud-est.
» Ce village ne diffère des précédens qu'en ce
» qu'il est un peu plus grand. On jugea à propos
» de nous y faire passer le reste du jour pour
» nous préparer, ainsi que nos bêtes de charge,
» à la fatigue du reste de notre voyage : car,
» quoique nous ne pussions l'achever en moins
» de vingt-quatre heures, il fallait faire ce trajet
» tout d'une traite, n'y ayant point d'eau dans
» cette partie du désert. Nous laissâmes Quari-
» tain le 13, étant aux environs de deux cents
» personnes, qui, avec le même nombre d'ânes,
» de mulets et de chameaux, faisaient un mélange
» assez grotesque. Notre route était, est par nord
» quart-nord-est, à travers une plaine sablonneuse
» et unie, d'à peu près trois lieues et demie de
» largeur, sans arbres ni eau, et bornée à droite
» et à gauche par une chaîne de montagnes sté-
» riles qui semblaient se rejoindre environ deux
» tiers de lieue avant que nous arrivassions à
» Palmyre.

» Le 14, à midi, nous arrivâmes au lieu où les
» montagnes semblaient se joindre. Il y a entre
» elles une vallée où l'on voit encore les ruines
» d'un aquéduc qui portait autrefois de l'eau à
» Palmyre ; à droite et à gauche sont des tours
» carrées d'une hauteur considérable. En appro-

» chant de plus près, nous trouvâmes que c'é-
» taient les anciens sépulchres des Palmyréniens.
» A peine eûmes-nous passé ces monumens vé-
» nérables, que, les montagnes se séparant des
» deux côtés, nous découvrîmes tout à la fois la
» plus grande quantité de ruines que nous eus-
» sions jamais vues, soit dans la Grèce, soit dans
» l'Italie; et derrière ces mêmes ruines, vers
» l'Euphrate, une étendue de plat pays à perte
» de vue, sans le moindre objet animé. Il est
» presque impossible de s'imaginer rien de plus
» étonnant; un si grand nombre de piliers corin-
» thiens, avec si peu de murs et si peu de bâti-
» mens solides, fait l'effet le plus romanesque
» que l'on puisse voir. »

La sensation d'un pareil spectacle ne peut pas se transmettre : mais, pour s'en faire l'idée la plus rapprochée, il faut se peindre une vaste plaine où sont élevées des colonnes dont la seule base surpasse la hauteur d'un homme; il faut se représenter que cette file de colonnes occupe une étendue de plus de treize cents toises, et masque une foule d'autres édifices qui sont cachés derrière elle. Dans cet espace, tantôt c'est un palais dont il ne reste que les cours et les murailles, tantôt un temple dont le péristyle est à moitié renversé; tantôt c'est un portique, une galerie, un arc de triomphe. Ici, ce sont des colonnes qui forment des groupes dont la symétrie est détruite par la chute de plusieurs d'entre elles; là, on les trouve en files tellement prolongées, que,

semblables à des rangs d'arbres, elles disparaissent à l'œil dans le lointain, et n'offrent que l'image de lignes accolées. Si les regards se portent vers la terre, on n'y aperçoit qu'un amas de fûts renversés, de vastes pierres à demi enterrées, d'entablemens brisés, de chapiteaux écornés, de frises mutilées, de reliefs défigurés, de sculptures effacées, de tombeaux violés, et d'outils souillés de poussière. Mais les principaux objets qui s'y remarquent, sont un château turc désormais abandonné, un sépulcre, une fortification turque ruinée, un sépulcre où commence une suite de colonnes qui s'étendent dans un espace de plus de six cents toises; un édifice qu'on suppose avoir été construit par Dioclétien; les ruines d'un sépulcre; des colonnes disposées en péristyle de temple; un grand édifice dont il ne reste que quatre colonnes; les ruines d'une église chrétienne; une file de colonnes qui semblent avoir appartenu à un portique, et qui aboutissent à quatre grands piédestaux; une cellule ou cage de temple, avec une partie de son péristyle; un petit temple; une foule de colonnes qui ont une fausse apparence de cirque; quatre superbes colonnes de granit; des colonnes disposées en péristyle de temple; un arc auquel aboutit une grande colonnade; une grande colonne; une mosquée turque ruinée, avec son minaret; de grosses colonnes, dont la plus grande, avec son entablement, est tombée; de petits enclos de terre où les Arabes cultivent des oliviers et du grain; le

temple du Soleil ; une tour carrée bâtie par les Turcs sur l'emplacement du portique ; un mur qui formait l'enceinte de la cour du temple ; plusieurs sépulcres semés dans la vallée, hors des murs de la ville.

Mais c'est surtout dans le temple du Soleil, divinité de Palmyre, que toutes les richesses et la magnificence de l'architecture sont déployées. Chaque côté de l'enceinte carrée qui le renferme est de six cent soixante-dix-neuf pieds. Un double rang de colonnes régnait intérieurement le long de cette enceinte. C'est au milieu de l'espace vide que repose le temple, et qu'il présente encore une façade de quarante-sept pieds, sur un flanc de cent vingt-quatre. Tout autour règne un pérystile de quarante et une colonnes ; et, par un cas extraordinaire, la porte est exposée au couchant, et non à l'orient. La soffite de cette porte, qui est tombée par terre, laisse voir un zodiaque dont les signes sont les mêmes que les nôtres. Une autre soffite porte un oiseau de la même forme que celui de Balbek, placé sur un fond semé d'étoiles. Tous les historiens remarquent que la façade du portique a douze colonnes comme celles de Balbek : mais ce qui cause l'étonnement, c'est que ces deux façades ressemblent à la galerie du Louvre, bâtie par Perrault avant l'existence des dessins qui nous les ont fait connaître, et que la seule différence qui existe entre ces façades, c'est que dans celle du Louvre les colonnes sont accouplées, tandis qu'elles

sont isolées dans celles de Palmyre et de Balbek.

Rien ne peut mieux offrir que ces ruines la parfaite image de la vicissitude qui poursuit tout ce qui existe sur la terre. Là, où était jadis étalée toute la magnificence d'un peuple puissant et poli, on ne voit plus qu'une trentaine de huttes de terre habitées par un nombre égal de familles de paysans qui ont tous l'extérieur de la misère la plus profonde. Cependant, en voyant tant de monumens d'industrie et de puissance, il est impossible de ne pas désirer de connaître quel est le siècle qui fit éclore tant de merveilles, et on cherche à deviner pourquoi une ville si célèbre et si riche se trouvait si singulièrement située, et séparée, en quelque sorte, de la terre habitable, par une mer de sable. De toutes les recherches qui ont été faites à ce sujet, il faut conclure que ces restes d'une admirable architecture appartiennent à plusieurs siècles, et que Palmyre, se trouvant située à trois journées de l'Euphrate, fut de tout temps l'entrepôt naturel pour les marchandises qui viennent de l'Italie par le golfe Persique, et qui, remontant de là par le fleuve ou par le désert, étaient portées dans la Phénicie et dans la Grèce, chez des nations qui s'en montrèrent toujours avides. Ce fut sans doute cette raison, ainsi que les deux sources d'eau douce que le sol de Palmyre possède, qui engagea Salomon à porter ses armes jusqu'à cette limite si reculée de la Judée, d'y construire de bonnes murailles pour s'en as-

surer la possession, et de lui donner le nom de *Tadmour*, qui signifie *lieu des palmiers*. C'est donc à tort que quelques auteurs ont prétendu que ce prince fut le fondateur de Palmyre ; et tout prouve au contraire que, s'il porta ses regards et son attention sur un lieu si éloigné et si isolé, c'est qu'il fut de son intérêt de se rendre maître d'une ville qui était déjà l'entrepôt d'un grand commerce, dont l'Inde était un des objets éloignés, et le golfe Persique le foyer principal.

LA PERTE DU RHONE.

A une demi-lieue au-dessous du pont de Grezin, où le Rhône, après avoir eu, près de Genève, une largeur moyenne de 213 pieds, n'en a plus qu'une de 15 à 16, un fond de rochers calcaires, dont les bancs horizontaux s'étendent par-dessus les argiles, semblait destiné à s'opposer à son passage ; mais, par une de ces merveilles dont la nature a seule le secret, ce fleuve impétueux, au lieu de s'être étendu dans les terres, a pénétré dans ces rochers, et les a même creusés au point de s'y cacher et de disparaître entièrement. L'hiver et le printemps sont les saisons où l'on jouit mieux de cet intéressant spectacle.

Avant d'arriver à sa perte, le Rhône coule à une très grande profondeur dans des terres

argileuses. Cependant son lit redevient plus large; et comme il est très inégal et en pente douce, il s'ensuit que ses eaux n'éprouvent aucune agitation, et qu'elles coulent avec une majestueuse tranquillité. Mais lorsqu'il arrive sur le banc de rocher qui passe sous ces argiles, ce rocher venant à manquer tout à coup sous lui, son lit prend aussitôt la forme d'un entonnoir, où le fleuve entier s'engouffre avec une vitesse et un fracas épouvantables; alors ses eaux, qui se refoulent mutuellement, s'agitent, se soulèvent, et se brisent en écumes. Cet entonnoir, qui commence sa perte, est formé par les rochers qui se resserrent à un tel point, qu'il existe une place où il ne reste pas deux pieds de distance d'une rive à l'autre; de façon que, si la position n'était pas infiniment périlleuse, un homme, même de moyenne taille, pourrait tenir un de ses pieds sur le bord qui appartient à la France, et l'autre sur celui qui dépend de la Savoie, et voir ainsi entre ses jambes ce beau fleuve, qui semble frémir de colère d'être contraint de passer par ce défilé.

Un peu au-dessous de l'entonnoir, les deux rives sont plus écartées, et le Rhône coule tranquillement au fond d'un canal d'environ 30 pieds de largeur qu'il s'est creusé dans le roc. Alors il se resserre considérablement, et la rencontre qu'il fait là d'un banc de rochers plus durs que les autres, et qui, par cette raison, n'ont pu être rongés dans toute la largeur du canal, l'a-

réduit à creuser par-dessous, presque autant que par-dessus. Il en est résulté une saillie ou espèce de corniche qui s'avance de huit ou dix pieds de chaque côté ; mais qui, étant ouverte dans le milieu, laisse apercevoir la surface de l'eau qui coule tranquillement dans le fond du canal. Cette corniche divise le canal en deux parties, l'une supérieure, et l'autre inférieure.

Jusque-là le Rhône n'est point encore perdu ; mais à deux ou trois cents pas au-dessous de l'entonnoir, de grandes masses de rochers qui se sont détachées du haut des parois du canal supérieur, et qui ont été soutenues par les bords saillans de la corniche qui est au-dessus du canal inférieur, le cachent intérieurement pendant l'espace de 60 pas.

En passant par-dessus les rochers entassés, on peut traverser le Rhône à sec ; mais il n'est pas facile d'en approcher. Pour y parvenir, il faut aborder sur cette corniche, qui a 31 pieds de profondeur dans l'intérieur du grand canal, dont les parois sont taillées à pic : on y descend par une grande échelle. Indépendamment de ce pont, que la nature a placé sur le canal étroit dans lequel coule le Rhône, on en a construit un en bois, soutenu des deux côtés par un massif en maçonnerie, et qui élève le pont à 12 pieds au-dessus des bords du canal supérieur. C'est au-dessous de ce pont, et tout près de l'endroit où le Rhône vient de disparaître, que se place l'échelle par laquelle on descend sur la

corniche qui règne au-dessus du canal inférieur.

Descendu sur cette corniche, on peut examiner à son gré toutes les particularités de la perte des eaux, observer la nature des rochers dans lesquels le canal est creusé, s'assurer que le banc qui forme là corniche est d'une pierre plus dure et plus compacte que les autres, et reconnaître enfin que c'est cette corniche saillante qui cause la disparition du Rhône, puisqu'il est évident que, sans elle, les blocs de rochers qui cachent ce fleuve seraient immanquablement tombés jusqu'au fond du canal, et auraient laissé le Rhône à découvert.

Celui qui s'attendrait à voir le Rhône ressortir de l'entonnoir aussi impétueusement qu'il y est entré, serait trompé dans son attente. Ses eaux, à l'endroit où l'on commence à les revoir, paraissent presque stagnantes. On y remarque à peine quelques légers bouillonnemens, et ce n'est qu'insensiblement, et à une certaine distance, que le fleuve reprend sa rapidité ordinaire.

On a dit-on, jeté des corps légers dans le Rhône, afin de voir s'ils ressortiraient avec les eaux ; mais on n'en a jamais pu revoir aucun. On assure aussi qu'on a fait la même expérience sur un cochon vivant, comme un des animaux terrestres les plus habiles à la nage ; mais il n'a point reparu. Nul doute que ce pauvre animal a dû être écrasé contre les rochers entre lesquels le Rhône se précipite, et qu'ainsi toute son habileté à la nage n'a pu le préserver de la mort, ni le ramener

à la surface de l'eau. Mais comme ces eaux acquièrent une grande vitesse, en raison de leur resserrement dans une fente étroite qu'elles remontent par des lignes obliques, il s'ensuit que les corps qu'on y jette s'écartent considérablement du premier endroit où l'on commence à les revoir. Il n'est donc pas étonnant que dans les gouffres pronfonds que le Rhône a formés dans ces rochers de pierre calcaire, où des mouvemens de tournoiement ôtent nécessairement pendant longtemps aux corps légers le pouvoir de remonter, ces corps n'aient pu surnager qu'à de certaines distances, et qu'on ne les ait pas vus remonter auprès de l'endroit où la renaissance du fleuve se fait remarquer.

Mais ce n'est pas le Rhône seul qui a creusé ces rochers : le ruisseau de la Valscelline, qui passe sous le pont de Bellegarde, et qui vient se jeter dans le Rhône, à deux ou trois cents pas au-dessous de sa perte, s'y est fait un lit d'une profondeur étonnante. Le confluent du fleuve avec le ruisseau présente un aspect digne d'exciter la curiosité des voyageurs : c'est un immense abîme bordé de rochers calcaires taillés à pic, et dont on distingue parfaitement toutes les couches horizontales. Au fond de cet abîme, contre l'un de ses bords, on ne voit pas sans étonnement, et même sans effroi, un moulin qui semble inaccessible de tous côtés. Quelle épouvantable demeure ! Quel courage et quelle résignation ne faut-il pas pour y passer sa vie !

Ce qu'il est impossible de ne pas admirer encore, c'est le canal au fond duquel le Rhône coule après sa renaissance. Les bords taillés à pic, à une profondeur de 100 à 150 pieds, sont garnis d'arbres dont les branches se joignant d'une rive à l'autre, forment au-dessus de ces abîmes un berceau presque continuel, et y répandent une obscurité qui les rend plus étonnans et plus terribles. Mais la singularité que ce même site présente pendant l'hiver, ne mérite pas moins d'être citée. En effet, n'est-il pas merveilleux d'y voir alors toutes les pointes de rochers chargées d'une infinité de grandes stalactites de glace, qui semblent des lustres de cristal destinés à éclairer ce profond défilé ?

Les savans et les curieux peuvent également trouver à se satisfaire, lorsqu'ils visitent cette contrée, par l'achat de coquillages fossiles, et de groupes de pyrites sulfureux, que les paysans des environs, qui s'occupent de la recherche de ces sortes d'objets, s'empressent de leur offrir et de leur céder moyennant un faible salaire.

CATANE.

La ville de Catane renferme aussi quelques antiquités dont les plus remarquables sont un éléphant de lave, et un obélisque de granit égyptien qu'il porte sur son dos. On y voit en outre

les ruines d'un grand théâtre, un vaste bain, les ruines d'un grand aquéduc, une petite rotonde et les débris de plusieurs temples, dont l'un était consacré à Cérès, et l'autre à Vulcain. L'église appelée *Bocco-di-Fuoco*, dédiée aujourd'hui à la Vierge, était également un temple païen.

LE PIC DU MIDI.

Après avoir traversé l'aride vallée de Bastan, dans les Basses-Pyrénées, on quitte les chevaux avec lesquels on vient de cheminer, pour se remettre entre les mains de guides aussi sûrs qu'adroits, qui vous portent dans une espèce de chaise assez commode. De quelque courage et de quelque sang-froid que la nature ait fait don aux voyageurs, il n'en n'est point, nous pouvons l'assurer, qui n'éprouvent un sentiment de terreur lorsqu'ils voient leurs guides marcher pieds nus sur le tranchant des rochers, et sur les bords des plus épouvantables abîmes. Quoique le trajet depuis le lac Peylade jusqu'au sommet du *Pic* ne soit que d'une heure, on est souvent forcé, par les brouillards qui couvrent tout-à-coup l'atmosphère, de s'arrêter dans les cabanes des bergers qui passent l'hiver sur ces montagnes, et d'y attendre que le temps soit redevenu serein. Mais combien n'est-on pas dédommagé des angoisses et des contrariétés qu'on peut avoir

éprouvées, lorsqu'on se trouve au terme du voyage ! Le spectacle qui s'offre à la vue est magnifique. Les lacs, les montagnes, les rivières, les vallées, les torrens, offrent une variété qu'on ne saurait dépeindre, et dont il faut jouir soi-même sur les lieux pour s'en faire une juste idée.

CATARACTE DU VELINO.

Il existe sans doute dans le monde des cataractes d'une hauteur plus considérable que celle du Velino, près de Terni, dans l'état de l'Eglise; elles peuvent même être plus larges et plus abondantes : mais il n'en est assurément aucune qui réunisse au même degré l'élévation des eaux, et le pittoresque de la contrée qui l'environne. Le chemin étroit et rocailleux qui y conduit de Terni, offre des points de vue tous plus agréables les uns que les autres. Vainement la peinture chercherait-elle à rendre ces grandes scènes qui frappent de surprise et d'admiration le voyageur qui entreprend pour la première fois cet intéressant voyage; tout son art serait impuissant pour représenter le mouvement et la vie qui sont l'essence de ce magnifique tableau de la nature.

De quelque côté qu'on regarde la cataracte, soit de côté, soit d'en haut, soit d'en bas, la

même sublimité s'y trouve toujours ; cette force qui entraîne et qui subjugue, s'y montre dans toute sa pompe et dans toute sa force. Si l'on descend environ trente pas pour aller se placer sur un des angles saillans de la montagne, on y voit l'onde écumante qui se détache des rochers avec le fracas du tonnerre, et qui dessine dans sa chute une immense cascade. Ce fracas épouvantable et non interrompu, que répètent les échos des montagnes voisines, imprime un sentiment profond qu'on ne saurait décrire. Sur la poussière humide qui, comme un brouillard, enveloppe la colonne d'eau que forme la cataracte, les rayons brisés du soleil déploient toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et l'éclat de ses couleurs est rehaussé par la fraîche verdure du feuillage qui couvre la montagne, et l'écume argentée de la Néra. Les regards se portent-ils sur le vallon où le torrent poursuit sa course impétueuse, des bosquets de figuiers, d'oliviers et de citronniers, contrastent agréablement avec ses ondes, et font un ensemble merveilleux des beautés les plus variées.

Les difficultés locales se sont opposées à ce qu'on mesurât avec exactitude la hauteur de la cataracte du Telino ; mais, au défaut de mesures certaines, l'œil l'évalue à environ trois cents pieds.

TOMBEAU D'AGRIPPINE, A BAULI.

Si l'on s'en rapportait à la tradition du pays, on croirait que quelques ruines antiques que l'on aperçoit à Bauli, près de Bayes, sont celles du tombeau d'Agrippine. Il est vrai que c'est dans ce lieu que Néron conduisit sa mère pour la faire périr ; et ce sont peut-être les détails que Tacite nous donne de cet horrible événement, qui ont engendré la croyance que c'est dans ce lieu qu'ont été déposées les cendres de cette princesse. Mais les ruines du monument dont nous parlons, tenant plutôt de celles d'un théâtre que d'un tombeau, il est plus naturel de penser que ce sont en effet les restes d'un théâtre qu'Alexandre Sévère fit élever, en ce lieu, à l'impératrice Mammée, sa mère.

FONTAINE DE FONTESTORBE.

Cette fontaine, située à deux ou trois cents pas de la petite ville de Bellestat, dans le Haut-Languedoc, offre un des phénomènes les plus surprenans de la nature : c'est une espèce de clepsydre ou horloge d'eau, à laquelle la main des hommes n'a pris aucune part. Sa source se trouve dans une grotte assez grande et assez

exhaussée ; elle est si abondante, qu'elle forme presque seule la rivière de Lers. Dans toutes les saisons, mais particulièrement en été et en automne, lorsque le temps a été sec pendant plusieurs jours, elle a un flux et reflux qui se renouvellent toutes les heures, c'est-à-dire qu'elle se vide et se remplit vingt-quatre fois dans l'espace d'un jour. Le flux s'annonce par un bruit considérable qu'on entend du côté que vient l'eau.

PONT DE VIEILLE-BRIOUDE, DÉPARTEMENT DE L'ALLIER.

Ce pont est sur l'Allier. La seule arche qui le compose, et qui embrasse toute la largeur de la rivière, est fondée sur des rochers qui s'élèvent sur les deux rives. Cette arche est à plein cintre, et sa hauteur, depuis le niveau de l'eau jusqu'au milieu de la voûte, est de quatre-vingt-quatre pieds.

L'HOTEL-DE-VILLE D'AMSTERDAM.

Cet édifice, à la construction duquel ont contribué, immédiatement après la paix de Westphalie, en 1648, les deux compagnies des Indes, est un des plus grands et des plus magnifiques

qu'on puisse voir. Tous les arts se sont disputé la gloire de concourir à son embellissement. Elevé vers le centre de la cité, sur les dessins du célèbre Van-Kampen, sa longueur est de 230 pieds, sa largeur d'environ 200, et sa hauteur de 80, depuis le sol jusqu'à l'entablement du second étage. Il a coûté plus de trente millions à bâtir. La dédicace s'en est faite avec la plus grande solennité.

Sa façade est d'un très bon goût d'architecture moderne, et on ne peut lui reprocher que d'être un peu basse pour sa largeur. Le rez-de-chaussée, qui sert en quelque sorte de piédestal au bâtiment, est simple et peu élevé; il porte deux étages magnifiques d'ordre corinthien. Sous les fondemens, bâtis de pierre et de brique, il y a plus de treize mille cinq cents pilotis. On voit sur les frontons de très belles figures allégoriques; des statues, emblèmes des différentes vertus, en ornent les angles. Le Commerce y est représenté avec ses attributs. Atlas porte sur ses épaules une sphère de dix pieds de diamètre; et, comme cette figure est creuse, on peut, par sa cavité, entrer dans la sphère, et y jouir d'une très belle vue. On est étonné de voir, au lieu d'une porte majestueuse qui servirait d'entrée à l'intérieur de ce superbe édifice, sept ouvertures étroites et basses, qui représentent, à ce qu'on dit, les sept Provinces-Unies; mais on répond au reproche qu'on ne manque pas de faire à ce sujet, qu'on a voulu éviter par-

là la confusion et l'embarras de ceux qui entrent et qui sortent.

Quoique un peu obscur, l'intérieur de l'hôtel-de-ville n'en est pas moins orné de peintures des meilleurs maîtres. Au rez-de-chaussée sont les prisons et la chambre de justice criminelle, où l'on voit des sculptures et des tableaux relatifs à ce qui s'y pratique. D'un côté, c'est Zaleucus, législateur des Locriens, qui se fait arracher un œil pour en conserver un à son fils; de l'autre, Brutus qui condamne ses fils à perdre la vie, pour être entrés dans la conspiration des Tarquin. Là, Jupiter préside à l'exécution d'un arrêt de mort; ici, c'est Salomon qui rend le jugement qui l'a tant illustré; plus loin sont la tête de Méduse sur le bouclier de Pallas, et ses sœurs, les Gorgones, représentées sous les figures les plus horribles. Le Silence, sous l'emblème d'une femme qui a le doigt sur la bouche; le péché d'Adam; la Justice, la Prudence, et plusieurs autres vertus personnifiées s'y font remarquer encore; et ce qui ajoute à l'intérêt qu'inspirent ces diverses allégories, c'est qu'elles sortent du pinceau des artistes les plus célèbres.

Au premier étage on trouve les galeries et la grande salle, qui peut avoir 100 pieds de long, sur environ 50 de large. C'est une pièce magnifique: elle est revêtue de marbre, et son élévation est prodigieuse. Au milieu, sur le pavé, un planisphère de vingt pieds de diamètre représente la partie septentrionale du ciel. Le planisphère mé-

ridional est tracé sur le plafond, qui est décoré, ainsi que les murs, de festons, d'oiseaux, de divers traits de la fable, et de figures emblématiques des vertus. On voit également, tant au premier qu'au second étage, la salle des dix-huit, celle des bourgmestres, celle de la justice, et celle du conseil général. Quant à la salle d'armes qui fait partie de l'hôtel-de-ville, elle est moins belle que singulière par la grande quantité d'épées de Catalogne, et d'armures espagnoles qui s'y trouvent réunies. On y montre aussi aux étrangers, comme un objet de curiosité, l'armure et le sabre de l'amiral Ruiter : ils sont sans gravure, sans ornemens, et couverts d'un vernis noir. Parmi les pièces antiques, on remarque certains instrumens d'une construction assez ingénieuse, qui ont servi, à ce qu'on dit, à une bande de voleurs.

LE COLIBRI.

En se montrant prodigue de ses faveurs pour l'oiseau-mouche, la nature n'a point oublié le colibri. Né sous le même climat, et formé sur le même modèle, ce charmant oiseau l'égale en éclat et en légèreté. Ainsi que lui vivant sur les fleurs, il a toutes ses grâces, toute son élégance, toutes ses habitudes. La seule différence qui existe entre eux, c'est que le bec du colibri n'est

pas droit comme celui de l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur, et plus long à proportion. Parmi le grand nombre d'espèces de colibris, la dix-neuvième est la plus petite de toutes : ceux-là n'ont que deux pouces dix lignes de longueur totale. Leur bec a onze lignes, et leur queue douze à treize. Ils sont tous vert-doré, à l'exception de leurs ailes, qui sont violettes ou brunes. Au bas de leur ventre on remarque une petite tache blanche, et aux plumes de la queue on voit un petit bord de la même couleur, qui est plus large sur les deux extérieures, dont il couvre la moitié.

Il est fâcheux qu'il soit infiniment difficile d'élever et d'apprivoiser un aussi joli petit animal. Cependant on cite le père Mont-Didier, qui en a conservé en cage pendant l'espace de six mois. Il les avait dénichés peu de jours après qu'ils étaient éclos, et les avait placés d'abord à sa fenêtre, où le père et la mère étaient venus leur apporter à manger. Insensiblement la famille entière s'était apprivoisée, au point qu'elle ne sortait presque plus de la chambre, et y passait même toutes les nuits. Souvent ils se posaient tous quatre sur le doigt du père Mont-Didier, et y chantaient, comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Leur nourriture consistait en une pâte très fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. Six mois s'écoulèrent effectivement sans qu'aucun accident troublât la tranquillité de cette aimable

famille ; mais le malheur ayant voulu qu'on laissât une nuit la porte de la cage ouverte, le père, la mère et les enfans devinrent la proie des rats.

STATUE ÉQUESTRE DE PIERRE-LE-GRAND.

Cette statue, de grandeur colossale, est placée à l'entrée du pont de la Néva, à côté de l'amirauté. Elle est l'ouvrage de M. Falconnet, sculpteur français. Le czar, couronné de lauriers, vêtu à l'asiatique, et assis sur une peau d'ours, y est représenté montant sur un rocher escarpé, sur le point d'en atteindre le sommet. Son attitude est pleine de grâce et de noblesse. Dressé sur ses jambes de derrière, le cheval touche légèrement avec sa queue, qui est longue et flottante, un serpent de bronze heureusement imaginé pour aider à tenir la statue en équilibre. L'intention qu'a eue M. Falconnet de représenter son héros plutôt comme un législateur que comme un conquérant, est ingénieusement remplie. La simplicité de l'inscription contraste parfaitement avec la mâle beauté du dessin. Elle est gravée en beaux caractères de bronze, d'un côté en latin, et de l'autre en russe.

Petro primo, *Catherina secunda* (1), 1782.	*Petromie Pervoya*, *E. Catharina utoraita*, 1782.

(1) A Pierre I[er], Catherine II.

Le rocher, dont le cheval cherche à atteindre le sommet, a été tiré à grands frais du milieu d'un marais situé à quatre milles de Saint-Pétersbourg, et qu'on a été obligé de mettre à sec. La dépense et la difficulté du transport n'arrêtèrent pas Catherine : ce travail, digne des Romains, fut achevé en moins de six mois.

LES DÉSERTS.

Ces immenses déserts, qui occupent une grande partie de l'Afrique, peuvent être mis, avec raison, au rang des merveilles de la nature. Cet horizon sans bornes, dont l'espace oppresse, dont la surface, si elle est unie, ne présente qu'une tâche difficile à remplir, et où la colline ne cache et ne découvre que la décrépitude et l'immensité, est le spectacle le plus imposant et le plus terrible qui puisse frapper les regards de l'homme. Il faut avoir parcouru ces vastes solitudes, pour se faire une idée de l'effroi et de l'horreur mêlés de respect qu'elles inspirent. On se demande si ces sables, aujourd'hui stériles et délaissés, où l'on trouve des vallées et des bois pétrifiés, et où par conséquent il a dû y avoir des rivières et des forêts, ne sont pas la partie du monde la plus anciennement habitée. On cherche à découvrir si ce n'est pas l'abus que les hommes ont fait de ces contrées qui a causé

le changement qui s'y est opéré, et si la dévastation totale des forêts n'en serait pas la preuve; car, dès qu'elles ont cessé d'exister et de protéger les élémens de la végétation, tout a disparu. Plus de rosée, plus de brouillards, plus de pluie, plus de rivières, plus de vie, plus rien.

C'est dans le voyage qu'Ali-Bey (1) a fait, en 1803, en Afrique, que nous puiserons la description d'un désert. Nous ne pouvions pas en choisir une qui fût plus animée et plus conforme à la vérité.

Après avoir quitté la petite ville d'Ouschda, dans l'empire de Maroc, Ali-Bey, accompagné des gens de sa suite, de ses équipages, ainsi que de deux officiers et de trente oudaïas ou gardes-du-corps du sultan, s'enfonça dans le désert. L'avis qu'il avait reçu que quatre cents Arabes l'attendaient dans le désert, l'obligea de quitter secrètement la ville à neuf heures du soir. La nuit etait fort obscure, et le ciel entièrement couvert de nuages. Après avoir marché fort vite, et gravi plusieurs montagnes, il arriva, à six heures du matin, vers des ruines au pied desquelles étaient une source d'eau et un grand douar (2). Il continua de marcher sans relâche,

(1) Ali-Bey el Abassi est reconnu, en Asie et en Afrique, comme fils d'Othman-Bey, prince des Abassides.

(2) C'est le nom que l'on donne à des habitations dont les plus grandes sont composées d'une vingtaine de tentes, et les autres de quatre ou six seulement. Ces tentes sont

en suivant plusieurs vallées tortueuses, au fond desquelles il trouva une rivière qui, quoique petite, n'en était pas moins utile aux laborieux habitans de plusieurs douars.

En vertu d'un ordre dont les officiers chargés d'accompagner Ali-Bey étaient porteurs, il sortait de chaque douar un Arabe ou deux, montés et équipés, qui s'incorporaient avec les gens de sa suite. Arrivés à neuf heures du matin à l'endroit où se terminait la rivière, les trente oudaïas prirent congé du fils d'Othman-Bey, en lui laissant l'escorte des Arabes amenés sous le commandedement de deux officiers. Quelques pièces d'or qu'il remit à un des officiers pour les distribuer aux gardes du sultan, pensèrent lui coûter cher; car à peine avait-il fait quelques pas pour s'éloigner d'eux, qu'il entendit du bruit derrière lui, et tourna aussitôt la tête : il vit les oudaïas qui étaient révoltés contre leurs chefs, et qui les menaçaient de les massacrer. Dans le même moment, deux d'entre eux vinrent à toute bride pour lui porter plainte contre les officiers, qu'ils soupçonnaient d'avoir retenu une partie de l'argent qui leur avait été destiné. Ali-Bey courut alors sur cette troupe, à laquelle il se hâta de faire baisser les armes. Ce ne fut pas sans peine

noires, rangées en cercle, séparées les unes des autres par une distance de dix à douze pas. Elles sont habitées par des pasteurs dont les seules ressources consistent dans les troupeaux qu'ils élèvent.

qu'il parvint à leur faire entendre raison; cependant il fut assez heureux pour les calmer, et les renvoyer sans qu'il y eût de sang de répandu. Mais dans le cours de cette rixe, dont les suites auraient pu être très funestes, personne ne songea à faire provision d'eau; on commençait déjà à en manquer, et Ali-Bey ignorait que c'était le dernier endroit où il serait possible d'en trouver.

La crainte de rencontrer les quatre cents Arabes l'engagea à continuer d'accélérer sa marche. En conséquence, il alla toujours hors des chemins, au milieu du désert, marchant sur des caillous roulés, à travers les montagnes arrondies. Ce pays est entièrement privé d'eau; on n'y voit pas un arbre, pas un rocher isolé qui puisse offrir le plus petit abri ou un peu d'ombre. Une atmosphère parfaitement transparente, un soleil immense qui dardait sur la tête, un terrain presque blanc, et ordinairement de forme concave comme un miroir ardent, un petit vent brûlant comme la flamme, tel est le tableau fidèle des lieux qu'Ali-Bey parcourait.

En vertu d'une coutume barbare, qui veut que tout homme trouvé dans cette solitude soit considéré comme ennemi, les treize Bédouins d'Ali-Bey ayant aperçu, sur le midi, un homme armé, à cheval, qui se tenait à une distance très éloignée, se réunirent aussitôt, et partirent comme un trait pour le surprendre, en poussant de grands cris, qu'ils interrompirent par ces expressions de dérision et de mépris : *Que cherches-*

tu, mon frère? Où vas-tu, mon fils? etc., etc. Mais le Bédouin, se voyant découvert, profita de son avantage, et s'enfuit dans les montagnes, où il fut impossible de l'atteindre.

Cependant les hommes et les animaux n'avaient presque rien mangé ni bu depuis le jour précédent, et n'avaient pas cessé de marcher depuis neuf heures du soir. Un peu après midi il ne restait pas une goutte d'eau; et les gens d'Ali-Bey, comme leurs montures, commençaient à être abattus par la fatigue. A chaque instant les mules tombaient avec leurs charges, et le pénible exercice qu'on fut contraint de faire pour les relever et soutenir le poids du fardeau qu'elles portaient, acheva d'user le peu de force qui restait à ceux qui composaient la caravane.

A deux heures après midi, un homme épuisé par la fatigue et par la soif tomba par terre: on fit tout ce qu'on put pour le secourir; on parvint même à introduire dans sa bouche quelques gouttes d'eau qu'on exprima d'une outre; mais ce fut sans succès, l'infortuné expira. Ali-Bey lui-même commençait à éprouver une faiblesse qui, s'accroissant d'une manière effrayante, annonçait que ses forces allaient aussi l'abandonner.

Pendant ce temps-là plusieurs autres personnes de sa suite tombèrent successivement, et restèrent à terre abandonnées à leur malheureux sort, parce que la caravane allait déjà à *sauve qui peut*. Alors tout devint confusion et désordre: les hommes, les bagages, les mules se perdirent.

Ali-Bey, plein de courage, malgré l'effroi que devait lui inspirer son cheval tremblant sous lui, cherchait à rassurer son monde, et à l'engager à doubler le pas. Pour toute réponse, on le regardait fixement; on portait l'index sur la bouche, pour indiquer la soif dont on était dévoré. Le désespoir était général, personne ne croyant jamais pouvoir se soutenir jusqu'à l'endroit où l'on trouverait de l'eau. Enfin, à près de quatre heures du soir, Ali-Bey tomba à son tour.

Etendu sans connaissance au milieu du désert, entouré de quatre ou cinq hommes seulement, qui étaient hors d'état de lui donner le plus léger secours, puisqu'ils ignoraient où ils pourraient trouver de l'eau, et que, lors même qu'ils l'auraient su, ils n'avaient pas la force d'aller en chercher, l'illustre voyageur aurait infailliblement péri, si la Providence ne l'eût sauvé par une espèce de miracle. Une demi-heure s'était écoulée depuis qu'il était dans cette angoisse, lorsqu'on aperçut dans le lointain une grande caravane de plus de deux mille personnes qui venaient de son côté. Un marabout ou saint, nommé Sidi Alarbi, la conduisait; il se rendait, par ordre du sultan, à Tremecen. Touché de la triste position où il vit Ali-Bey et ses compagnons de voyage, il s'empressa de faire jeter plusieurs outres d'eau sur tous ceux qu'il vit gisans sur la terre.

Ali-Bey n'eut pas plus tôt reçu sur son visage et sur ses mains quelques immersions de cette

eau salutaire, qu'il reprit ses sens, ouvrit les yeux, et regarda de tous côtés, sans pouvoir d'abord reconnaître personne. Mais insensiblement sa vue s'éclaircit, et il aperçut sept à huit schérifs qui, se tenant autour de lui, lui parlaient et lui faisaient amitié. Il voulut leur répondre, et en fut empêché par un nœud invincible qu'il sentait dans sa gorge. Il ne put donc se faire entendre d'eux que par signes, et indiquer sa bouche avec le doigt.

Alors on essaya et l'on parvint à lui faire avaler, à différentes reprises, quelques gorgées d'eau. La parole lui revint, et il dit aux schérifs : *Qui êtes-vous ? Ne craignez rien*, lui répondit Sidi Alarbi, en se nommant ; *bien loin d'être des voleurs ou des brigands, nous sommes vos amis*. Rassuré par ces paroles, Ali-Bey se livra entièrement aux soins de ces braves gens, qui ne négligèrent rien pour le mettre en état de continuer sa route, et qui, du moment qu'ils virent qu'il pouvait se passer d'eux, remplirent d'eau une partie de ses outres, et le quittèrent aussitôt, parce que le temps qu'ils perdaient en cet endroit était trop précieux, et que rien en effet ne pouvait en réparer la perte.

Cette attaque de la soif se manifeste par les symptômes les plus horribles. Toute la peau du corps devient aride, les yeux sont sanglans, la langue et la bouche, tant en dedans qu'en dehors, se couvrent d'un tartre de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs. Cette crasse est d'un jaune obscur,

d'un goût insipide, et d'une consistance parfaitement semblable à la cire molle des rayons du miel. Une défaillance ou une sorte de langueur arrête le mouvement; la respiration est suspendue par une angoisse ou une espèce de nœud dans le diaphragme et dans la gorge; quelques grosses larmes isolées s'échappent des yeux; on tombe à terre, et en peu d'instans on a perdu connaissance.

Ce ne fut pas sans quelques difficultés qu'Ali-Bey put se remettre à cheval et continuer sa route. Ses gens, pendant l'heureuse rencontr qu'il venait de faire de la caravane de Sidi Alarbi, étaient allés, chacun de leur côté, pour chercher de l'eau. Ils en apportèrent effectivement que, bon gré mal gré, il fut obligé de goûter, afin de récompenser le zèle que ces fidèles serviteurs avaient mis à le secourir. Nul doute qu'ils seraient arrivés trop tard; mais ce n'était pas leur faute. A sept heures du soir, il fit halte auprès d'un douar et d'un ruisseau, après une marche forcée de vingt-deux heures consécutives. Pendant la nuit, tout son monde et ses bagages arrivèrent successivement: Sidi Alarbi, qui les avait rencontrés, avait tout secouru, tout sauvé.

La plus grande partie du terrain de ce désert, où on ne voit aucune espèce d'animal, soit quadrupède ou oiseau, soit reptile ou insecte, où l'on n'aperçoit aucune plante, où l'homme se trouve seulement environné du silence de la mort,

est de l'argile pure, à l'exception de petits traits calcaires. Toute la surface est couverte d'une couche de pierres calcaires de couleur blanche, roulées, libres, grosses comme le poing, presques toutes égales, et ayant la surface carrée, comme si c'étaient des morceaux de vieux mortier; ce qui ferait présumer qu'elles sont un véritable produit volcanique. Cette couche est étendue avec une égalité si parfaite, qu'elle ne laisse absolument aucun point à découvert, et qu'elle rend la marche extrêmement fatigante.

MOSQUÉES DE CONSTANTINOPLE.

Parmi les monumens que l'on distingue dans la capitale de l'empire ottoman, le premier rang appartient aux mosquées. La plus grande, qui se nomme *Aya-Sophia*, est l'ancienne cathédrale de Sainte-Sophie. C'est un magnifique édifice, dont l'immense coupole, surbaissée et entourée de demi-coupoles, produit un effet surprenant. Le pavé et les murs sont revêtus de marbre, et la voûte entière est une mosaïque admirable. On y voit le tombeau de Constantin, pour lequel les Turcs ont la plus grande vénération.

Après cette mosquée, on remarque les suivantes: 1° Le *Tourbeh*, ou Sépulcre du sultan *Abdoulhamid*, père du sultan *Mustapha*. C'est une belle chapelle octogone, où l'on révère, dans une niche, une pierre noire garnie en argent, sur

laquelle on dit que l'empreinte du pied du prophète s'est conservée ; 2° la mosquée *Yenid Djeami*, qui est décorée de très beaux marbres ; mais qui n'est que la copie exacte de celle d'*Aya-Sophia ;* 3° le *Tourbeh*, ou Sépulcre du sultan *Soliman.* C'est une belle chapelle octogone semblable à celle d'*Abdoulhamid ;* elle est aussi située au milieu d'un petit jardin, à côté de la mosquée du même sultan, appelée *Soulemania.* Pour y aller, il faut traverser une plate-forme qui domine une partie de la ville, et d'où l'on jouit de la vue la plus ravissante. De là on passe dans une grande cour ornée d'un péristyle supporté par des colonnes de granit rouge, et on entre ensuite dans le corps de la mosquée, qui est décorée de quatre colonnes majestueuses du même garnit, et dont le front principal est inscrusté de beaux marbres ; 4° celle du sultan *Ahmed :* elle est très belle, et sa coupole centrale est soutenue par quatre grands piliers revêtus de marbre blanc, en forme de cannelure : la tribune est appuyée sur un grand nombre de petites colonnes, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes d'une superbe brèche (1) brune ; la colonne angulaire est de vert antique ; 5° celle du sultan *Mahomet II*, qui fit la conquête de Constantinople. C'est un édifice remarquable, quoique le *Tourbeh* ou Sépulcre du sultan, qui est placé à côté de la mosquée, ne présente qu'une mi-

(1) Sorte de marbre.

sérable chapelle en maçonnerie ; 6° celle qu'on nomme *Osmanie.* Elle est jolie, mais moins grande que les autres ; 7° enfin, celle qui est dédiée à un saint disciple du prophète, nommé *Eyoub*, qu'on révère comme le patron de Constantinople, et dont les ossemens furent miraculeusement trouvés dans le même lieu. C'est dans cette mosquée qu'on ceint le sabre au nouveau sultan, cérémonie qui équivaut à celle du couronnement des rois en Europe. L'édifice, dans lequel on n'entre qu'après avoir traversé une place irrégulière, est composé d'une cour au centre, d'une mosquée à droite, et d'une chapelle à gauche, où se trouve le sépulcre du saint. Ces trois corps sont incrustés, du haut en bas, des plus beaux marbres, tant sur le mur que sur le sol. Au milieu de la cour, qui forme un parallélogramme entouré d'anneaux sur trois côtés, on voit deux peupliers dont les branches ombragent toute la cour, et produisent un effet charmant.

Cette mosquée est, comme celle de Sainte-Sophie, composée d'une grande coupole sur un carré ; mais elle a deux particularités qui la distinguent : la première, c'est que les piliers placés aux angles du carré sont extrêmement minces ; que la coupole est supportée par six piliers cylindriques figurant des colonnes aux trois côtés du carré, trois à chaque côté ; et que sur le mur du fond s'élève une demi-coupole qui forme une chapelle où est le *mehereb* ou niche

de l'iman. La seconde singularité est que la tribune du sultan n'est pas, comme dans les autres mosquées, à la droite du *mehereb*, mais à la gauche. Les murs sont incrustés des marbres les plus rares. Le sol est couvert de riches tapis, et un grand nombre de bancs en cercles concentriques, suspendus horizontalement au toit, à sept ou huit pieds de hauteur, supportent une infinité de petites lampes et de girandoles en cristal et en argent, des œufs d'autruche, des noix de cocos, et de petits ornemens ; le tout garni en or et en argent, et émaillé des plus belles couleurs.

A la partie opposée de la cour, on trouve un salon orné de sofas et de tapis, et dont les murs sont décorés d'une infinité de petits tableaux. Dans une petite niche pratiquée dans l'épaisseur des murs du salon, on conserve un morceau de marbre rayé, blanc et brun, qui porte aussi l'empreinte du pied du prophète. Ce salon doit être regardé comme l'antichambre de la chapelle où le tombeau du saint est conservé. Eclairée par de belles croisées, cette chapelle forme un petit temple surmonté d'une jolie coupole. Les murs sont couverts de tableaux comme ceux de l'antichambre. Le catafalque du saint, placé dans le milieu, est couvert d'un riche pagne (1), et entouré d'une balustrade en argent. Du côté de la tête est un drapeau plié dans son fourreau : c'est le signe distinctif du disciple du prophète. Du

(1) Étoffe de coton.

côté opposé, on voit des puits d'où l'on tire, avec des seaux d'argent, de l'eau que l'on dit être miraculeuse, et que l'on boit dans des vases du même métal.

L'HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.

La nature et les hommes se sont réunis pour faire une merveille de cet hospice. Fondé, en 962, par saint Bernard (1), et situé à l'extrémité la plus orientale du lac qui occupe le fond du vallon étroit et allongé qui se trouve à la partie la plus élevée qui soit non seulement en Europe, mais dans tout l'ancien continent, sa position est très voisine du terme des neiges éternelles ; aussi le froid s'y fait-il sentir de la manière la plus cruelle pendant huit mois de l'année ; et, au plus fort de l'été, il suffit du petit vent de bise pour y ramener cette rigoureuse température. Il est facile de se figurer qu'il ne peut y avoir aucune espèce de récolte dans cet affreux séjour ; elle s'y réduit donc à quelques laitues et à quelques choux, qui croissent avec peine dans de petits terre-pleins entre les rochers les mieux abrités du voisinage, et que les religieux y cultivent pour leur amusement et le plaisir de voir pousser

(1) Originaire de Savoie, et issu de la noble famille de Menton, saint Bernard était chanoine régulier et archidiacre d'Aoste.

quelque chose, plutôt que pour l'utilité qu'ils en retirent.

Les hommes respectables qui, pour secourir, au péril même de leur vie, l'humanité souffrante, se sont voués à l'ennui et à l'horreur de se voir entourés de neiges éternelles, de rochers stériles, et d'un lac toujours à demi-gelé; qui ne craignent pas d'altérer leur santé par cette continuité de froid et de brouillards malsains auxquels ils sont exposés, et de passer leur vieillesse en proie à toutes les infirmités qui doivent être la suite d'un pareil genre de vie, sont des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Leur supérieur a le titre de prevôt; il est crossé et mitré, et reçoit ses bulles du pape, après qu'il a été élu par le chapitre : sa place est à vie. Les autres emplois du monastère ne se donnent que pour trois ans. Mais comme la dignité de prevôt ne s'obtient qu'après avoir consacré sa jeunesse à l'exercice de l'hospitalité dans le couvent, celui qui en est revêtu a la liberté de demeurer à Martigny, au pied de la montagne, où le chapitre possède une maison. Le nombre des religieux n'est point fixé. Il est ordinairement de 20 à 30, dont 10 ou 12 résident au couvent, et sont affectés au service immédiat de l'hospice. Huit desservent des cures dépendantes du chapitre. Quant à ceux qui, par leur grand âge et leurs infirmités, ne peuvent plus supporter l'air de la montagne, ils vivent avec le prevôt dans la maison de Martigny.

Il n'est pas de spectacle plus intéressant ni plus digne de toucher une âme sensible, que celui qu'offrent ces bons religieux, lorsqu'ils s'empressent, dans les jours de grands passages, de recevoir, de réchauffer et de restaurer les voyageurs sans distinction d'état, de sexe et de religion. Il suffit de souffrir pour avoir des droits à leurs soins généreux. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de grands dangers. C'est depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai que leurs nobles travaux sont dans toute leur force. Un domestique de confiance, qui se nomme le *marronnier*, a l'emploi d'aller chaque jour jusqu'à moitié de la descente, au-devant des voyageurs, accompagné de plusieurs chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans la tempête et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Les religieux remplissent souvent eux-mêmes ce bienfaisant office, afin de pouvoir donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels. Toutes les fois que le marronnier ne peut pas les sauver, ils volent à leur aide ; ils les conduisent, les soutiennent et les portent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Il arrive même assez fréquemment qu'ils sont obligés d'user de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés de fatigue, demandent avec instance qu'il leur soit permis de se reposer

et de dormir un moment sur la neige. Mais loin de se rendre à leurs prières, les religieux les secouent pour les arracher à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Un mouvement continuel peut seul donner au corps une chaleur suffisante pour résister à la rigueur du froid ; aussi les religieux sont-ils obligés, lorsqu'ils sont en course pendant l'hiver, et que la neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, de frapper continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux, sans quoi ces extrémités finiraient nécessairement pas s'engourdir et se geler.

Mais, malgré toutes ces précautions et les soins que prennent ces hommes recommandables, il ne se passe presque point d'hiver où quelque voyageur ne meure et n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. Cependant leur zèle et leur activité ne sont jamais en défaut ; car, si quelques passagers ont été entraînés et ensevelis dans les neiges, et que l'instinct et l'odorat des chiens du couvent ne leur permettant pas de pénétrer à une grande profondeur, ces infortunés ne puissent être découverts, les religieux vont alors, avec de grande perches, sonder de place en place, et ils connaissent, à l'espèce de résistance qu'ils éprouvent, si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent. Dans ce dernier cas, ils ne perdent pas un moment pour

déblayer la neige, et souvent ils ont la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière.

Indépendamment des services que les religieux du grand Saint-Bernard rendent à l'humanité, ils concourent aussi aux progrès des sciences, en tenant un journal d'observations météorologiques, qui sont régulièrement insérées dans les Mémoires imprimés de la Société économique de Berne. Il en est quelques-uns qui s'occupent de recherches sur l'histoire, et particulièrement sur celle de la Suisse.

A une lieue du couvent, et sur la route qui conduit du Saint-Bernard au village de Saint-Pierre, on voit deux petits bâtimens voûtés qui portent le nom d'*hôpital.* L'un sert à faire reposer et réchauffer les voyageurs saisis de froid dans le passage, et l'autre à recevoir les corps des voyageurs inconnus qui meurent sur cette route. C'est là qu'on les dépose avec tous leurs vêtemens, afin qu'au besoin ils puissent être reconnus. Le premier de ces hôpitaux est aussi destiné au dépôt du pain, du vin et fromage, que le *marronnier* y apporte tous les jours avant la nuit, lorsqu'il vient au-devant des voyageurs.

A l'extrémité opposée de l'hospice, et du côté de l'Italie, il y a une petite plaine dans laquelle était autrefois un temple consacré à Jupiter. La montagne même se nommait alors *Mons Jovis*, d'où lui était venu par corruption celui de *Mont-Jour*, qu'elle a porté jusqu'à ce que la

grande célébrité de l'hospice fondé par saint Bernard eût fait oublier le nom de son ancien patron. Le grand nombre d'*ex-voto* qu'on a trouvés en fouillant dans les ruines du temple, prouve que ce passage était très fréquenté ; et comme on ne fait point un vœu pour une chose facile, et qui ne présente aucun danger, on doit en conclure qu'il était infiniment périlleux.

Les Français se sont illustrés, en 1800, en franchissant, avec leur artillerie et leurs bagages, cette montagne, qui a acquis encore une autre célébrité par le superbe monument qui y a été érigé, en 1805, en l'honeur de Desaix.

LA COMMUNION DE SAINT JÉROME.

L'Italie n'a point produit de tableaux aussi beaux que celui de *la Communion de saint Jérôme ;* et le Poussin a rendu justice à son auteur, *Dominico Zampieri*, dit le *Dominiquin*, lorsqu'il a dit qu'il n'y en avait que deux à Rome qui pussent rivaliser avec cet admirable chef-d'œuvre. Mais quel exemple ! quelle leçon pour les artistes ! lorsque l'on pense que c'est à la commisération d'un prêtre qui commanda ce tableau, et le paya la modique somme de deux cent cinquante francs, que l'on doit l'existence de cette merveille, et que, sans cette circonstance, le plus grand des peintres serait peut-être resté ignoré : on gé-

mit de l'insolente et basse jalousie qui déshonore les beaux-arts, et qui, triomphant presque toujours du plus rare mérite, le laisse dans la misère et dans l'oubli, tandis qu'elle recueille tous les honneurs et toutes les richesses.

Etouffée dans sa naissance par le Guide et ses partisans, la réputation du Dominiquin fut ensuite attaquée par Lanfranc et l'Espagnolet. Annibal Carrache fut le seul qui eut la générosité de la défendre; mais sa mort prématurée ayant laissé le Dominiquin sans protecteur, il fut abreuvé de dégoûts, d'humiliations et de mépris; et lorsque sa *Communion de saint Jérôme* parut, il fut accusé de plagiat par l'Espagnolet, qui, irascible dans sa haine comme dans sa vengeance, mit tout en usage pour le faire chasser de Naples, comme indigne du nom de peintre, et eut malheureusement assez d'influence pour y réussir.

Le moment choisi par le Dominiquin pour peindre Saint-Jérôme, est celui où ce digne chrétien, âgé de quatre-vingt-dix ans, et plus affaibli par le travail, les méditations et les austérités de tout genre, que par son grand âge, est près de succomber. Voyant la mort qui s'approche, et voulant recevoir pour la dernière fois le viatique, il s'est fait porter par ses amis dans l'église de Bethléem. Mais lorsqu'à la vue de l'hostie ce vénérable vieillard cherche à ranimer ses forces défaillantes, son corps s'affaisse, ses mains, ses jambes, ses muscles perdent tous leurs ressorts, et la présence de son Dieu retient seule

encore son âme fugitive. Jamais scène plus touchante ne fut représentée. Quelle étonnante réunion de sublimité et de connaissance de la nature! Tout y est à sa place; la piété, la résignation, les regrets, la douleur, l'admiration, et jusqu'à l'indifférence ordinaire à ceux qui sont accoutumés, par devoir, à être les témoins de la fin de leurs semblables.

Quelques critiques ont prétendu que ce tableau, qui a orné, après le traité de Tolentino, le Musée de Paris, renfermait un anachronisme, et leur opinion s'établissait sur ce que le prêtre y est représenté sous le costume sacerdotal des Grecs, tandis que le diacre porte celui du rite romain. Mais c'est une erreur qu'ils ont commise; l'usage commun aux deux églises ayant autorisé pendant long-temps cette double manière de se vêtir pour célébrer les cérémonies du culte chrétien.

LA GROTTE DE FINGAL.

De toutes les productions volcaniques que l'on trouve dans l'ancien et le nouveau Monde, l'île de Staffa, l'une des Hébrides, est la plus singulière et la plus intéressante qui existe. Située à environ six mille nord-nord-est des îles d'Hyona et de Mull, elle est remarquable par le nombre infini de piliers basaltiques qui l'enveloppent et la soutiennent de toutes parts. Ces prismes, dont la variété des formes présente la combinaison

la plus admirable, sont d'immenses colonnes posées sur leurs bases, et surmontées de leur entablement. Tantôt portées par d'énormes rochers, elles paraissent couronner l'île; tantôt elles ornent des corps saillans arrondis, ou de grandes ouvertures carrées qui ressemblent aux portes d'un palais, et dans lesquelles la mer vient se rompre avec un bruit semblable à celui de coups de canon répétés; tantôt enfin, courbées en un quart de cercle sur la plage, elles représentent la moitié intérieure de la carcasse d'un vaisseau échoué et à demi-rongé par les eaux.

Malgré la proximité de cette île avec celles de Mull et d'Hyona, et le grand nombre de vaisseaux qui naviguent sur cette mer, elle est restée inconnue aux insulaires qui l'avoisinent jusqu'à la fin du siècle dernier, que sir Joseph, dont la curiosité fut excitée par divers rapports qui lui furent faits, se décida à la visiter.

Frappé d'abord de la beauté des prismes qui s'offrirent à ses regards, il chercha à en déterminer la dimension et les formes. Quelques-uns, élevés en ligne droite, lui parurent avoir environ cinquante pieds de hauteur, tandis que d'autres, placés dans une direction oblique, lui semblèrent de diverse grandeur. Quant à leur forme, elle varie. Les uns ont deux, trois ou quatre faces; mais le nombre de ceux où l'on en voit cinq ou six est le plus considérable. Sir Joseph en a mesuré un qui en avait sept, et dont le diamètre était de quatre pieds six pouces.

Sur le côté occidental de l'île, il y a une petite baie où l'on débarque ordinairement. C'est dans son voisinage qu'on aperçoit le premier groupe de piliers : ils sont petits et inclinés. Plus loin est une petite grotte au-dessus de laquelle sont d'autres piliers d'une dimension un peu plus grande, et qui s'inclinent aussi dans toutes les directions. La continuité de ces magnifiques colonnes basaltiques, qui font de Staffa une des merveilles du monde, commence au-delà de cette grotte.

Mais ce qui sera toujours au-dessus de toutes les descriptions qu'on en pourrait faire, c'est la grande grotte de Fingal, que l'on rencontre en côtoyant le bord de l'île. La nature n'offre rien de plus parfait dans ce genre. Les côtés en sont ornés par des colonnes basaltiques décroissantes ; et, le long de leurs bases, règnent de nombreux degrés, reste d'autres prismes brisés par les flots, et dont le sommet forme une superbe voûte, que des stalactites jaunes semblent décorer de caissons et de rosaces dorées. La mer est le pavé de ce temple auguste, dont l'aspect, tantôt riant, tantôt sévère et terrible, dépend du caprice du plus inconstant des élémens. Tout l'art et tout l'effort des hommes ne sauraient en élever d'aussi majestueux ni d'aussi durables, et, ce qui est plus admirable encore, ils ajouteraient à peine à sa régularité.

Les dimensions de la grotte de Fingal, prises par le chevalier Banks, sont les suivantes :

Longueur,	371	pieds.
Largeur à l'entrée,	53	
Largeur au fond,	20	
Hauteur à l'entrée,	117	
Hauteur au fond,	70	
Profondeur de l'eau à l'entrée,	18	
Profondeur de l'eau au fond.	9	

ARÉTHUSE.

Cette fontaine, située en Sicile près de Syracuse, est étonnante. Elle sort de terre à sa source aussi grande qu'une rivière, jaillit quelquefois avec une force inexprimable, et bouillonne même à quelque distance de la mer. Elle était dédiée à Diane, qui avait près de ses bords un magnifique temple où l'on célébrait annuellement de grandes fêtes en l'honneur de cette déesse. La tradition du pays, tradition appuyée par le témoignage des poètes, des naturalistes et des philosophes anciens, est que cette fontaine est la même rivière Aréthuse qui, entrant sous terre, près d'Olympia, en Grèce, continue son cours l'espace de cinq ou six cents milles au dessous de l'Océan et reparaît en cet endroit. Plusieurs auteurs, pour confirmer cette opinion, rapportent la vieille histoire de la coupe d'or gagnée aux jeux olympiques, qui fut jetée dans l'Aréthuse de Grèce, et reportée bientôt après dans celle de Sicile.

Les prêtres de Diane, qui gardaient la fontaine Aréthuse, étaient trop intéressés à soutenir cette croyance, pour qu'ils cherchassent à la combattre. Elle leur servait, puisqu'elle accréditait la fable qui dit que ce fut Diane qui changea la nymphe Aréthuse en une rivière, et la conduisit, par des canaux souterrains, de Grèce en Sicile, afin qu'elle évitât la poursuite d'Alphée, qui subit le même sort.

EL HARAM,

OU TEMPLE MUSULMAN ÉLEVÉ A JÉRUSALEM SUR L'ANCIEN TEMPLE DE SALOMON.

Ce temple, nommé *el Haràm*, ou *Beit et mok a ddès e scherif*, *la maison sainte principale de Jérusalem*, est un groupe de mosquées qui, élevées à différentes époques de l'islamisme, porte l'empreinte du goût qui dominait à l'époque de leur construction, mais dont la réunion n'en forme pas moins un ensemble harmonieux Le nom arabe *el Haràm* signifie positivement un lieu consacré par la présence de la divinité, et défendu aux profanes et aux infidèles. Les deux seuls temples reconnus par la religion musulmane, pour mériter le nom de *el Haràm*, sont ceux de la Mecque et de Jérusalem ; aussi l'entrée en est-elle expressément défendue aux chrétiens, aux juifs, ainsi qu'à tout ce qui n'est

pas musulman. Aucun prétexte, aucune faveur, aucune protection, ne peuvent faire éluder cette défense; et l'infidèle qui tenterait de s'introduire dans ces lieux saints, encourrerait l'indignation du peuple, et serait infailliblement la victime de sa témérité (1).

Ce monument, élevé sur le même emplacement où était jadis le *Temple de Salomon*, forme l'angle sud-est de la ville de Jérusalem ; il est composé d'une grande cour ou place fermée, dont la longueur est de 1,369 pieds, et la largeur de 845. Neuf portes lui servent d'entrée.

La partie principale du temple se compose de deux corps d'édifices magnifiques, dont l'un se nomme *el Aksa*, et l'autre *el Sàhhara*. On pourrait les considérer comme deux temples distincts l'un de l'autre ; mais, au moyen de leur situation respective, ils forment un ensemble symétrique qui les confond en un seul.

Sept nefs, soutenues par des piliers et des colonnes, forment l'*el Aksa*. A la tête de la grande nef du centre, qui peut avoir 162 pieds de long, sur 32 de large, et qui est soutenue par 7 arcs légèrement pointus de chaque côté, et appuyés sur des piliers cylindriques en forme de colonnes, mais sans aucune proportion d'architecture, avec des chapiteaux foliés qui n'appartiennent à

(1) Il n'en est pas ainsi des autres mosquées ; car, à Constantinople même, les chrétiens, porteurs d'un firman du gouvernement, peuvent y entrer.

aucun ordre, se trouve une très belle coupole. A droite et à gauche s'ouvrent deux autres nefs perpendiculaires au corps principal de l'édifice, qui est précédé d'un portique de sept arcades de front, sur une de profondeur, soutenues par des piliers carrés. L'arc central, qui répond à l'axe de l'édifice, a pareillement des colonnes incrustées et adhérentes aux piliers.

Les piliers cylindriques sur lesquels les sept arcs de la grande nef sont appuyés, ont plus de deux pieds et demi de diamètre, et seize pieds de hauteur, y compris leurs bases et leurs chapiteaux informes. Le quatrième à droite, qui s'appelle le *Pilier de Sidi Omar*, a environ six pieds et demi de diamètre, et une hauteur égale aux autres : il n'a pas de chapiteau. Les murs s'élèvent au-dessus des arcs, avec deux rangs de vingt et une fenêtres chacun. Celles du rang supérieur donnent sur la partie extérieure, parce que la nef centrale est plus haute que les collatérales, et les fenêtres du rang inférieur donnent sur la partie intérieure des autres nefs. Quant au toit, c'est une charpente sans voûte.

Les six nefs collatérales reposent sur des arcs égaux à ceux de la nef centrale, et soutenus par des piliers carrés. Les deux nefs les plus près de celle du centre, ont le toit plat, en bois, et un peu plus élevé que celui des quatre nefs des extrémités, dont le toit est en voûtes carrées ou en tortues. Les trois nefs de gauche, à l'entrée du temple sont fermées par une enceinte de

murs un peu plus hauts que la taille de l'homme. C'est là qu'est la place destinée aux femmes.

Quatre grands arcs appuyés sur quatre piliers carrés, qui ont de belles colonnes en marbre brun incrustées ou adossées à leurs différens côtés, soutiennent la coupole, qui est sphérique, avec deux rangs de fenêtres, et qui est ornée de peintures et de dorures arabesques très belles; son diamètre est égal à celui de la nef centrale. Entre cette coupole et le mur du fond, il y a un espace de près de huit pieds : c'est là qu'est placé le *monbar*, ou tribune pour la prédication des vendredis. Dans le mur du fond, on voit le *mehereb*, où se place l'iman pour diriger la prière. Cette niche est ornée d'un frontispice revêtu de différens marbres très beaux, dont les plus remarquables sont les six petites colonnes de marbre rouge qui en décorent l'entrée.

Des colonnes d'un beau marbre brun, de la même espèce que celles sur lesquelles s'appuient les arcs du milieu, soutiennent les nefs collatérales de la coupole. Le bras qui se déploie vers la gauche, perpendiculairement au fond de la nef centrale, se compose d'une simple voûte très basse : on prétend que c'est là le lieu où le calife *Omar* faisait sa résidence. Quant au bras qui se déploie vers la droite, c'est une autre voûte semblable, et à deux nefs. La voûte du calife *Omar* peut avoir environ douze pieds de long; l'autre, fermée par une grille de bois, paraît être de la même longueur.

A droite, sous la coupole, et en face du monbar, est l'endroit réservé pour les chanteurs. Ce chœur, soutenu par plusieurs petites colonnes accouplées, de différentes espèces de marbre, est en bois. A côté du monbar est une niche dont l'entrée est également garnie en bois; on l'appelle le *Lieu-du-Christ :* elle sert en quelque sorte de sacristie; et c'est de là que l'iman sort en cérémonie pour faire la prière du vendredi. Dans la dernière nef du côté gauche, tout près de la nef du calife *Omar,* se trouve une espèce de chapelle ou niche ornée de marbre, qu'on appelle *Beb Arràhma,* ou *Porte-de-la-Miséricorde.* A la partie extérieure du côté gauche de l'*Aksa,* sont adossées plusieurs maisons mal construites, qui servent d'habitation aux employés d'*el Haràm.*

En face de la porte principale de l'*Aksa,* on voit une chaussée de 284 pieds de long, au milieu de laquelle est un très beau bassin en marbre, avec une fontaine en forme de coquille, qui donnait anciennement de l'eau. Au bout de cette chaussée, on trouve un superbe escalier qui conduit au *Sàhhara,* qui est l'autre édifice remarquable d'*el Haràm.*

El Sàhhara tire son nom d'un rocher très révéré qui se trouve au centre de cet édifice. Il est situé sur une plate-forme parallélogramme d'environ 460 pieds du nord au sud, et de 399 de large de l'est à l'ouest, élevé de 16 pieds au-dessus du plan général d'*el Haràm.* On y monte par huit

escaliers. C'est presqu'au milieu de cette plate-forme, pavée en très beau marbre, que s'élevait le temple octogone du *Sàhhara*, dont les côtés, à la partie extérieure, ont chacun 61 pieds de long. On entre au *Sàhhara* par quatre portes, dont celle qui se nomme *Beb el Kebla* a un superbe portique soutenu par huit colonnes corinthiennes en marbre.

Du centre de l'édifice s'élève une très belle coupole sphérique dont le diamètre est d'environ 47 pieds, et la hauteur de 93. Elle a deux rangs de grandes fenêtres qui donnent sur le dehors, et est soutenue par quatre gros piliers et douze colonnes magnifiques placées en cercle. Deux nefs octogones concentriques, séparées entre elles par 8 piliers et 16 colonnes de la même espèce et de la même grandeur que celles du centre, et composées du plus beau marbre brun, entourent ce cercle central. Les toits sont plats, et le tout est couvert d'ornemens du goût le plus exquis et de moulures en marbre, en or, etc., etc. Les chapiteaux des colonnes, entièrement dorés, sont d'ordre composite. Les colonnes qui forment le cercle central ont des bases antiques, et celles qui sont entre les nefs octogones sont coupées à la partie inférieure, sans avoir même le filet qui devrait terminer le fût, et, au lieu de base, elles portent sur un cube en marbre blanc. La proportion des colonnes, dont le fût est de seize pieds, paraît tenir de l'ordre corinthien....

Le plan du cercle central, qui renferme la roche appelée *el sàhhara Allàh*, objet particulier de ce superbe édifice, ainsi que d'*el Hàram*, est élevé de trois pieds sur celui des nefs qui l'entourent, et est fermé par une haute et magnifique grille de fer doré.

La roche du *Sàhhara* est un rocher qui sort de terre sur un diamètre moyen d'environ 33 pieds. Vers le côté du nord, on y voit un creux que la tradition accuse les chrétiens d'avoir fait pour emporter la partie de la roche qui manque; mais on ajoute qu'elle devint miraculeusement invisible à leurs yeux. Les musulmans croient que le *Sàhhara Allàh* est le lieu où les prières des hommes sont le plus agréables à la divinité, après le temple de la Mecque. Quant à l'empreinte du pied du prophète, qui se trouve à la partie supérieure du *Sàhhara*, et qui se forma au moment où il s'arrêta sur la roche qui, sensible au bonheur de porter ce saint fardeau, s'affaissa, elle est couverte d'une espèce de grande cage en fil de métal doré, travaillé de manière qu'on ne voit pas l'empreinte, à cause de l'obscurité qui règne dans l'intérieur; mais, au moyen d'une ouverture pratiquée à cette cage, on peut toucher l'empreinte avec la main, et on se sanctifie en passant ensuite la même main sur sa figure et sur sa barbe. L'intérieur de la roche forme un caveau dans lequel on descend par un escalier du côté du sud-est. On y voit une chambre formant un carré irrégulier de 19 pieds de surface, de 8

de hauteur dans son centre, et dont le toit est une voûte naturelle irrégulière. Sur la droite, au pied de l'escalier, il y a un petit frontispice en marbre, qui porte le nom d'*el Makàm Soulimàn*, ou *Lieu-de-Salomon*; sur la gauche, un autre frontispice semblable, qui se nomme *el Makàm Davoud*, ou *Lieu-de-David;* au côté du sud-ouest, une cavité ou niche dans la roche, qui s'appelle *el Makàm Ibrahïm*, ou *Lieu-d'Abraham;* à l'angle du nord-ouest, un gradin demi-circulaire concave, nommé *el Makàm Dejibrila*, ou *Lieu-de-Gabriel;* à l'angle du nord-est, une espèce de table en pierre, qui s'appelle *el Makàm el Hòder*, ou *Lieu-d'Elie*. Enfin, au milieu de la chambre, un trou presque cylindrique en forme de lucarne, d'environ 3 pieds de diamètre, qui perce la voûte, est nommé le *Lieu-du-Prophète*.

La roche, qui paraît être d'un marbre fin d'une couleur blanche un peu rougeâtre, est entourée d'une barrière en bois à hauteur d'appui; et au-dessus, à cinq ou six pieds d'élévation, est un pavillon en soie, à bandes alternativement rouges et vertes, suspendu sur toute la longueur de la roche par des piliers et des colonnes. Près de là, et du côté du nord-ouest, on distingue dans le pavé un carreau de marbre très beau, d'environ quinze pouces en carré, et fixé par quatre ou cinq clous dorés; c'est, à ce que l'on dit, la *Porte-du-Paradis*. On y voit encore d'autres trous qui indiquent qu'un plus grand nombre de clous fixaient

jadis le carreau; mais la tradition dit que c'est le diable qui les a arrachés lorsqu'il a voulu s'introduire dans le paradis, ce à quoi il ne put réussir, par l'impuissance où il fut d'arracher les clous qui restent.

La partie extérieure du *Sàhhara* est incrustée de différentes espèces de mabre jusqu'à la moitié de sa hauteur; le reste est revêtu de petites briques ou carreaux de différentes couleurs, et qui produisent le plus joli effet. De beaux verres peints formant des arabesques garnissent les fenêtres, dont il y en a cinq grandes sur chaque côté de l'octogone.

L'*el Haràm* contient encore plusieurs autres bâtimens, parmi lesquels on remarque une salle d'environ 21 pieds de long, sur 14 de large, et dont le fond est orné de toiles de différentes couleurs. On sait que c'est le lieu où le *trône de Salomon* était établi.

PALERME.

Si l'on s'en rapportait à quelques inscriptions trouvées près de Palerme, on ferait remonter l'origine de cette ville jusqu'aux temps les plus reculés. Il y a environ six cents ans qu'on découvrit un bloc de marbre blanc sur lequel était une inscription chaldéenne. Guillaume II, qui régnait alors, la fit traduire en latin et en italien. La voici en français :

« Pendant qu'Isaac, fils d'Abraham régnait
» dans la vallée de Damas, et qu'Esaü, fils d'I-
» saac, gouvernait l'Idumée, un grand nombre
» d'Hébreux, suivis de plusieurs habitans de
» Damas et de la Phénicie, abordèrent sur cette
» île triangulaire, et choisirent leur habitation
» dans ce bel endroit, auquel ils donnèrent le
» nom de *Pan Ormus*. »

On en voit encore une plus curieuse sur une des plus anciennes portes de la ville. En voici la traduction :

« Il n'y a d'autre Dieu qu'un seul Dieu; il n'y
» a pas d'autre puissance que ce même Dieu; il
» n'y a pas d'autre conquérant que ce Dieu que
» nous adorons. Le commandant de cette tour
» est Saphu, fils d'Eliphar, fils d'Esaü, frère de
» Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham. Le nom de
» la tour est *Baych*, et celui de la tour voisine
» *Pharat*. »

Une partie des ruines de la tour de *Baych* subsistent encore, et on y trouve d'autres inscriptions chaldéennes, mais si mutilées et si usées, qu'on ne saurait en deviner le sens.

LE PIC DE TÉNÉRIFFE.

De près comme de loin, la fameuse montagne de *Teyde* ou *Teythe*, plus connue sous le nom de *Pic de Ténériffe*, excite toujours l'admiration.

Quoique très ressemblante à un pain de sucre, et paraissant se terminer en pointe fort aiguë, elle n'en est pas moins plate à son extrémité, dans une étendue de plus d'un arpent. Un gouffre d'où s'élancent de grosses pierres, de la flamme et de la fumée, accompagnées d'un bruit effroyable, occupe le centre de cet espace. Pour parvenir jusqu'au sommet du pic, on peut d'abord voyager pendant sept lieues sur des mules ou sur des ânes; mais pour le reste, il faut se résoudre à le faire à pied, s'attendre à beaucoup de peines et de fatigues, et avoir la précaution de se munir de vivres.

Pendant les dix premiers milles, la montagne est ornée de très beaux arbres, dont le plus grand nombre sont des châtaigniers et des pins. De petits ruisseaux qui, après être sortis de leurs sources, se joignent pour descendre ensuite en larges torrens jusqu'à la mer, rafraîchissent et y fertilisent le sol. Jusqu'à la moitié du chemin, la température est douce et agréable; mais à ce terme le froid devient si insupportable; que l'on est forcé de ne marcher que du côté du sud, et seulement pendant le jour. Cette région glaciale continue jusqu'à deux lieues du sommet, où la chaleur est presque tout à coup si forte, qu'on est obligé de changer de manière de voyager, c'est-à-dire, de ne marcher que la nuit, et du côté du nord. C'est le moment où l'on arrive au sommet qui détermine si l'on peut y passer quelques heures. Rien ne s'y oppose, si c'est vers la fin

de la nuit ; mais après le lever du soleil, les vapeurs ardentes qu'on y reçoit du côté de l'est en rendent le séjour insoutenable. Sur ce sommet, où le ciel est toujours clair et serein, où il ne pleut en aucune saison, où le vent ne se fait jamais sentir (1) ; on est tout étonné de voir le soleil paraître beaucoup plus petit, lorsqu'il est monté sur l'horizon, que lorsqu'on l'aperçoit au-dessus de sa tête. Ce serait vainement qu'on chercherait là quelque trace de végétation : la stérilité la plus affreuse y règne, et le seul mouvement qu'on y remarque est celui de plusieurs ruisseaux de soufre qui descendent dans la région de la neige.

L'ouverture du gouffre, que les Espagnols nomment *Culdera, chaudière,* et qu'on appelle aussi le *Chaudron-du-Diable*, parce que les naturels de l'île de Ténériffe sont intimement persuadés que c'est l'enfer, et que les âmes des méchans y font leur séjour, tandis que celles de bons habitent l'agréable vallée où l'on a bâti la ville de Laguna, peut avoir une portée de fusil de diamètre. Sa forme est celle d'un entonnoir. De petites pierres tendres, mêlées de soufre et de sable, entre lesquelles il s'exhale de la fumée et des vapeurs si dangereuses, qu'elles peuvent suffoquer, couvrent ses bords. Ces pierres sont brûlantes, et ne doivent être touchées et remuées qu'en prenant de grandes précautions. La profondeur du gouffre

(1) Quelques naturels disent qu'ils ont trouvé du vent et du froid au sommet du pic.

est d'environ quatre-vingts verges. Quelques voyageurs assurent qu'ils ont été assez hardis pour courir les risques qu'il y a à y descendre, et que, parvenus jusqu'au fond, ils n'y ont trouvé de remarquable qu'une espèce de soufre clair qui paraît comme du sel sur les pierres. Mais d'autres, plus timides, ou peut-être plus véridiques, prétendent qu'ils n'ont pas osé tenter cette périlleuse entreprise, parce que le terrain s'enfonçant sous leurs pieds, les moyens de remonter leur devenaient impossibles.

La hauteur perpendiculaire du pic est de 12,166 pieds (environ deux milles et un tiers) au-dessus du niveau de la mer. La vue y est magnifique : on y découvre la grande Canarie, qui en est à quatorze lieues; l'île de Palme, qui en est éloignée de dix-huit; celle de Gomera, qui n'en est qu'à seize : et celle de Ferra, à plus de vingt.

LA COLONNE TRAJANE.

Cette colonne historique, érigée par le sénat l'an 14 de l'ère chrétienne, en l'honneur de Trajan, et pour éterniser le glorieux souvenir des victoires qu'il remporta sur les Daces, est le plus beau de tous les monumens qui ont été élevés pour cet empereur dans la capitale de l'empire romain. On ne se lasse pas d'admirer les bas-reliefs qui la couvrent, et qui montent en ligne

spirale depuis la base jusqu'au chapiteau. Mais ce qui étonne le plus dans ce merveilleux travail, c'est l'art avec lequel le sculpteur a su rendre les sculptures du haut de la colonne aussi sensibles que celles du bas, et permettre ainsi à l'œil d'en saisir toutes les beautés. Sa hauteur est de cent vingt pieds, et l'on monte jusqu'à son sommet par deux cents degrés creusés dans le marbre blanc, dont elle est entièrement construite. Elle était jadis terminée par une boule d'or qui renfermait les cendres de Trajan; mais Sixte V a fait mettre à sa place la statue colossale de saint Pierre.

LE ROCHER DE CRÉCY.

Ce rocher, qui peut avoir soixante pieds de haut, sur cent cinquante de large, fait partie d'une montagne assez considérable située près d'un village peu éloigné de la ville de Meaux. Indépendamment des grottes et des curiosités que ce rocher renferme, la manière dont il s'est formé est elle-même un phénomène, puisque c'est à une fontaine qui coule dans ce lieu, et dont les parties pétrifiantes ont successivement établi les espèces d'étages qui le composent, qu'il doit son origine. Ces grottes, incrustées dans toute l'étendue du rocher, sont garnies de ramifications dont les branches sont ordinairement creuses. Elles proviennent de divers végétaux qui

croissent dans les grottes, et que les eaux entraînent et ensevelissent dans un dépôt de matières calcaires. Il y en a de très curieuses, et qui paraissent être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature. Quelques-unes de ces grottes ont un ou deux pieds de profondeur; mais le plus grand nombre n'en a que quelques pouces. Les amateurs se plaisent à détacher les branches qui leur semblent les plus extraordinaires, et à les emporter comme une rareté.

ARCO FELICE.

Cet arc, que l'on croit assez généralement avoir été une des portes de l'ancienne ville de Cumes, n'annonce cependant qu'une ouverture pratiquée dans la montagne, pour arriver avec plus de facilité à Bayes. Cette ouverture, formée en plein cintre dans un tuf volcanique de peu de dureté, est construite en brique; sa hauteur est de soixante pieds, et sa largeur de dix-huit. Un mur en maçonnerie garnit toute l'épaisseur du monticule.

CAVERNE PRÈS DE VILLEFRANCHE EN ROUSSILLON.

Dans une des montagnes qui avoisinent la ville de Villefranche en Roussillon, on trouve une caverne si grande et si profonde, qu'il faut y mar-

cher pendant une heure entière pour arriver à son extrémité la plus reculée. On y monte par un escalier de cent trente-deux marches pratiqué dans la montagne. Cette caverne est remplie de stalactites et de stalagmites de toutes sortes de grandeurs. Il y en a surtout une remarquable, parce qu'elle représente parfaitement un orgue et l'organiste qui le touche.

LA VOIE SACRÉE.

La voie sacrée est aujourd'hui enterrée sous le sable : c'était le chemin que prenaient les sacrificateurs pour monter au Capitole.

MATAPALO (TUE PIEU).

Le Matapalo est un arbre qui croît dans les montagnes des Andes, du côté du Tarigagna. Il croît faible et mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, et le long duquel il monte jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer; alors il élargit sa houppe d'une manière extraordinaire, et jusqu'à dérober les rayons du soleil à l'arbre qui lui servit d'appui. Il se nourrit de sa substance jusqu'à ce qu'il l'ait consumé et détruit, et reste ainsi maître de la place; alors il devient

si gros qu'on s'en sert pour faire de très grands canots, son bois y étant extrêmement propre, par la quantité de ses fibres et sa légèreté.

LES ROCHERS DE PENMARK.

Si l'on en croit M. Cambri, dans la relation qu'il fait de son voyage dans le département du Finistère, rien ne peut être comparé au spectacle imposant et terrible de l'Océan, lorsqu'il frappe, dans sa fureur, les rochers de Penmark. L'aspect de ces masses noires qui se prolongent jusqu'aux portes de l'horizon, les nuages épais de vapeurs qui les environnent, les énormes globes d'écume qui s'élèvent et se brisent dans les airs avec un bruit épouvantable, les flots amoncelés qui menacent d'engloutir le rivage, tout cela imprime un sentiment de terreur qu'on ne peut vaincre, et qui ne cesse que lorsque ces flots si redoutables glissent sur la plage et s'y anéantissent. Malgré l'habitude qu'ont les habitans de cette contrée de contempler souvent ces effets de la nature, ils accourent en foule aussitôt qu'une violente tempête leur fait espérer que quelque chose encore de plus merveilleux que de coutume s'offrira à leurs regards.

TOMBEAU PRÈS DE PALERME.

Près de la ville de Palerme, en Sicile, est un couvent de capucins dont la célébrité est due à un caveau curieux qui sert de sépulture. C'est un vaste appartement souterrain divisé en larges galeries, et dans les murailles desquelles on a pratiqué un grand nombre de niches semblables à celles où l'on place des statues. Toutes ces niches sont remplies de corps morts dressés sur leurs jambes, et attachés par le dos à l'intérieur. Ces morts sont revêtus des habits qu'ils portaient pendant leur vie : leur peau et leurs muscles sont secs et durs; et, quoiqu'il y en ait plusieurs qui habitent depuis plus de deux cent cinquante ans ce séjour, on n'y voit cependant point encore de squelettes. Une préparation quelconque a dû nécessairement les conserver dans cet état.

Les habitans de Palerme se font un devoir de rendre des visites journalières à leurs parens ou à leurs amis qui reposent dans ce caveau; ils se familiarisent ainsi avec la mort. Il est même très commun de les voir choisir leurs niches, et essayer si leurs corps peuvent y entrer, afin qu'il n'y ait point de changement à y faire lorsque l'heure d'y être définitivement placés sera venue.

Quant aux corps des princes et des grands de

la cour, ils sont déposés dans de très belles caisses richement décorées : elles n'ont pas la forme de nos bières. Leurs clefs restent entre les mains des plus proches parens du défunt.

L'utilité de telles catacombes pourrait être facilement démontrée : car, outre que les visites que l'on y fait journellement fournissent d'excellentes leçons d'amour, d'amitié, de reconnaissance et d'estime, l'orgueil et la vanité humaine y trouvent un frein salutaire dans les sages réflexions qu'inspire la vue de tant d'êtres qui n'ont fait que passer, et qui ne sont déjà plus.

GOZZO (L'ÎLE DE).

CETTE île, située à quatre milles de Malte, n'a d'autre célébrité que de passer pour l'île de Calypso; mais il faut qu'elle soit bien dégénérée du temps où cette déesse l'habitait, ou qu'Homère et Fénélon l'aient bien embellie dans la description qu'ils en ont faite. On chercherait vainement le long de la côte la grotte mystérieuse où Calypso aimait à se retirer : il en serait de même de ces prairies émaillées en tout temps de fleurs; de ces arbres toujours verts, dont la tête se perdait dans les nues, et qui couvraient de leur ombre les bains sacrés de la déesse et de ses nymphes. Rien de tout cela n'existe, et l'on peut même assurer que rien de tout cela n'a

existé, si ce n'est dans l'imagination féconde des deux grands écrivains que nous venons de citer.

L'ORANG-OUTANG.

Ce singulier animal, auquel on donne le nom de *satyre*, de *grand singe*, d'*homme des bois*, d'*homme nocturne*, d'*orang-outang* (homme sauvage), est de tous les singes celui qui ressemble le plus à l'homme ; aussi a-t-il attiré et attirera-t-il toujours l'attention des naturalistes. Il est originaire de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Asie ; il habite les forêts, et s'y nourrit de fruits. Sa taille, lorsque sa croissance est finie, est d'environ six pieds ; sa peau est d'un brun obscur, sa figure pelée, ses mains et ses pieds parfaitement semblables à ceux de l'homme. Cependant, lorsqu'on examine, avec les lumières de l'anatomie, ces deux dernières parties de son corps, on voit que la nature les a formées pour qu'il marche comme les autres quadrupèdes, et non pour qu'il aille sur les pieds de derrière. A la vérité, Buffon donne aux singes, dont l'orang-outang est l'espèce perfectionnée, la propriété particulière de marcher en se tenant debout ; et l'on est forcé de convenir avec ce savant qu'effectivement l'orang-outang se tient plus habituellement et plus facilement sur ses pieds de derrière qu'aucun autre quadrupède,

et que par conséquent il est tout simple qu'on le voie plus souvent dans cette position, qui lui est naturelle.

L'orang-outang apprivoisé perd la dégoûtante férocité que l'on remarque dans les magots et les guenons : il est doux, docile, et apprend à rendre une infinité de petits services domestiques, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche, etc. M. le Guat parle, dans ses voyages, d'un orang-outang qu'il dit avoir vu à Java, et qui était très extraordinaire : c'était une femelle ; elle était de grande taille, et marchait souvent fort droit sur ses pieds de derrière. Elle n'avait d'autre poil sur le visage que celui des sourcils, et ressemblait assez, en général, à ces faces grotesques des femmes hottentotes que l'on voit au Cap. Elle faisait tous les jours proprement son lit, s'y couchait la tête sur un oreiller, et se couvrait d'une couverture. Quand elle avait mal à la tête, elle se la serrait d'un mouchoir, et rien n'était aussi plaisant que de la voir ainsi coiffée dans son lit. Si l'on en croit Gemelli Carreri, il aurait vu un orang-outang qui se plaignait comme un enfant, et qui marchait sur ses pieds de derrière en portant sa natte sous son bras pour se coucher et pour dormir. Il dit aussi que ces sorte d'animaux paraissent avoir, à certains égards, plus d'esprit que les hommes, et que lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes et dans les bois, ils vont au bord de la mer, où ils attrappent des crabes ou des huîtres,

et autres coquillages semblables. S'il arrive qu'ils prennent une huître de l'espèce de celles qu'on nomme *taclavo*, qui pèsent plusieurs livres, et qui sont souvent ouvertes sur le rivage, la crainte où ils sont qu'elles ne leur saisisent la pate en se refermant, les engage à jeter dans la coquille une pierre qui l'empêche de se fermer, et alors ils la mangent sans risque.

Sur les côtes de la rivière de Gambie les orangs-outangs sauvages y sont plus méchans qu'en aucun endroit de l'Afrique. Les nègres les redoutent, et ils ne peuvent aller seuls dans la campagne, sans s'exposer à être attaqués par ces animaux, qui leur présentent un bâton, et les forcent à se battre. Souvent on les voit porter sur les arbres des enfans de sept à huit ans, qu'on a une peine incroyable à leur ôter. Aussi la plupart des nègres croient-ils que c'est une nation étrangère qui est venue s'établir dans leur pays, et que s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler.

L'orang-outang que Buffon a vu, et dont il parle dans son histoire naturelle, était doux et affectionné. Son air était mélancolique, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, et il différait essentiellement de tous les autres singes : il n'avait ni l'impatience du magot, ni la méchanceté des babouins, ni l'extravagance des guenons. Il n'était pas nécessaire de le battre pour le faire agir : les signes et les paroles suffisaient. Il présentait sa main pour reconduire les

personnes qui venaient le visiter, et se promenait avec elles comme de compagnie. Il s'asseyait à table, déployait sa serviette, s'en essuyait les lèvres; se servait de la cuillère et de la fourchette pour porter à sa bouche, versait lui-même sa boisson dans un verre, le choquait lorsqu'il y était invité; allait prendre une tasse et une soucoupe, l'apportait sur la table, y mettait du sucre, y versait du thé, le laissait refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses. Il était grand amateur de bonbons; tout le monde lui en donnait; et, comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie : il ne vécut à Paris qu'une été, et mourut l'hiver suivant à Londres. Il mangeait presque de tout; cependant il préférait les fruits mûrs et secs à tous les autres alimens. Il buvait du vin, mais en petite quantité, et le laissait volontiers pour du lait, du thé, ou d'autres liqueurs douces.

D'après ce que nous venons de rapporter de cet orang-outang, on pourrait croire que c'est à l'éducation qu'il avait reçue qu'il était redevable de l'intelligence qu'il déployait si à propos; mais, en comparant ces faits avec les récits des voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état de nature, en liberté et en captivité, il sera facile

de reconnaître ce qui appartient en propre à l'animal, et de le distinguer de ce qui peut résulter des leçons de son maître.

Deux petits orangs-outangs, achetés par M. de Labrosse, faisaient d'eux-mêmes, à ce qu'il assure, une grande partie des choses que nous avons racontées ci-dessus. Mais indépendamment de cela, ils avaient, lorsqu'ils étaient à table, assez d'esprit et de malice pour se faire entendre des mousses, et les obliger à leur donner ce dont ils avaient besoin ; et si, par malheur pour eux, ces enfans refusaient de les satisfaire, ils se mettaient en colère, leur saisissaient les bras, les mordaient et les abattaient sous eux. Le mâle fut malade en rade ; il se faisait soigner comme une personne ; il fût même saigné deux fois au bras droit ; et, depuis ce moment, chaque fois qu'il se trouvait incommodé, il montrait son bras pour qu'on le saignât, comme s'il eût su que cela lui avait fait du bien. M. Henri Grosse, dans son voyage aux Indes orientales, dit que M. Horne, gouverneur de Bombay, en avait deux, l'un mâle et l'autre femelle ; que leur mélancolie faisait voir clairement qu'ils sentaient leur captivité ; qu'ils faisaient leur lit avec soin dans la cage où ils étaient renfermés ; qu'ils montraient de la pudeur, et que la femelle étant morte de maladie sur le vaisseau, le mâle donna toutes sortes de signes de douleurs, et prit tellement à cœur la mort de sa compagne, qu'il refusa de manger et ne lui survécut pas plus de deux jours. Enfin,

François Pyrard rapporte qu'il en a vu qui avaient une telle industrie, que lorsqu'on les instruisait de jeunesse, ils servaient comme une personne ; qu'ils pilaient ce qu'on leur donnait à piler dans des mortiers, et qu'il allaient chercher de l'eau à la rivière dans de petites cruches qu'ils portaient toutes pleines sur leurs têtes ; mais que si on ne les leur prenait pas dès qu'ils étaient arrivés à la maison, ils les laissaient tomber, et qu'à la vue de la cruche renversée et rompue, ils se mettaient à crier et à pleurer.

Maintenant que nous avons cité tout ce qui peut prouver une grande ressemblance entre cet animal et l'homme, il nous reste à exposer toutes les différences qui l'éloignent de notre espèce. Elles existent, à l'extérieur, dans le nez, qui n'est pas proéminent, le front qui est trop court, le menton qui n'est pas relevé à sa base, les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre, l'intervalle entre le nez et la bouche trop étendu, les cuisses trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume de la main trop longue et trop serrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains. Quant à l'intérieur les différences sont également nombreuses ; la plus remarquable est que l'orang-outang a treize côtes, tandis que l'homme n'en a que douze.

Cependant, d'après l'examen approfondi de la construction tant extérieure qu'intérieure de l'orang-outang, on est obligé de convenir que cet

animal a encore plus de conformité avec l'homme qu'avec toute l'espèce à laquelle on a donné le nom de *singes*. Ainsi les Indiens doivent nous paraître excusables de l'avoir associé à l'espèce humaine par le nom d'*orang-outang*, *homme sauvage*, puisqu'en effet il ressemble plus à l'homme, par le corps, qu'aux autres singes ou à aucun autre animal.

LES CHAMPS-PHLÉGRÉENS.

Les Champs-Phlégréens (*Campi Phlegrei*, champs de feu) ne sont qu'un assemblage de volcans réunis, qui ont fait éprouver à toute cette partie des environs de Naples autant de bouleversemens et de désastres que le Vésuve. Parmi les anciens cratères dont tout ce canton est hérissé, le volcan de la Solfatara, qui était peut-être un des moins considérables, s'appelait, du temps de Strabon, *Forum Vulcani*; ce qui donne tout lieu de croire qu'à cette époque, et même auparavant, ce volcan avait été un des plus redoutables que l'on connût.

On dirait que tout s'est réuni pour faire des Champs-Phlégréens un théâtre de vicissitudes. Le feu, les eaux, les hommes et la nature se sont disputé tour à tour ce recoin de la terre; ils l'ont alternativement occupé, dévasté, embelli, bouleversé. Les deux peuples les plus indus-

trieux et les plus puissans du monde, les Grecs et les Romains, l'ont habité, et y ont déployé tout ce que les arts et l'industrie ont de plus précieux et de plus utile. Des tremblemens de terre affreux ont ensuite détruit et englouti sous les cendres des laves les ouvrages des hommes. Mais cette empreinte de tant de formes est précisément ce qui ajoute à l'intérêt qu'inspire ce beau pays à tous ceux pour qui l'étude des arts et des sciences est un devoir ou un plaisir.

En effet, il n'est point de contrées où l'on ait découvert tant de monumens antiques; ce qui prouve que, malgré les révolutions effrayantes auxquelles elle a été de tout temps en proie, les Romains, plus charmés de la beauté et de la douceur de sont climat, qu'effrayés des bouleversemens que la nature y opérait, ne l'ont pas moins choisie, de préférence à toute autre, pour en faire le lieu de leurs délices.

Tout ce qu'il y eut de grand et de puissant dans les républiques et dans l'empire romain, y fit construire des maisons de plaisance. Lucullus y en avait jusqu'à trois; Cicéron en possédait deux, l'une sur le bord de la mer, entre Pouzzole et le lac Lutrin, et l'autre du côté de Cumes; César, Pompée et Marius en firent élever également entre le lac Averne et les bancs de Néron. Enfin, ce séjour devint si enchanteur, qu'il excita la verve des poètes et des orateurs les plus célèbres, qui le chantèrent à l'envi les uns des autres.

Mais, hélas! aujourd'hui quelle différence! à l'exception de Pouzzole, ce beau pays est presque inhabité. Quelque nouvelle révolution lui rendra-t-elle une nouvelle splendeur? c'est ce qu'il faudrait lire dans le livre du destin.

LA TONNE D'HEIDELBERG.

Cette tonne se trouve dans le château de cette ville, qui appartenait à l'électeur. On y monte par un escalier de cinquante degrés, et au-dessus il y a une plate-forme de vingt pieds de long, avec une balustrade tout autour. Les armes de l'électeur sont au plus bel endroit de la tonne. Bacchus, en gros volume, y est aussi, avec je ne sais combien de satyres et autres ivrognes de cette espèce; les vignes, les raisins, les verres et les brocs en relief font partie des ornemens. On y voit aussi plusieurs cartouches où de belles sentences allemandes sont écrites sur ce riche sujet. Elle était destinée à renfermer du vin.

LES ILES DES CYCLOPES.

Entre Catane et Yaci-Reale sont placées les îles des Cyclopes, nommées aujourd'hui *Fariglione della Trizza*. Elles sont au nombre de quatre,

à peu près sur la même ligne, et à si peu de distance les unes des autres, qu'on avait imaginé de les unir en remplissant les intervalles qui les séparent, pour former un port avec le petit golfe qu'elles auraient renfermé ; mais les flots se sont joués des efforts des hommes.

La plus étendue de ces îles, quoique la moins haute, est celle qui est le plus près de la côte : elle porte particulièrement le nom de l'île de la Trizza. Sa surface inégale ne s'élève qu'à cinq à six toises au-dessus du niveau de la mer; elle peut avoir un demi-mille de circuit. Une lave noire et une argile blanchâtre dans laquelle on trouve quelques cristaux, dont plusieurs raient le verre, la composent.

La seconde s'appelle l'île des Cyclopes : elle a un sommet très pointu, et paraît de loin avoir la forme exacte d'une aiguille pyramidale. Elle est formée par des colonnes de basalte verticales qui sont articulées, et dont l'assemblage présente un seul faisceau. Les plus hautes de ces colonnes peuvent avoir soixante pieds au-dessus du niveau de la mer, et vraisemblablement autant au-dessous, où l'œil peut les suivre verticalement à une grande profondeur.

La troisième île est un peu moins haute et moins pointue : elle est également formée de colonnes de basalte ; mais elles sont couchées, et présentent des deux côtés opposés leurs bases et leurs sommets tronqués pareillement. Sur les autres côtés de la montagne, on voit les prismes

posés sur leurs longueurs : les deux bouts des colonnes ne sont pas d'égal diamètre ; de manière que, dans leur entassement, elles ressemblent à des piles de bois, où les bûches, plus minces à leur sommet qu'à leur base, formeraient un tas qui serait plus élevé du côté du gros bout.

La quatrième enfin, qui est un peu plus basse que les deux dernières, est un assemblage de colonnes bien cristallisées, plus petites, mais entassées, amoncelées dans plusieurs sens et dans plusieurs positions. Elles semblent être divergentes d'un centre commun, présentant extérieurement la partie la plus forte, et des sommets amincis se réunissant vers le centre.

La formation de ces îles présente une question intéressante et un phénomène infiniment curieux. Elles n'ont jamais eu de cratère, et par conséquent aucune d'elles ne peut être regardée comme un volcan particulier. Elles sont isolées, et ne dépendent d'aucun courant. Elles sont distinctes entre elles, et séparées de la côte et des montagnes qui la bordent, par un espace d'un mille, et baignées par une mer profonde. On ne peut pas supposer l'intersection du courant auquel elles auraient appartenu, puisqu'il n'y en a point qui se dirige vers elles qui ait leur élévation, et qui soit formé des mêmes laves. Elles n'ont pu être façonnées par les eaux, à la manière de pics calcaires, parce que cela annoncerait un massif plus considérable auquel elles auraient appartenu, qui aurait fait corps avec la

grande montagne, et dont on ne peut pas même soupçonner l'existence. Il est donc vraisemblable qu'elles ont été poussées des fonds de la mer, et qu'ayant été formées par un jet de laves qui s'est fait jour à travers le sol, et qui s'est élevé verticalement au milieu des eaux qui l'environnaient, elles auront jailli, à la manière de l'eau, par la pression d'une grande quantité de matière fondue, dont le réservoir, placé dans le corps de l'Etna, mais beaucoup plus haut, aura, par des canaux de communication, trouvé moins de résistance dans cette partie, et aura fait sa percée dans le fond de la mer.

LA COLONNE ANTONINE.

La colonne Antonine, que l'on voit à Rome, y fut érigée par le sénat, et Marc-Aurèle la consacra à Antonin-le-Pieux, son beau-père. Son élévation est de cent soixante-quinze palmes. L'escalier qui conduit à son sommet, où la statue de saint Paul a pris la place de celle de l'empereur, est intérieur, et a deux cents pieds. La colonne est décorée de bas-reliefs qui représentent les victoires de Marc-Aurèle.

CHARYBDE.

Si l'on compare l'état présent du gouffre de

Charybde avec la description effrayante qu'en donnent tous les anciens auteurs, poètes, historiens ou philosophes, il paraîtra probable que quelque bouleversement a pu produire près de cet endroit des cavernes énormes qui reçoivent les eaux dans un bras du courant, et les rejettent ensuite dans l'autre. Homère et Virgile disent qu'il engloutissait et vomissait alternativement tout ce qui en approchait : aujourd'hui la mer ne paraît pas y avoir de mouvement extraordinaire, et les vaisseaux y passent aisément. On ne saurait cependant révoquer en doute, que, du temps de Virgile, le Charybde offrait un phénomène terrible. Sans cela, ce poète, malgré la licence qu'il aurait cru pouvoir se permettre en cette qualité, aurait-il dit qu'Énée et sa flotte aperçurent de fort loin ses effets, et qu'ils gagnèrent sur-le-champ le large pour l'éviter? Hélénus aurait-il pris tant de peine pour le précautionner contre ce gouffre dangereux? Enfin lui aurait-il conseillé de faire plutôt tout le tour de la Sicile que de le passer? D'ailleurs les termes effrayans dont on se sert pour peindre le Charybde, dans les voyages d'Énée et d'Alcide, ne sont-ils pas les preuves irréfragables des périls auxquels on s'exposait en ne l'évitant pas? Les descriptions que font Strabon, Sénèque et Salluste, de ce gouffre, quoique plus faibles que celles des poètes, n'en confirment pas moins l'opinion que nous osons émettre sur la diminution progressive que chaque siècle a dû appor-

ter à ce détroit, ainsi qu'aux dangers qu'il présentait.

GIBRALTAR.

Gibraltar est une des deux montagnes que les anciens nommèrent les *Colonnes d'Hercule*. Ils l'appelaient *Mons Calpe* : *Mons Abyla* était le nom de l'autre. Tarif, général maure, fut le premier qui s'y établit ; ce fut en 712. Il y éleva une forteresse dont les restes subsistent encore ; il lui donna son nom *Gibel-Tarif*, montagne de *Tarif*, d'où, par corruption, est venu *Gibraltar*. Ce roc, d'environ trois milles de long, sur un de large dans sa plus grande largeur, et de sept de circonférence, est entièrement isolé, et ne tient à l'Andalousie que par une langue de sable de quatre cent cinquante toises de large et un mille de long. Sa plus grande élévation est de douze cents pieds. Ce point de la terre, auquel la politique donne une grande importance, et dont les fortifications sont un chef-d'œuvre de l'art, a souvent changé de maître. Ferdinand, roi de Castille, le prit au commencement du quatorzième siècle. Les Maures le reprirent en 1333, et les Espagnols en 1462. Charles-Quint le fit mettre dans un état de défense si formidable, qu'il fut regardé depuis comme imprenable. Cependant les Anglais ont trouvé, en 1804, le moyen de s'en emparer, et

depuis cette époque, il est resté en leur pouvoir.

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

Cette statue est le dernier terme du beau idéal, et il y aurait peut-être de la témérité à espérer que le génie de l'homme puisse aller plus loin. Tout respire, dans ce chef-d'œuvre, la vie et la divinité. Vainement chercherait-on sur la terre un homme dont la beauté égalât celle de ce marbre, on ne le rencontrerait pas; car cette statue est la réunion la plus parfaite de tout ce que la nature a disséminé de noblesse, d'élégance, de grâces, de force et de souplesse dans la formation de l'espèce humaine.

Le moment que l'artiste a choisi pour représenter son Apollon est déjà un trait de génie. Un monstre, le serpent Python, désole les habitans de Delphes; Apollon forme le généreux dessein de les délivrer de ce fléau : il cherche le reptile, l'aperçoit, le surprend, et le perce d'un trait. Son arc est encore dans sa main gauche, et sa droite vient à peine de quitter la corde fatale. Tous les membres du dieu ont conservé le mouvement que le combat qu'il a livré leur a imprimé. Mais quelle plume pourra jamais décrire l'expression qui règne sur la figure du vainqueur! Sur ses lèvres respire le sourire amer des

l'indignation, de l'ironie et du dédain ; dans ses regards brille la noble satisfaction que donne le triomphe, et non l'orgueil qui le déshonore. La joie que ressent Apollon de la défaite de son ennemi, n'a pas d'autre source que le plaisir d'avoir été le bienfaiteur de la terre. On ne saurait s'y méprendre, l'expression en est trop sensible.

Cependant ce n'était point assez pour l'artiste célèbre à qui nous sommes redevables de cette merveille, de peindre Apollon sous des traits dignes du dieu du jour, il a voulu qu'il joignît à la noblesse et à la majesté qui conviennent à ce caractère, l'élégance et la légèreté de l'amant de Daphné. Quelle aimable mollesse ont ces beaux cheveux qui ondulent sur ce cou à qui rien n'est comparable! Quelle grâce dans le bandeau qui retient cette céleste chevelure! Appuyée sur son bras gauche, sa chlamyde est jetée avec une négligence si bien entendue, qu'elle ne dérobe rien de la majesté des formes. Tout, jusqu'aux accessoires, arrache un éloge : le carquois, le baudrier, et les riches sandales qui laissent si agréablement le dessus du pied à découvert.

Mais ce qu'on ne saurait trop admirer avec M. Visconti, c'est l'idée sublime et l'art qu'a eu l'auteur d'exprimer, par la peinture de la fable de la mort du serpent Python, l'influence bienfaisante du soleil, dont les rayons rendent l'air plus salubre, et le purgent des exhalaisons in-

fectes de la terre, figurées par ce venimeux reptile. Tout est allusion dans cette étonnante figure. Le tronc d'arbre paré de ses fruits, qui soutient Apollon, représente l'antique olivier de Délos, qui avait vu naître ce dieu sous son ombre, et le serpent qui le ceint de ses longs replis ne peut être que le symbole de la vie et de la santé, dont Apollon était aussi le dieu.

C'est vers la fin du quinzième siècle, dans les ruines d'Antium, où les maîtres du monde rassemblèrent tout ce que les arts produisirent de chefs-d'œuvre, que cette statue a été découverte. Elle fut aussitôt achetée par le cardinal de La Rovère, qui la plaça d'abord dans son palais, et la fit transporter ensuite au Vatican, lorsqu'il fut monté au trône pontifical, sous le nom de Jules II. Le traité de Tolentino en a fait jouir, pendant quelques années, le Musée de Paris.

Le nom de l'auteur de cet immortel ouvrage est inconnu. Lorsqu'il fut retrouvé, le bras droit et la main gauche manquaient. Ce fut un élève de Michel-Ange, nommé Giovanni-Angelo Montorsoli, qui le restaura.

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE.

Cette muraille, à laquelle les Chinois donnent le nom de *Ouanti-li-Chang-Ching, la grande*

muraille de dix mille ly, doit être considérée comme une merveille de l'art. Son étendue, en y comprenant les divers contours qu'on lui a fait prendre, n'a pas moins de cinq cents lieues. Elle passe sur le sommet des plus hautes montagnes de la Chine, à travers de profondes vallées et sur de larges rivières. De distance en distance il y a une tour ou un ouvrage fortifié. Lorsque le passage est mal défendu par la nature, elle est doublée et même triplée; mais, dans les endroits qui se protégent d'eux-mêmes, elle ne consiste qu'en un rempart de terre. A Koopekoo son élévation est de trente-cinq pieds, et sa largeur, sur son sommet, de quinze. Parmi les tours dont elle est flanquée, il y en a quelques-unes qui sont carrées, et dont la hauteur est de quarante-huit pieds, et la largeur de quarante. Les fondations et les angles sont de gros granit. Quant aux matériaux qui composent le reste, ce sont des briques cuites unies ensemble avec un mortier remarquable par sa blancheur et sa pureté.

Quelques auteurs ont prétendu que cette fameuse muraille, qui borde la Chine au nord, avait été bâtie par l'empereur Tsin-Chi-Wang-Si, deux cent vingt-trois ans avant la naissance de Jésus-Christ, afin de protéger les provinces de Pé-Che-Li, de Chan-Si et de Chen-Li contre les irruptions des Tartares. Mais il en est d'autres, et notamment M. Bell, qui a résidé pendant quelque temps en Chine, et dont les

voyages sont généralement estimés, qui assurent que ce n'est que vers l'an 1160 que cet étonnant ouvrage a été élevé par un des empereurs chinois, dans la vue de prévenir les fréquentes incursions des Tartares, dont la nombreuse cavalerie ravageait les provinces, et avait le temps de s'enfuir avant qu'une armée pût leur être opposée. Renaudot observe judicieusement qu'aucun géographe oriental, dont les écrits remontent à trois cents ans, n'en fait mention. Mais quand de telles autorités ne suffiraient pas pour démentir l'origine reculée qu'on veut à toute force donner à cette muraille, il serait difficile de comprendre comment il se serait fait que Marc-Paul, qui a résidé pendant très long-temps dans le nord de la Chine, eût gardé le plus absolu silence sur un monument si vieux et si digne d'admiration. De ce conflit de conjectures il paraît résulter que le plus sage est de croire qu'un pareil mode de défense a été adopté à des époques différentes, et que la muraille, plusieurs fois ruinée, a été plusieurs fois restaurée; ce qui d'ailleurs s'accorde parfaitement avec l'état de conservation dans lequel elle est aujourd'hui.

LE MONT HÉCLA.

Sur la côte méridionale de l'Islande, à peu de distance de Skalholt, s'élève le mont Hécla à

une hauteur de cinq mille pieds, et d'un mille au-dessus du niveau de la mer. Quoique parmi les montagnes de l'Islande il y en ait plusieurs qui sont plus élevées et plus pittoresques que l'Hécla, il n'en est pas moins célèbre par ses volcans, par le nombre de ses éruptions, et surtout par sa situation, qui l'a rendu le point d'observation pour les bâtimens qui vont du Groënland à l'Amérique septentrionale.

Le territoire qui l'environne est désert : nul doute que ce ne soit l'effet des éruptions fréquentes qui y ont eu lieu; car toutes les apparences de la plus horrible dévastation y sont encore frappantes. Des restes d'habitations écroulées, et des pans de murailles abattus, qui sont épars parmi les laves, dénotent assez le ravage qu'elles y ont porté. Tout autour de la montagne, et à une distance de deux milles, on ne trouve ni plantes, ni herbes, ni rien qui annonce la plus faible végétation. Des laves, des pierres, de petits rochers rouges et noirs, quelques éminences de scories, de pierre ponce et de cendres, c'est tout ce qu'on y aperçoit. Plusieurs de ses rochers sont eux-mêmes des volcans dont l'intérieur du sommet a la forme d'un entonnoir, et qui vomissent du feu. Plus on approche de l'Hécla, et plus la route devient impraticable. Les habitans du pays ont cru pendant longtemps qu'il était de toute impossibilité de gravir jusqu'à son sommet, à cause du grand nombre de fondrières que l'on rencontre sur la route, et

qui jettent continuellement des flammes sulfureuses et une fumée épaisse. Sur la partie la plus élevée, et dans le centre, on voit presqu'à chaque pas des ruisseaux d'eau bouillante et d'immenses cratères qui vomissent en tout temps du feu de la fumée. Derrière l'Hécla, du côté de l'ouest, on trouve une montagne de laves et de pierres fondues qui a la forme d'un rempart : sa hauteur est de soixante à soixante et dix pieds. Ces pierres sont presque toutes couvertes de mousse ; et, dans les places où elles manquent, il y a des cavités profondes. En général tous les rochers que l'on voit dans cette partie de l'Hécla sont composés de pierres ponces rangées en petites couches horizontales et brisées dans chaque direction, ce qui prouve l'intensité du feu qui a agi sur elles.

Sir Joseph Banks, le docteur Solander, le docteur Hams-Lind, d'Edimbourg, et Vantroël, Suédois, ont été les premiers qui aient osé gravir jusqu'au sommet de l'Hécla. Ce fut en 1772 qu'ils tentèrent ce périlleux voyage. L'éruption de 1766 ayant considérablement diminué la raideur et les difficultés de la montée, leur marche fut moins pénible qu'ils ne l'avaient craint. La première chose qui frappa leurs regards fut une étendue de terre de soixante à soixante et dix milles, que le passage ou le séjour de la lave dans un état de liquéfaction complète avait rendue inculte. Ils traversèrent ensuite un espace qui n'avait pas moins de trois cents à trois cent soixante milles,

sans rencontrer une seule place où il n'y eût de la lave. A mesure qu'ils montèrent et qu'ils parvinrent à la première crevasse volcanique, ils furent contraints d'abandonner leurs chevaux. La description qu'ils font de cette partie de la montagne peut donner une idée de la bizarrerie de la nature. Elle présente, disent-ils, des rochers et des espèces de murailles irrégulières sur lesquels on jurerait qu'on a donné une couche de vernis. Un peu plus haut, et près d'une de ces crevasses si communes dans l'Hécla, on entend distinctement le bruit de l'eau bouillante; et cependant, de quelque côté que l'on tourne la vue autour de soi, on n'aperçoit partout que de la neige, à l'exception de quelques places nues où il n'y en a pas. Étonnés d'abord de cette différence d'aspect sur le sol, les quatre voyageurs ne furent pas long-temps sans s'apercevoir qu'elle était occasionnée par les vapeurs brûlantes qui s'élevaient de la montagne. En effet, plus ils s'approchèrent du sommet, et plus ces pluies devinrent grandes. Enfin, après être arrivés à environ deux cents verges de ce sommet, ils aperçurent un trou d'une verge et demie de diamètre, d'où il sortait une exhalaison si grande, qu'il leur fut impossible d'en déterminer le degré avec le thermomètre de Fahrenheit. Cependant le froid ne tarda pas à se faire sentir de nouveau; le thermomètre, qui était à 54 au pied de la montagne, tomba à 24. Le vent soufflait avec une telle violence, que la crainte d'être poussés dans des pré-

cipices affreux, força plusieurs fois nos savans de se jeter le ventre contre terre. Vainqueurs de tous ces obstacles, ils en vinrent pourtant à leur honneur, et eurent la satisfaction d'atteindre le plus haut de l'Hécla. Mais la chaleur et le froid qu'ils éprouvèrent presque en même temps leur parurent extraordinaires : car, suspendu en l'air, leur thermomètre était constamment à 24 degrés, et dès qu'on le posait sur la terre il descendait à 153.

Un des plaisirs que les habitans du pays aiment à donner aux étrangers à qui ils servent de guides, consiste à jeter, en leur présence, de grosses pierres à l'endroit où les flammes sortent du volcan, et de voir ensuite ces mêmes pierres lancées avec une force extraordinaire, qu'on ne peut mieux comparer qu'à celle d'une mine qui fait voler les éclats d'un mur qu'elle emporte. Mais, pour se permettre cette expérience récréative, il faut être bien familiarisé avec les effets de l'explosion qu'elle procure, afin de se tenir à une distance qui mette à l'abri de tout danger. La connaissance des diverses avenues de la montagne est également nécessaire pour qu'on se hasarde à en faire le voyage, autrement ce serait commettre la plus grande imprudence; car il arrive souvent que, dans des places où l'on ne soupçonnerait aucune espèce de danger, la terre brûlante vient à s'entr'ouvrir, et plus d'une fois des hommes, engloutis tout à coup dans ces fournaises ardentes, ont payé de leur vie une téméraire curiosité.

LE LAC AVERNE.

Ce lac, connu aujourd'hui sous le nom de *Lago di Tripergola*, est environné de montagnes volcanisées dont l'aspect est sombre et sauvage. Les hautes et épaisses forêts dont la cime, inclinée sur ses bords, formait anciennement une voûte impénétrable aux rayons du soleil, avaient rendu si infect l'air qu'on y respirait, qu'aucun poisson ne pouvait y vivre, et que les oiseaux qui volaient au-dessus y tombaient morts. L'horreur ténébreuse de cette solitude, et le danger auquel s'exposaient ceux qui osaient en approcher, la rendirent si redoutable, qu'on la consacra à Pluton, et que le lac Averne fut regardé comme étant l'embouchure de l'enfer. Les prêtres ne manquèrent pas de tirer le plus grand parti de cette croyance populaire. Ils commencèrent par dire que des géans, qui avaient eu la témérité de combattre contre les dieux, avaient été précipités dans des abîmes emflammés ; puis, profitant de la terreur que cette fable répandit dans les esprits, ils soutinrent que les tremblemens de terre, fréquens dans ces contrées, n'étaient que l'effet des efforts que cette race impie faisait pour briser les cachots où ils étaient renfermés, et que les feux souterrains qu'on entendait, étaient des présages sinistres dont il faillait détourner l'in-

fluence par des offrandes et des sacrifices. Bientôt on vit s'élever des temples en l'honneur de Pluton, de Proserpine, d'Hercule, d'Apollon Pythien; et, du fond d'un antre ténébreux, la sibylle rendit ses oracles.

Alors les poètes, amis de tout ce qui est merveilleux, renchérirent sur les prêtres. Homère et Virgile chantèrent à l'envi l'un de l'autre le lac Averne, et conduisirent tous deux leurs héros sur ses bords. Aujourd'hui tout est changé; l'air est purifié, les effets dangereux n'existent plus, les oiseaux peuvent sans danger planer sur les eaux du lac. L'époque de ce changement n'est même pas nouvelle; car, si l'on en croit Strabon, elle remonterait au siècle d'Auguste, qui fit couper tous les bois qui environnaient ce séjour de la mort.

LE COLISÉE A ROME.

Cet édifice, bâti en grandes pierres de taille, d'une forme ronde, est composé de trois étages, dont les arcades et les fenêtres sont très hautes et bien proportionnées, tire son nom du colosse de Néron, qui y fut transporté. Rien de plus imposant et de plus noble que son aspect. Au-dessus de ces trois étages s'élève une muraille

où l'on voit de distance en distance des fenêtres qui ressemblent aux mansardes des maisons de Paris. Chaque arcade et chaque fenêtre sont flanquées de deux colonnes. Tous les ordres sont employés dans l'architecture de ce superbe monument. Le premier étage est d'ordre dorique, le deuxième ionique, le troisième corinthien, et le quatrième composite. Des corniches qui règnent autour de cet édifice, et qui en font un des plus beaux ornemens, indiquent ces quatre étages. Ce fut Flavius Vespasien qui jeta les premiers fondemens de ce fameux ouvrage, que Tite, son fils, acheva après lui. Trente mille Juifs, faits esclaves lors de la prise de Jérusalem, travaillèrent à sa construction. Infiniment plus vaste que le théâtre du grand Pompée, qui contenait près de quatre-vingt mille personnes, trois cent mille pouvaient prendre place dans le Colisée, et y être même à l'abri des injures du temps, au moyen de grandes tentes soutenues par des poutres qu'on faisait entrer dans la corniche supérieure, où, pour les recevoir, on avait pratiqué des trous qui subsistent encore. Mais combien la vue de ce qui reste aujourd'hui de ce chef-d'œuvre que le temps, les barbares, et cinq à six embrasemens avaient respecté, ne donne-t-elle pas de regrets lorsqu'on apprend qu'il a été sacrifié par un pape avare, Paul III, qui, voulant satisfaire la cupidité de ses neveux, leur permit de prendre et d'employer les matériaux du Colisée pour en construire deux palais? Aussi

tous les habitans de Rome connaissent-ils le proverbe suivant :

Quid non fecerunt barbari, fecêre Barberini (1).

On a pratiqué, il y a près d'un demi-siècle, dans l'enceinte du Colisée, des chapelles circulaires dans lesquelles sont représentés, comme au Calvaire près de Paris, les principaux traits de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

TEMPLE DE JUNON LACINIE, A AGRIGENTE.

Un des principaux édifices d'Agrigente était le temple de *Junon Lacinie*, situé à l'angle oriental de la partie méridionale de la ville. Quoique fort dégradé, ce monument offre encore une ruine aussi imposante que pittoresque. Les treize colonnes du flanc septentrional existaient au commencement du siècle dernier ; mais il en est tombé plusieurs, et peut-être aujourd'hui n'en reste-t-il pas une seule sur pied. Il en est de même à la face du côté du couchant, où, sur six colonnes, trois sont à moitié détruites. Quant à la partie de l'entrée, elle l'est entièrement. Cependant, malgré le délabrement pres-

(1) Ce que n'ont point fait les barbares, les Barberins l'ont fait.

que général de ce monument, on peut juger, par l'effet qu'il présente encore, de celui qu'il devait produire lorsqu'il était dans son entier, et combien cette architecture, lourde et massive au premier abord, devait être noble et majestueuse par l'élévation du grand socle qui lui servait de base.

Pline rapporte que c'est dans ce temple de Junon que l'on conservait une des plus précieuses peintures de Zeuxis : c'était l'image de la déesse à laquelle ce célèbre artiste avait cherché à donner un caractère et une grâce toute divine. Pour parvenir au point de perfection qu'il désirait, Zeuxis avait demandé que les plus jolies filles d'Agrigente lui fussent amenées, afin de choisir parmi elles celle qu'il jugerait digne de lui servir de modèle; mais, n'ayant pu trouver réuni dans une seule cet ensemble de formes et de proportions qui lui étaient nécessaires, il en retint cinq, et prit dans chacune d'elles ce qu'elles offrirent de véritablement parfait.

LE MONT CÉNIS.

Le mont Cénis n'offre rien de plus étonnant ni de plus redoutable que les autres montagnes, où la nature a été abandonnée à ses caprices. Le chemin, qui a mille cinq cents toises d'élévation, était, il y a quelques années, étroit; mais, quoiqu'il fût pratiqué au milieu des rochers, des ra-

vins et des cascades, il n'offrait aucune espèce de danger, surtout si l'on s'en rapportait à l'adresse de son mulet. Aujourd'hui cette précaution n'est pas même nécessaire ; car, grâce à la superbe route que les Français y ont ouverte, on n'est pas obligé, comme auparavant, de démonter les voitures, et rien ne s'oppose plus à ce qu'elles montent et roulent sans difficulté, et sans craindre d'autres accidens que ceux auxquels on est exposé sur les chemins les mieux entretenus. Une longue plaine ferme le plateau du mont Cénis. On y trouve un hospice pour les malheureux que le froid a surpris en route, et un étang nommé l'*Étang-de-la-Madeleine*, très renommé par la bonté de ses truites.

SÉPULTURE DE DAVID, A JÉRUSALEM.

Au sud-est de la ville de Jérusalem, et à cent cinquante toises de distance de la porte appelée *Bed Davoud*, *Porte-de-David*, on trouve un édifice qui ressemble à une ancienne église grecque. Dès qu'on y est entré, on tourne à gauche, et on arrive au sépulcre par un galerie au rez-de-chaussée, fermée de plusieurs portes et de plusieurs grilles en fer. Ce monument, qui occupe tout le mur du fond de la galerie, dont la largeur est environ de quinze pieds, est une es-

pèce de catafalque, couvert de belles étoffes en soie de différentes couleurs, et richement brodées.

LE KAMSIN,

OU VENTS CHAUDS DU DÉSERT.

C'est le nom que l'on donne, en Egypte, à des vents du sud qui soufflent le plus fréquemment dans les cinquante jours qui entourent l'équinoxe, et que les voyageurs ont fait connaître sous le nom de *vents empoisonnés*. Il faut avoir éprouvé la funeste propriété qui leur est effectivement particulière, pour pouvoir se faire une juste idée de ce phénomène. Mais on ne saurait mieux en comparer l'impression qu'à celle qu'on reçoit d'un four, au moment où l'on en retire le pain. Lorsque la tempête occasionnée par ces vents survient, la nature se bouleverse, le ciel, toujours si pur dans ces beaux climats, devient trouble, et le soleil, perdant son éclat, ne donne plus qu'un jour terne et sans ombre ; l'eau ne réfléchit plus ses rayons, et paraît troublée ; sans être nébuleux, l'air est gris, et plein d'une poussière très déliée, qui ne dépose pas, mais qui pénètre partout ; un horizon jaune fait paraître les arbres décolorés ; des bandes d'oiseaux volent devant les nuages ; les animaux effrayés errent

dans les campagnes, et les habitans, qui les suivent en criant, ne peuvent pas les rassembler. Le vent, qui est toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très chaud ; mais il croît en intensité à mesure qu'il prend de la durée. On le reconnaît promptement au changement subit qu'on éprouve dans tout son être. Le poumon, qu'un air trop raréfié ne remplit plus, se contracte et se tourmente ; la respiration devient courte, laborieuse ; la peau sèche, et l'on se sent dévoré par une chaleur interne. C'est en vain que l'on cherche à rétablir la respiration en buvant beaucoup d'eau. Cherche-t-on de la fraîcheur ? on est trompé par les corps qui on coutume de la donner ; le marbre, le fer et l'eau, malgré le voile dont le soleil est couvert, sont brûlans. Désertant les rues, les habitans des villes et des villages se renferment dans leurs maisons, et ceux du désert dans leurs tentes, ou dans des puits creusés en terre, où ils attendent la fin de cette espèce de tempête, qui dure ordinairement trois jours. Si ce terme se prolonge, il est presque impossible de la supporter. Mais c'est surtout aux voyageurs qu'elle peut être funeste : malheur à ceux qu'elle surprend en route, loin de tout asile. L'effet en est quelquefois porté sur eux jusqu'à la mort. Le poumon respirant à vide, on entre en convulsion ; la circulation se trouve dans les vaisseaux ; tout le sang, chassé par le cœur, reflue à la tête et à la poitrine, et cause l'hémorragie qui se manifeste par le nez et par

la bouche après la mort. Le cadavre reste long-temps chaud ; il enfle, devient bleu, et se déchire aisément. Pour prévenir ces sortes d'accidens, on se bouche le nez et la bouche avec des mouchoirs. Mais de tous les moyens le plus efficace, s'il pouvait être employé, ce serait d'imiter les chameaux, qui enfoncent le nez dans le sable, et attendent paisiblement que la tempête soit passée.

TOMBEAU DE VIRGILE.

Un des premiers objets de curiosité pour les étrangers qui voient Naples pour la première fois, est d'aller visiter le tombeau de Virgile, qui se trouve placé immédiatement au-dessus de la grotte de Pausilippe, et à soixante pieds d'élévation au-dessus du sol même du chemin. Ce tombeau, bâti en *mattoni* ou briques posées en losange, annonce qu'il a été construit du temps d'Auguste, puisque tous les antiquaires s'accordent pour dire que c'est à l'époque du règne de ce prince qu'on a fait le plus grand usage de cette manière de bâtir.

La croyance attachée à ce petit monument ruiné, paraît fondée sur le rapport de plusieurs écrivains, dont le plus ancien, *OElius Donat*, grammairien célèbre qui vivait à Rome, en 354, et qui dit, dans la vie de Virgile, que ses cendres furent transportées à Naples par les ordres d'Au-

guste (1), et déposées sur le chemin de Pouzzole (vers le deuxième mille), ce qui se rapporte assez exactement, quant à la distance, à la situation de ce monument. Le Stace, poète latin, célèbre dans le premier siècle, dit, en parlant de Naples, sa patrie, que le tombeau de Virgile est, de tous les monumens de cette ville, celui qui l'intéresse le plus, et vers lequel il se plaît à aller échauffer son génie. Enfin, quelques autres auteurs, tels que Pietro Stephano et un évêque d'Ariano, assurent y avoir vu le sarcophage ou urne cinéraire de Virgile. Quoi qu'il en soit, il paraît que depuis long-temps ce n'est plus qu'une masure informe dont le revêtissement extérieur a été enlevé, ainsi que celui de l'intérieur, qui n'a aujourd'hui, pour toute décoration, que quelques niches pratiquées dans l'épaisseur des murs.

L'inscription qu'on lit aujourd'hui sur ce tombeau est du seizième siècle.

Qui cineres ? Tumuli hæc vestigia ; conditur olim
Ille hoc qui cecinit, pascua, rura, duces (2).

(1) Virgile mourut à Brindusium, aujourd'hui Brindes, dans la terre d'Otrante. Il revenait de Grèce, où il avait accompagné Auguste. Ce poète n'avait que cinquante-deux ans lorsqu'il mourut. Auguste le pleura, et ordonna que l'on portât ses cendres à Naples, parce qu'il savait combien le séjour de cette ville lui avait été agréable pendant sa vie.

(2) Vous cherchez ici des cendres ? Vous n'y trouverez que les vestiges du tombeau où repesait autrefois celui qui a chanté les prés, les champs et les guerriers.

Elle a remplacé celle attribuée à Virgile lui-même :

> *Mantua me genuit, Calabri rapuére, tenet nunc*
> *Parthenope. Cecini pascua, rura, duces* (1).

RUINES DU PALAIS-DE-LA-REINE, DANS L'ILE DE CHYPRE.

Près de Cythère, de ce séjour de la déesse des Grâces, où, à la place de ces jardins délicieux qui ont tant échauffé l'imagination des poëtes, on ne voit plus qu'un bois de mûriers blancs, des caroubiers, des oliviers, des arbres fruitiers, et quelques plantes potagères, sont les ruines d'un palais auquel le nom de *Palais-de-la-Reine* a été jusqu'à présent transmis de père en fils, par une tradition constante. L'époque de son origine étant entièrement inconnue, ce n'est que sur la forme de ses débris et sa situation enchanteresse que l'on peut hasarder quelques conjectures. Le chemin qui y conduit n'est pas facile, et ce n'est qu'à pied qu'on peut en gravir la partie qui se trouve après la base du rocher ; car, lorsqu'on est arrivé au pied de l'aiguille, qui n'est plus qu'une roche coupée presque per-

(1) Mantoue m'a vu naître, et les Calabrois m'enlevèrent Je repose maintenant sur le territoire de Parthénope. J'ai chanté les prés, les champs et les guerriers.

pendiculairement de tous côtés, et où l'on voit deux carrés de murs ruinés, il ne reste plus aucun vestige de route, et l'on est forcé de grimper cette espèce de muraille naturelle, en profitant des parties saillantes, ou des pointes, des pierres et des trous, afin de se cramponner des pied et des mains : quelquefois même les voyageurs sont réduits à s'aider les uns et les autres avec un bâton. Enfin, après avoir triomphé de tous ces obstacles, on arrive à la porte du palais, qu'on peut considérer comme divisé en quatre corps-de-logis, les uns plus hauts que les autres ; savoir : le premier, celui des gardes ; le second, celui des magasins ; le troisième, celui de la cour, ou l'habitation de parade ; et le quatrième, le dortoir des maîtres, placé sur le plus haut point de l'aiguille. Il se pourrait cependant que cette dernière partie eût été destinée à servir d'oratoire. Les murs sont construits avec des pierres prises sur les lieux, et cimentées avec de la chaux. Plusieurs angles sont en briques parfaitement cuites, et dont la couleur rouge est encore bien conservée ; elles ont deux pieds de longueur, un de large, et un doigt d'épaisseur. Les jambages des portes et des fenêtres, d'une belle proportion, sont en marbre entièrement composé de coquillages de milles espèces différentes. Quelques pièces de l'édifice ont encore leur toiture.

Lorsqu'on réfléchit à l'ancienneté de ce monu-

ment, au luxe qui y règne, aux difficultés qu'a dû nécessairement offrir le transport des marbres, de la chaux et de la brique qui ont servi à sa construction ; à la beauté, ou, pour mieux dire, à la magnificence de l'appartement où il est problable que se rassemblait la cour ; enfin, à la grande quantité d'eau qui a été amenée à un lieu si élevé, il est impossible de ne pas croire que le fondateur de ce palais était un souverain qui possédait à la fois de grands talens, un esprit peu commun, et beaucoup de richesses. Mais quel était ce souverain ?

Il est certain que, si l'on fait le juste rapprochement de la construction, de la position et de l'antiquité de cet édifice, avec la tradition et la fable, il en résultera la probabilité qu'il fut construit par les ordres d'une femme ; que cette femme, reine ou puissamment riche, régnait ou habitait dans l'île de Chypre, et que Cythère et Idalie faisaient partie de ses jardins. En effet, il n'y a qu'une femme qui ait pu réunir le luxe et le goût qui se déploient dans la partie qu'on présume avoir été le salon de la cour. Cette partie, étant vraisemblablement destinée à servir de galerie ou d'appartement de cour et de compagnie, est composée de quatre salles carrées, placées à la suite les unes des autres, et ayant chacune de grandes croisées au nord et au sud, de sorte qu'on jouit de tous côtés de la vue de presque toute l'île. Les portes pratiquées dans

le milieu étant de la même grandeur, la vue se porte, dès qu'on entre, dans les quatre pièces, ce qui produit le plus bel effet.

Dans la pièce la plus élevée, qui n'a point de toit, est un cyprès sauvage. On y jouit d'un point de vue magnifique; à l'exeption d'un petit coin de terre caché par les montagnes de Paphos et du mont Olympe, l'œil embrasse presque toute la circonférence de l'île de Chypre, à vue d'oiseau. On y respire un air extrêmement pur; mais il est si vif, qu'il n'aurait pas permis à la déesse des grâces de s'habiller aussi légèrement qu'il a plu et qu'il plaît aux peintres et aux sculpteurs de nous la répresenter, du moins quand elle habitait ce merveilleux palais.

MINES D'OR.

De tous les métaux, l'or est celui qui réunit le plus de propriétés utiles et agréables sans avoir rien qui soit nuisible. Ductile et malléable au suprême degré, il prend facilement toutes les formes qu'une main habile veut lui donner. Sa couleur, que rien n'altère, est agréable à l'œil, et le poli le plus éclatant qu'il est susceptible de recevoir, le rend propre à former les ornemens les plus précieux et les parures les plus élé-

gantes. Regardé généralement comme le plus pur et le plus parfait des métaux, tous les peuples civilisés se sont accordés pour en faire le premier signe représentatif des valeurs, au moyen desquelles ils commercent entre eux.

Ainsi que le fer, l'or est répandu sur toute la terre; mais il est des lieux où sa petite quantité rend sa présence infiniment difficile à reconnaître. Il a, comme les autres métaux, ses mines particulières, soit en filons qui sont ordinairement quartzeux, et dans des montagnes primitives, soit dans des couches horizontales de sables ferrugineux. On a remarqué que celles de ces mines qui ne contiennent que de l'or, sans mélange d'autres métaux, sont les moins productives. Ainsi la plupart d'entre elles ne couvrant pas les frais de leur exploitation, on s'est vu forcé de les abandonner. C'est ce qui est arrivé, sous Pierre-le-Grand, près d'Olonetz, sur le lac Lodoga, où l'on a trouvé des morceaux d'or de deux ou trois marcs; et à la Gardettte, en Dauphiné, où le filon a fourni des échantillons qu'on aurait cru venir des plus riches mines du Mexique.

Le produit considérable que les Romains retirèrent autrefois des mines d'or d'Espagne et du Portugal, ferait supposer qu'elles sont infiniment riches, si l'on ne connaissait la manière dont ce peuple fameux les exploitait. Il ne se donnait pas la peine de creuser des puits profonds, et de pratiquer des galeries; il sapait les montagnes

enrières, et n'y laissait que les traces de sa cupidité.

Les mines d'or de Hongrie et de Transylvanie sont les plus importantes de celles qu'on exploite aujourd'hui en Europe. En Hongrie, elles sont aux environs de Schemnitz et à Kremnitz. L'exploitation de ces dernières est très ancienne, et remonte à plus de mille ans; les fouilles en ont été poussées à plus de neuf cents pieds perpendiculaires de profondeur. Quant à la Transylvanie, ses principales mines sont celles de Fatzebey, d'Offenbanya, de Nagyay et de Verespatak, près d'Abrobanya : cette dernière est célèbre par les bois pétrifiés qu'elle renferme, et qui sont ensuite convertis en mines d'or.

La Sibérie ne possède qu'une seule véritable mine d'or; c'est celle de Bérézof, dans les monts Ourals, près d'Ekatérinbourg.

Mais ce serait vainement que l'on chercherait dans les contrées septentrionales, et même dans les régions tempérées, des mines d'or qui fussent des sources de richesses : ce n'est que dans les tropiques que la vraie patrie de ce précieux métal est placée; c'est là que la toute-puissance des rayons perpendiculaires du soleil rend le sol si fertile, que c'est presque à sa surface que l'on trouve les plus belles productions du règne minéral. Dans les différentes contrées de l'Afrique, dans les plaines du Brésil, dans les vallées du Pérou, du Mexique et de la Nouvelle-Grenade, on n'en est pas réduit à déchirer profondément

les entrailles de la terre ; les filons d'or ne se prolongent jamais au-delà de quelques toises.

Quoiqu'il soit bien tenu pour constant que l'or se trouve toujours à l'état vierge ou métallique, on ne donne néanmoins le nom d'*or natif* qu'à celui qu'on découvre facilement à nu. Il se trouve sous différentes formes : 1° en *petites paillettes*, ou en petits grains, comme le sable ; 2° en *masses pondérables*, séparément, depuis un grain jusqu'à plusieurs livres (1) ; 3° en *filets droits*, ou *contournés* ; 4° en *lames unies*, ou couvertes d'aspérités ; 5° en *dentrites*, ou en *petits cristaux* irréguliers ; 6° *cristallisé* d'une manière distincte. L'or natif en grains se trouve dans les vastes couches terreuses, en Afrique et dans l'Amérique équatoriale, ainsi que dans plusieurs rivières d'Europe, telles que le Rhin, le Rhône, et quelques torrens des Cévennes et des Pyrénées. Quant à l'or *natif* en lames, il se trouve assez fréquemment dans les mines d'Abrobanya, en Transylvanie. Ces lames, qui ont jusqu'à un pouce de diamètre, sont quelquefois parsemées de petites pyrites jaunes cubiques, qu'on a voulu faire passer pour des cristaux d'or.

C'est d'abord par le lavage, et ensuite par l'a-

(1) C'est la forme la plus ordinaire sous laquelle il se présente dans ses filons. On assure qu'on en a trouvé au Pérou et au Mexique qui pesaient plus de soixante marcs. Ceux qu'on rencontre quelquefois en Europe, et surtout en Transylvanie, ne vont pas à plus de quelques gros.

malgamation, que l'or est séparé du minerai. Nous donnerons, dans la description qui suit les mines d'argent, quelques détails sur cette dernière opération, qui est une des plus curieuses et des plus importantes de l'exploitation des mines.

MINES D'ARGENT.

L'ARGENT est un métal parfait qui possède à un degré éminent les propriétés métalliques, et parmi lesquelles on distingue celle de paraître fixe et inaltérable au feu. Après l'or, il est le plus ductile. Presque toutes les contrées de la terre en contiennent des mines. Cependant on a remarqué qu'autant l'or abonde dans les pays brûlans, autant l'argent paraît se plaire dans les régions froides, soit par leur latitude, soit par leur situation fort élevée. En Europe et dans l'Asie boréale, les mines d'argent ne sont pas à une grande élévation au-dessus de la mer; mais elles se trouvent à une latitude de cinquante ou soixante degrés. En Amérique, elles sont voisines de l'équateur, mais c'est au centre des Cordilières, et dans les régions où les glaces sont éternelles.

Les mines d'argent de Konsberg, en Norwége, au nord de Christiana, sont les plus importantes de l'Europe; elles sont au nombre de vingt: le hasard les a fait découvrir. C'est leur richesse qui a peuplé le pays aride et sauvage où elles sont situées, et qui a fait élever une ville dans un lieu

où l'on voyait à peine autrefois une cabane de berger. On descend à peu près perpendiculairement dans ces mines, par des échelles, à une profondeur de sept à huit cents pieds. Des flambeaux éclairent ceux qui entreprennent ce voyage. On rencontre d'espace en espace des puits qui sont creusés dans le roc, et dans lesquels on peut se reposer. Arrivé au point d'arrêt, on trouve un labyrinthe immense, percé de tous côtés d'allées et de longues voûte remplies d'ouvriers occupés à tailler le roc. Ce travail est pénible, car le plus souvent ce roc est si dur, qu'on ne peut l'entamer que par l'effort d'un feu violent. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces mines, c'est que l'argent, au lieu d'y être partout divisé et épars, s'y rencontre par grosses masses dans quelques places, tandis que dans d'autres il manque absolument. Cette bizarrerie de la nature est particulière aux mines de Konsberg. Les masses qu'on en retire, lorsque la veine est bonne, sont d'une grosseur prodigieuse, et dédommagent amplement du temps que l'on perd quand on ne trouve rien. On conserve dans le cabinet du roi de Danemarck une de ces masses qui pèse cent soixante livres; elle a cinq pieds six pouces de longueur, sur quatre pieds de circonférence.

Les mines d'argent de France ne sont intéressantes que sous le rapport de la minéralogie, leur produit n'étant pas aujourd'hui considérable. Les principales sont celles de *Sainte-Marie*, dans les Vosges; de *Baigorry*, dans les Basses-Pyré-

nées, et des *Cullanches*, près d'Ellemont, en Dauphiné. En Espagne il n'y a qu'une seule mine d'argent, connue sous le nom de *Guadalcanal.* Il paraîtrait que les Romains ont épuisé les richesses qu'elle contenait, car elle ne rapporte presque rien. Elle est située dans la *Sierra-Morena* ou la *Montagne-Noire,* sur les confins de l'Andalousie et de l'Estramadure.

Dans l'Asie septentrionale et dans la Chine, on trouve plusieurs mines de ce même métal; mais en Perse, et particulièrement en Afrique, où les mines d'or sont assez abondantes, on n'en connaît aucune. Cependant il serait possible qu'on en découvrît un jour dans les montagnes de cette partie du monde, dont le sommet est couvert de neige.

Mais c'est au Pérou, à vingt degrés seulement de latitude australe, à cent lieues de la mer du Sud, au sommet de l'immense rivière de la *Plata,* mot qui signifie *Fleuve d'Argent,* dans la fameuse montagne de *Potosi,* que se trouve la mine d'argent la plus riche qui soit au monde.

Les minerais d'une de ses veines, essayés en 1628, ont donné quatre-vingt marcs d'argent par caisson, le caisson contenant cinquante quintaux de minerai, tandis que pour l'ordinaire on tient pour fort riches les mines qui rendent huit on dix marcs par caisson. C'est au hasard que l'on doit la découverte de ces mines, dont le précieux métal circule maintenant dans toutes les parties du monde.

Ce fut l'an 1545 qu'un Indien, nommé Gualpa ou Hualpa, poursuivant des chevreuils jusqu'au haut de la montagne, se trouva tout-à-coup arrêté par un rocher assez escarpé. Il voulut l'escalader, et s'accrocha, à cet effet, à un arbrisseau dont les racines n'étaient pas assez profondes pour résister à ce poids. En conséquence, l'arbrissseau resta dans les mains de l'Indien, qui aperçut alors, dans le trou où avait été la racine, un lingot d'argent fin qui paraissait à travers une croûte de terre qui le couvrait. Transporté de joie, Gualpa se contenta des fragmens de métal qui étaient restés mêlés avec de la terre autour de la racine, et s'étant retiré chez lui, il nettoya secrètement les fragmens qu'il avait ramassés et les vendit. La découverte était trop belle pour qu'il ne cherchât pas à en profiter; aussi, chaque fois qu'il avait besoin d'argent, allait-il visiter le Potosi.

Cependant, de quelque mystère qu'il s'efforçât de couvrir son changement de fortune, un de ses amis intimes, nommé Guema, s'en aperçut; et, de ce moment, il ne lui laissa pas de relâche jusqu'à ce qu'il l'eût instruit de ce qui lui était arrivé d'heureux. Gualpa céda au désir de son ami, et tous deux d'intelligence firent payer un double tribut au Potosi. Tout alla bien pendant quelque temps; mais Gualpa n'ayant jamais voulu apprendre à Guema comment il s'y prenait pour nettoyer le minerai, celui-ci en fut si courroucé, qu'il alla tout découvrir à

son maître, nommé Villaroël, Espagnol qui habitait Porco. Cette indiscrétion, ou plutôt cette vengeance, fut fatale aux deux Indiens. Villaroël ne perdit pas un moment pour aller reconnaître la minière, qui fut dès-lors exploitée, et de laquelle on tira d'immenses richesses.

La montagne de Potosi, d'après la description qui en a été faite par Ulloa et par d'autres voyageurs, est d'une hauteur prodigieuse, et a la forme d'un pain de sucre. Il paraît qu'elle était remplie, du haut en bas, de veines et de filons d'argent d'une richesse incalculable. Suivant plusieurs voyageurs espagnols, elle a rendu dans l'espace de quatre-vingt-treize ans, c'est-à-dire depuis 1545, époque du commencement de son exploitation, jusqu'en 1638, près de quatre cent millions de *pesos* ou onces d'argent, ce qui est, à peu de chose près, l'équivalent de tout celui qui circule en France.

Une particularité bien remarquable, ce sont les traits de ressemblance, dans la constitution physique, qui se rencontrent entre la montagne du Potosi, et celle des Chalanches, en Dauphiné. La pente de cette dernière est aussi rapide que le pain de sucre du Potosi, et elle s'élève à quatorze cents toises perpendiculaires. On trouve depuis sa base jusqu'à son sommet, ainsi que dans le Potosi, de monstrueuses veines métalliques, divisées en tous sens, et contenant du minerai dont la richesse s'élève, d'après les essais qui ont été faits, jusqu'à soixante ou qua-

tre-vingts marcs par quintal; mais malheureusement la quantité n'en est pas considérable.

Il nous reste maintenant à parler de l'opération de l'amalgamation; et, comme le plus bel établissement de l'Europe, dans ce genre, se trouve à une demi-lieue de Freiberg, en Saxe, nous pensons que sa description sera aussi agréable qu'utile à nos jeunes lecteurs.

Il est peu de contrées sur la terre aussi fertiles en mines que les environs de Freiberg. On en compte jusqu'à deux cent cinquante en exploitation, qui occupent près de cinq mille mineurs. Ces mines contiennent de l'argent, du cuivre, du plomb et de l'étain. Elles appartiennent à des particuliers, à l'exeption d'une seule qui est au roi; mais ce n'est pas la plus riche.

Les mineurs ne travaillent que cinq jours par semaine, et huit heures par jour; de manière que, sur trois cents ouvriers employés dans celle du roi, il y en a toujours cent qui sont en activité. On peut voir auprès de la mine toutes les opérations que l'on fait subir à la pierre avant de l'envoyer à la maison d'amalgamation; comment elle est brisée, séparée en bonne et mauvaise, moulue par des pilons, et enfin chargée sur le canal qui la conduit à l'amalgame.

La maison d'amalgamation, établie en 1788, et mise en activité dix ans après, est un bâtiment de près de cent quatre-vingts pieds de long, sur soixante-dix-huit de large. Ce qui frappe d'abord les regards, c'est l'endroit où aboutit le

canal où l'on débarque le minerai. C'est là que se font les essais d'après lesquels il est payé aux propriétaires, de sorte que tout ce qui est amalgamé appartient au roi, soit parce qu'il vient de sa propre mine, soit parce qu'il l'a acheté. De cette espèce de magasin, le minerai est transporté dans une place où on l'étend sur des planches, et où l'on fait tomber dessus du sel passé dans un crible, en mêlant alternativement une couche de minerai et une moins épaisse de sel, jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds. On réunit le tout ensuite, et on le pose au-dessus des fourneaux de grillage qui se trouvent dans l'étage inférieur, et qui sont au nombre de quatre. C'est par des entonnoirs qu'on y fait entrer le minerai, qui, descendant de cette manière dans la chambre du grillage, y est séché avant d'être grillé. On le remue continuellement avec des râteaux de fer.

Lorsque le minerai est retiré des fourneaux, on le jette d'abord dans une fosse pour l'y faire refroidir, et ensuite dans une caisse au fond de laquelle est un crible qui forme deux plans inclinés. Les gros grains tombent dans un entonnoir pratiqué au milieu; les plus petits dans un autre crible qui est au-dessous, et de là dans un tamis de crin de cheval qui ne laisse passer que la poudre la plus fine. Tous ces cribles sont enchâssés dans des coulisses où ils n'ont guère qu'un pouce et demi de jeu; ils jouent par le moyen de l'eau, et on leur donne un mouvement

plus ou moins précipité. La partie qui est restée dans l'entonnoir, ou tombée dans le crible ou dans le tamis, est jetée dans un autre entonnoir, dans un endroit où elle est broyée par des meules, et réduite en farine.

La poudre, devenue ainsi impalpable, est vidée dans des barils de bois cerclés en fer, à raison de dix quintaux par baril. On y ajoute trois quintaux d'eau clarifiée, dont on a toujours un réservoir plein. Ce fer est pour saturer les acides contenus dans le minerai. Le baril, ainsi chargé, tourne pendant l'espace d'une heure : il se forme une pâte, et c'est alors qu'on introduit le mercure. Les barils doivent ensuite tourner pendant dix heures, au bout desquelles l'amalgamation est faite. Cette opération terminée, on ôte le bondon de chaque baril, et on le remplace par un autre troué comme une écumoire, auquel est adapté un robinet, lequel étant ouvert, le mercure et l'amalgame tombent dans un tuyau de fer, et de là dans un canal général, d'où ils passent dans un sac de coutil placé dans une pièce voisine. Le mercure pur en sort, et tombe dans une cuve de pierre, d'où il est tiré pour servir de nouveau. L'amalgame reste dans le sac de coutil en espèce de pâte; il est alors composé de six parties de mercure, et d'une d'argent toujours mêlé d'un peu de cuivre. Il est mis de là sur des plaques de fer posées par étage, sur une espèce de candélabre qui est dans un récipient où il y a de l'eau. On baisse dessus une cloche de fer, du

poids de quatre quintaux, qu'un seul homme fait mouvoir très aisément. On pose sur le tout un grand fourneau à vent, où l'on met du charbon. Après un coup de feu de dix heures, on retire le tout : le mercure est tombé dans l'eau, et l'argent reste sous différentes formes sur les lames de fer où on l'avait placé. Après cette opération, l'argent se trouve encore mêlé de quelques parties de cuivre, dont on le sépare dans les raffineries. En trente heures au plus, en prenant la pierre dans la mine, on peut la réduire à ce dernier état.

NOTRE-DAME DE LORETTE.

A quatre lieues d'Ancône, sur une montagne très escarpée, se trouvent le village et l'église de Notre-Dame de Lorette. L'église est bâtie sur une grande place qui devait être entourée de bâtimens réguliers, avec des arcades au rez-de-chaussée ; mais la partie gauche est la seule qui soit finie. L'architecture en est estimée : c'est un mélange des ordres dorique et corinthien. Une statue en bronze de Sixte V est placée à côté du portail. Une fontaine en marbre, dont les ornemens, ainsi que les figures qui jettent de l'eau, sont en bronze, est au milieu de la place. La façade de l'église se fait remarquer par trois portes de bronze dont les bas-reliefs, très estimés,

offrent des traits de l'ancien et du nouveau testament.

Au milieu de l'église est la *Santa-Gasa*, ou *Maison-de-la-Vierge*. Elle est construite en briques, auxquelles le temps et la fumée des lampes ont donné une teinte noirâtre. Sa longueur, qui est de quarante pieds environ, est divisée en deux parties : l'une forme une espèce de nef, et l'autre un sanctuaire dans lequel il y a un autel où l'on célèbre le divin office de la messe. Au-dessus de cet autel, et à la lueur d'une infinité de lampes, on aperçoit à travers une grille la statue de la Vierge, toute couverte de pierreries, et la tête ceinte d'une couronne qui lui a été donnée par Louis XIII. Au bas de la statue de la Vierge, et dans un intervalle qui se trouve entre le mur et l'autel, est la *Santo-Camino*, ou la *Cheminée-de-la-Vierge*. Tous les murs de ce petit édifice sont garnis d'*ex-voto* les plus précieux, consistant en lames d'or et d'argent. On y voit aussi des diamans d'un prix immense, et des figures parmi lesquelles on distingue le grand Condé (en argent), rendant grâce à la Vierge de sa sortie de la bataille, et Louis XIV, exécuté en or, du poids précis qu'il était lorsqu'il naquit. Au bas du petit coussin d'or, semé de fleurs de lis, sur lequel l'enfant est posé, on lit ces mots :

Acceptum à Virgine delphinum Gallia Virgini reddit (1).

(1) La France rend à la Vierge le dauphin qu'elle en a reçu.

POLA EN ISTRIE.

Lorsque les Romains firent la conquête de Pola, il paraît que cette ville tenait un rang considérable parmi celles de l'Istrie, puisqu'ils en jugèrent les habitans dignes du titre de citoyens romains et du droit de cité, faveurs qu'ils n'accordaient pas facilement. La chute de Rome a entraîné celle de Pola. Dans cette ville, près de laquelle on admire encore un amphithéâtre capable de contenir plusieurs milliers de spectateurs, à peine reste-t-il aujourd'hui six à sept cents habitans épars dans sa vaste enceinte. Les murailles du monument dont nous venons de parler sont entières ; il est composé de trois étages, dont chacun est percé de soixante-douze arcades ; en tout, deux cent seize. Il ne reste que la cage de cet édifice, que quatre contre-forts, placés aux quatre angles d'un carré supposé, distinguent des autres bâtimens pareils, en le faisant sortir du style qui leur est propre. L'autre partie était en bois. Selon toute apparence, ces bâtimens auront été enlevés ou brûlés, ou peut-être, vermoulus par le temps, seront-ils tombés en poussière à la place qu'ils occupaient.

Cet amphitéâtre n'est pas la seule antiquité de Pola. Cette ville possède un temple dédié à Rome et à Auguste, ainsi que le prouve l'inscrip-

tion que l'on voit encore sur la façade de ce temple. Cette espèce d'association entre Auguste et Rome se retrouve ailleurs, et ne pourrait étonner que ceux à qui l'histoire ne serait point familière.

L'architecture de ce temple, du plus beau temps et du meilleur style, est de l'ordre corinthien. Quatre colonnes soutiennent le fronton, et forment, avec deux colonnes latérales, un portique ouvert qui précède l'intérieur du temple.

TEMPLE DE JUNON LACINIENNE,

A LA POINTE DU CAP COLONNA,

AUJOURD'HUI CAPO DELLE COLONNE.

Quoique ce temple soit entièrement détruit, ses ruines colossales donnent encore l'idée de sa grandeur et de sa magnificence. Situé à la pointe du cap Colonna, et placé sur une langue de terre qui s'avançait comme une plate-forme au milieu de la mer, il dominait et était vu à une très grande distance. La destruction de ce temple, un des plus vastes qui aient existé dans l'antiquité, fut commencée par Annibal, qui y poursuivit les Grecs qui refusèrent de le suivre en Afrique, et les y ensevelit sous ses ruines. Les tremblemens de terre ont consommé ce premier

désastre. Quelques pans de murs, et une colonne tout entière, qui faisait partie du péristyle et portait un énorme fronton, sont tout ce qui en reste. La forme générale et l'enceinte de ce temple, étaient un carré long, de cent soixante-trois pieds huit pouces de large, sur cinq cent quinze de profondeur. L'ordre en était dorique, mais sans base.

SÉPULCRES

D'ABRAHAM ET DE SA FAMILLE.

C'est dans un temple qui appartint jadis à l'Eglise grecque que sont les sépulcres d'Abraham et de sa famille. On y arrive par un large et bel escalier qui conduit à une longue galerie, d'où l'on entre dans une petite cour; un portique, appuyé sur des piliers carrés, se trouve vers la gauche. Le vestibule du temple a deux chambres, dont l'une, à droite, contient le sépulcre d'Abraham, et l'autre, à gauche, celui de Sara. Dans le corps de l'église, qui est gothique, entre deux piliers, à droite, on voit une maisonnette isolée dans laquelle est le sépulcre d'Isaac; et sur la gauche, dans une autre maisonnette pareille, celui de sa femme. Cette église a été convertie en mosquée.

Un autre vestibule, qui a également une cham-

bre de chaque côté, est élevé de l'autre côté de la cour. Dans celle de gauche est le sépulcre de Jacob, et dans celle de droite celui de sa femme. Sur la droite, à l'extrémité du portique du temple, on trouve une porte qui conduit à une espèce de galerie qui sert encore de mosquée. De là on passe dans une autre chambre où se trouve le sépulcre de Joseph, mort en Egypte, et dont les cendres furent apportées en Judée par le peuple d'Israël. De riches tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or, couvrent tous les sépulcres des patriarches; ceux de leurs femmes sont de soie rouge, également brodés. Ce sont les sultans de Constantinople qui fournissent ces tapis, qu'on renouvelle assez souvent pour qu'ils aient toujours un air de fraîcheur. On en compte neuf les uns sur les autres au sépulcre d'Abraham. Les chambres où sont les tombeaux sont aussi couvertes de riches tapis. Quant à l'entrée, elle est défendue par des grilles en fer et des portes en bois, plaquées en argent, avec des serrures et des cadenas de même métal. Le temple est servi par plus de cent employés ou domestiques.

PALAIS DE DIOCLÉTIEN,

A SPALATRO EN DALMATIE.

Il ne reste plus de ce palais, l'un des plus grands fragmens de l'antiquité qui soient en Eu-

rope, que des vestiges qui témoignent assez de sa grandeur et de sa magnificence. Ce fut là que vécut, oublié en quelque sorte, un homme qui, bien éloigné de l'empire par l'obscurité de sa naissance, y parvint par sa valeur, son audace, ses talens et son génie, et qui, aussi fortuné à la guerre que sage dans la politique, habile dans l'administration, et passionné pour les arts, s'acquit de justes titres à la gloire, et couvrit le monde de monumens dont les ruines commandent encore, au bout de quinze cents ans, l'admiration et le respect.

Le palais de Spalatro avait six cents pieds de longueur, sur cinq cent dix de largeur. La façade principale était, selon toute apparence, celle qui fait face à la mer. Une superbe colonnade, composée de cinquante colonnes, dont quarante-deux subsistent encore, la décorait, et formait une galerie de vingt-cinq pieds de large, qui l'occupait dans toute sa longueur. Les appartemens spécialement occupés par l'empereur se trouvaient dans cette double galerie. Trois portes principales, accompagnées de deux tours octogones, dont l'élévation ne dépassait pas celle de l'édifice en général, servaient d'entrée au palais; une tour carrée, de dix-huit pieds plus haute, était à chacun de ses angles. Enfin, dans l'intervalle entre les tours octogones des portes et celles des angles, il y avait une tour carrée dont l'élévation ne dépassait pas celle de la muraille. Ces diverses tours étaient au nombre de seize.

Dans l'intérieur régnait un large portique, le long des murailles est-nord et ouest, qui n'était interrompu que par le massif de trois portes. Une large rue, fermée par un vaste portique qui allait aboutir à la partie du palais habitée par Dioclétien, était en face de la porte dorée, de façon qu'en entrant par cette porte, on avait à droite et à gauche deux grands corps de bâtimens égaux en proportion, mais non pas en distribution intérieure. Celui de droite était destiné pour les femmes, et celui de gauche était occupé par les principaux officiers au service de l'empereur.

Après ces bâtimens, et une rue transversale qu'on franchissait, on se trouvait dans une superbe colonnade terminée par le perron et la façade du péristyle. A travers les colonnes on apercevait d'un côté le temple d'Esculape, et de l'autre celui de Jupiter. Ces deux monumens sont entièrement conservés.

Un perron de sept pieds conduisait au péristyle de la partie du palais habitée par l'empereur. Ce péristyle, qui précédait un magnifique vestibule de forme circulaire, d'une belle proportion, éclairé par sa coupole, et décoré de quatre niches où des statues étaient placées, était supporté par quatre colonnes. La principale salle du palais, dont la porte était en face de celle du vestibule, avait quatre-vingts pieds de long, sur soixante-quinze de large. A droite et à gauche, six colonnes d'une élévation prodigieuse

soutenaient la voûte de cette salle, et laissaient entre elles et la muraille deux espèces de bas-côtés moins longs. Une porte large et majestueuse conduisait de là dans la grande galerie, où, de deux pièces qui lui étaient parallèles, l'une était destinée aux concerts, et l'autre aux représentations théâtrales. Elles avaient quatre-vingt-cinq pieds de long, sur cinquante-huit de large ; leurs plafonds étaient soutenus par dix-huit colonnes distantes des murailles de dix pieds dans tout le pourtour ; de manière que rien ne s'opposait à ce qu'on circulât aisément autour de ces salles, ou qu'on y plaçât au besoin des gradins pour les spectateurs, le milieu restant toujours entièrement libre pour le service.

Des bains chauds, aussi larges que commodes, se trouvaient au-delà de ces salles. On y descendait par des gradins ménagés dans les quatre angles. Dans l'étage supérieur aux bains chauds et aux salles relatives à leur usage, on trouvait des bains froids et des bains de vapeur ; enfin c'était à ce même étage qu'était la chambre à coucher de l'empereur. Elle était formée de trois parties semi-circulaires, dans l'une desquelles était son lit, et où l'on entrait par un portique de deux colonnes et de trois arcades. Des portières ou rideaux de pourpre fermaient ces arcades, et séparaient la chambre de la galerie où se tenaient les gardes qui veillaient à la sûreté du monarque.

Ce serait vainement qu'on chercherait à ré-

trouver l'ordre admirable qui régnait dans ce magnifique palais : la majeure partie de son intérieur est détruite ; et, dans celle qu'habitait l'empereur, des maisons, des rues et des places occupent aujourd'hui l'espace des superbes salles qui le composaient. Le temple même d'Esculape, dont la barbarie et l'ignorance n'ont respecté que la cage, est, ainsi que la grande place qu'il fallait traverser pour arriver à son péristyle, encombré de boutiques, de magasins et d'auberges.

Le nom de *Place du Dôme* est maintenant donné à la magnifique colonnade qui précède le péristyle du grand vestibule du palais. On voit encore dans leur entier des colonnes corinthiennes, les arcades à plein cintre qu'elles supportent, l'entablement, l'architrave, les frises, les corniches, le fronton du péristyle, les trois portes du vestibule, et la coupole dont il était surmonté. Les douze colonnes qui occupent les parties latérales de cette place, ainsi que les quatre colonnes beaucoup plus élevées qui soutiennent la façade du péristyle, sont de granit. A droite et à gauche du péristyle, mais en dehors des quatre colonnes qui le forment, étaient placés sur des socles deux sphinx de grandeur colossale. Un seul y est encore ; l'autre a été enlevé, mais il est à Spalatro.

Le temple de Jupiter, converti aujourd'hui en église cathédrale, se nomme *il Duomo*. Ses proportions sont grandes, sa forme intérieure est

circulaire, et présente une belle rotonde dont le diamètre est de quarante-deux pieds. Son élévation, depuis le sol jusqu'à l'origine de la voûte, est de quarante-cinq, non compris l'élévation de la coupole; huit colonnes corinthiennes, de vingt-quatre pieds de proportion, soutiennent un entablement dont l'architrave, les frises et les corniches sont extrêmement riches en sculptures. Ces colonnes composites ont vingt-deux pieds de proportion, y compris leur chapiteau; la voûte, toute de brique, est bien conservée. Huit niches, dont quatre carrées et quatre demi-circulaires, surmontées d'arcades avec des impostes, sont pratiquées dans l'épaisseur des murs autour de cette rotonde. Il reste de grands fragmens de la galerie extérieure; plusieurs caissons des plafonds subsistent même encore : rien de plus noble, de plus simple et de plus auguste tout à la fois. Suivant l'usage des anciens, ce temple n'était point éclairé; mais depuis qu'il a été converti en église, on y a pratiqué des jours.

Bien moins considérable que le temple de Jupiter, celui d'Esculape n'avait intérieurement que vingt-quatre pieds de long sur seize de large; mais une belle corniche richement sculptée régnait tout autour. Les caissons de la voûte étaient également d'une belle sculpture, tandis qu'au dehors quatre beaux pilastres supportaient la frise qui couronnait tout le portour. Un beau péristyle de quatre colonnes qui avaient vingt-deux pieds d'élévation, y compris leur base et

leur chapiteau, occupait toute la largeur de cette façade. La porte d'entrée avait seize pieds de haut; elle était carrée et décorée d'un riche entablement. Mais, hélas! cette belle et simple ordonnance a presque entièrement disparu; les quatre colonnes du péristyle ont été renversées, et le vaste perron de quinze marches, par lequel on montait dans le temple, est en partie brisé, et ne laisse plus qu'une rampe aussi étroite que difficile. Ce temple a été converti en un petit oratoire.

AURORES BORÉALES ET AUSTRALES.

L'AURORE boréale est une masse de lumière dont la couleur est ordinairement blanchâtre et faible près de l'horizon, rougeâtre et plus éclatante à 20 ou 30 degrés au-dessus; alors elle devient ondoyante, et semble entraîner des traînées de flammes du coté du zénith, semblables à celles d'un volcan. Ce phénomène se manifeste près du pôle arctique, et s'observe très fréquemment pendant l'hiver dans les contrées septentrionales. Quelquefois on aperçoit directement au pôle une portion de cercle comme un arc-en-ciel, mais qui ne s'élève que de 10 à 15 degrés au-dessus de l'horizon. Le centre en est obscur, et une multitude de traits lumineux et flamboyans partent de sa circonférence. Une particularité qui a été re-

marquée, c'est que plus le froid est vif, plus ces sortes d'aurores sont élevées et lumineuses. Lorsqu'il excède 30 degrés, elles approchent du zénith, et souvent même elles le dépassent.

Il paraît certain que l'électricité est la source immédiate du phénomène des aurores boréales, puisque leur foyer se trouve au pôle même, où il y a une affluence prodigieusement abondante de matière électrique, qui, d'une part, porte la vie dans les êtres organisés, et de l'autre embrasse les fluides superflus de l'atmosphère.

Quelques savans, et notamment le célèbre botaniste Gmélin l'ancien, qui a été à même d'observer plusieurs aurores boréales pendant le séjour qu'il a fait en Sibérie, ont cru remarquer qu'elles produisaient un pétillement sensible dans les airs. Mais un autre savant, qui craint, avec raison, que Gmélin ne se soit laissé tromper par de fausses apparences, raconte à ce sujet, qu'étant un soir dans le village près du fleuve de Jenessey, et sortant par hasard de la maison où il devait passer la nuit, il aperçut une grande clarté du côté du nord, ce qui le surprit beaucoup, attendu que l'air était un peu brumeux, ce qui n'arrive jamais lorsqu'il paraît des aurores boréales. Pendant qu'il observait ce phénomène, il crut entendre un pétillement; il redoubla d'attention, il l'entendit de manière à ne pas pouvoir en douter. Toutes ces circonstances le surprirent étrangement; mais le lendemain tout fut éclairci, lorsqu'en passant près d'une forêt

incendiée, dont la vue lui avait été interceptée par une colline qui ne lui permettait pas de voir les flammes et les bluettes qui se perdaient dans les airs, il aperçut les débris de son aurore boréale.

L'aurore australe est un phénomène à peu près semblable à celui des aurores boréales. Il a été observé par quelques navigateurs dans les régions polaires antarctiques. Nul doute que les unes et les autres ne proviennent de la même cause.

KASSINOF.

Cette ville (1) renferme plusieurs ruines curieuses de monumens qui y ont été élevés par les princes tartares lorsqu'ils y faisaient leur résidence. Elles consistent, 1° en une grande tour ronde, nommée *Misguir*, faisant partie d'une ancienne mosquée détruite ; 2° en un grand arc de triomphe chargé d'ornemens d'un goût gothique et d'inscriptions arabes ; 3° en un édifice qui présentait un carré long, avec un tombeau souterrain de même forme ; 4° en un bâtiment destiné à la sépulture des kans, et qui est assez

(1) Kassinof, anciennement Gorodzetz, est à deux cent trente werstes de Moscow. Son nom vient de Kassin, prince tartare, qui se soumit à la Russie, et qui eut cette ville en apanage.

bien conservé. Ce dernier monument, situé au midi, a aussi la forme carrée; mais il n'offre rien de gothique : c'est un massif de murs très épais, qui n'a pour ornement que quelques sculptures assez bien faites, et une corniche à gauche. A l'extrémité de l'ouest est une petite cellule qui paraît avoir servi d'oratoire. La porte est à l'ouest, avec une petite fenêtre au nord. A l'autre bout il y a deux souterrains, l'un grand, l'autre petit, où sont les tombes. L'entrée du plus grand est au midi, presque dans le milieu du bâtiment, et près d'un mur qui sépare les deux souterrains : elle forme une espèce d'arc, au-dessus duquel on voit une table de pierre, placée dans le mur, garnie d'un rebord qui est brisé, et sur laquelle on lit une inscription arabe, dont voici la traduction :

Au grand Dieu unique!
Le souverain de ce lieu, Schagali-Khan,
Fils du Sultan Scheikih-Auléor.
Le 12 *du mois de Ramazan de l'an* 962 (1).

Ce grand souterrain a environ neuf archines et demie de longueur de l'est à l'ouest, sur un peu plus de quatre et un quart de largeur. Le centre de la voûte en a plus de cinq de hauteur. Deux croisées sont au nord, et une au midi : elles sont plus étroites en dehors qu'en dedans; elles étaient revêtues de barreaux de fer qui ont été enlevés. Huit tombes, composées d'une terre

(1) 1520 de notre ère.

glaise brûlée et battue, sont placées dans la longueur du souterrain. Il y en a cinq les unes à côté des autres vers le mur du midi; la sixième est près de l'entrée. La septième, qui est dans le milieu, a sept pieds de long, et près d'une archine de hauteur; des marches de pierre lui servent de base. La huitième a les mêmes dimensions; mais elle est de forme carrée et revêtue d'un mur. Il paraît, d'après cette distinction, et les neuf crânes qui sont dans ce caveau, qu'elle a été faite pour deux corps. A la tête de chaque tombe il y avait une pierre plate, haute de six pieds, taillée en pointe, et posée sur un piédestal. Ces pierres sont encore à leur place; leur revers, en face du couchant, est orné d'un bas-relief représentant un grillage étoilé. Sur l'autre côté on voit une inscription arabe, divisée par tablettes, qui est très bien gravée. Au-dessous de ce souterrain est un autre caveau moins large, quoique de la même longueur. On y entre par une ouverture infiniment étroite, qui est en partie bouchée de terre et de pierres. Les squelettes y sont étendus sur des échafaudages de bois. Mais on voit, par le désordre qui règne dans ce lieu solitaire, que le repos des morts n'y a pas été respecté; car tous les ossemens y sont épars. Ici l'on trouve une tête, là un bras, une jambe ou des cheveux, et presque partout de petits morceaux de taffetas jaune, vert et orange, dont les couleurs n'ont presque rien perdu de leur fraîcheur et de leur éclat.

LE TEMPLE DE LA MECQUE.

Ce temple, connu des musulmans sous le nom d'*el Haràm*, ou *Temple pàr excellence*, se compose de la maison de Dieu (*beit Allah*), qu'on appelle aussi *la Kaaba;* du puits de Zemzem (*el-bir Zemzem*); de *la Cobba*, ou Lieu-d'Abraham (*makam Ibraïm*); des lieux de prières des quatre rites orthodoxes, *makam Hhanneffi*, *makam Schaffi*, *makam Malchi* et *makam Hhanbely;* de deux autres *cobbats* ou chapelles (*el cobbataïn*); d'un arc isolé en forme d'arc de triomphe, tout près du Lieu-d'Abraham, et nommé *Bebes Selem;* d'*el monbar*, ou tribune pour le prédicateur des vendredis; de l'escalier en bois *daurch*, qui conduit au salon de la maison de Dieu; d'une vaste cour ou place entourée d'un triple rang d'arcades; de deux autres petites cours également entourées de portiques; de dix-neuf portes et de sept mascarets, dont cinq sont adhérens à l'édifice, et les deux autres placés hors de l'enceinte, entre les maisons voisines. La Kaaba est l'unique édifice ancien qui existe dans le temple de la Mecque. Sa forme est celle d'une tour quadrilatère; les côtés et les angles en sont inégaux; mais la grandeur de l'édifice, et une toile noire (1) qui le couvre,

(1) On en envoie une tous les ans au Caire, ainsi que le

font disparaître cette singularité, et lui donnent l'apparence d'un carré parfait. Il a 34 pieds 4 pouces de hauteur. La porte, qui a six pieds d'élévation sur le plan extérieur, a deux battans en bronze doré et argenté, et fermés par un énorme cadenas d'argent.

Le pied de la Kaaba est entouré d'un socle en marbre, de 20 pieds de haut, et de dix pouces de saillie. De gros anneaux en bronze fixés dans le marbre, et auxquels la partie inférieure de la grande toile qui couvre l'édifice est attachée, règnent autour de ce socle.

Sur le plan extérieur, et à une élévation de 42 pouces, se trouve la pierre noire, nommée *Hhajera ed Assouad* ou *Pierre céleste* : elle est bordée tout autour d'une grande plaque d'argent qui a près d'un pied de large. Les musulmans croient que cette pierre merveilleuse est une jacinthe transparente apportée du ciel à Abraham par l'ange Gabriel, comme un gage de la divinité, et qu'ayant été touchée par une femme impure, elle est devenue noire et opaque : mais la vérité est que c'est un bloc de basalte volcanique, parsemé, dans sa circonférence, de petits métaux en points pailletés et rombes, de feld-spath rouge de tuile, sur un fond noir très foncé, comme du velours et du charbon, à l'exception d'une des proéminences, qui est

magnifique rideau, tout brodé en or et en argent, destiné à couvrir la porte.

aussi un peu teinte en rouge. Sa surface, inégalement usée par les baisers et les attouchemens continuels des fidèles, a pris un aspect musculeux, c'est-à-dire qu'elle a quinze proéminences et un grand enfoncement.

La partie intérieure de la Kaaba, dont deux colonnes de près de deux pieds de diamètre, placées au milieu d'une salle unique, soutiennent le toit, est, ainsi que la porte, élevée sur le plan intérieur. Une toile magnifique en soie rose, parsemée de fleurs tissues d'argent, et doublée d'une autre toile blanche, couvre les murs et les colonnes depuis le haut jusqu'à cinq pieds au-dessus du sol. Cette toile n'est changée qu'à l'avénement au trône d'un nouveau sultan de Constantinople, qui est alors obligé d'en envoyer une nouvelle.

La partie inférieure des murs est découverte et incrustée de belles plaques de marbre, dont les unes sont unies, et les autres avec des fleurs et des arabesques en relief. Des inscriptions sont sur quelques-unes. Le sol est également pavé de très beaux marbres.

A sept ou huit pieds de hauteur, on voit deux barres dont l'une traverse d'une colonne à l'autre, et l'autre aboutit de chaque colonne à la muraille. On prétend que ces barres sont en argent. Un nombre infini de lampes en or y sont suspendues et groupées les unes sur les autres. L'escalier par lequel on monte sur le toit est situé à l'angle nord de la salle; il est couvert par

une cloison, et la porte en est fermée. Il y a encore un autre escalier en bois que l'on place devant la porte de la Kaaba, pour y monter pendant les deux jours qu'elle est ouverte au public. Il est élevé sur six gros rouleaux en bronze, avec des gardes-fous de chaque côté, et dix marches d'environ dix pieds de largeur. A une petite distance de la porte de la Kaaba, et du côté opposé à la pierre noire, il y a une petite fosse d'un pied de profondeur, pavée en marbre, et sur laquelle on se fait un mérite particulier d'adresser sa prière.

Le plan de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans de plus grands détails sur la Kaaba, nous pensons que ce que nous en avons dit suffira pour donner une idée de la richesse et de la magnificence qui règnent dans ce temple. Parmi les choses remarquables qui se trouvent dans les lieux qui l'avoisinent, on distingue dans l'*el makam Ibraïm*, ou *Lieu-d'Abraham*, une grille qui renferme une espèce de sarcophage couvert d'un magnifique drap noir, brodé en or et en argent, avec des glands en or, et qui n'est autre chose qu'une grande pierre qui servit, dit-on, de marche-pied à Abraham, pour construire la Kaaba. On dit encore que, pour faciliter les travaux, ce marche-pied devenait plus haut à mesure que l'ouvrage s'avançait; et que, dans le même temps, les pierres sortant miraculeusement de terre tout équarries, par l'endroit où est aujourd'hui le marche-pied,

passaient des mains d'Ismaël dans celles de son père.

Le puits de Zemzem est situé dans une chambre qui a dix-sept pieds trois pouces en carré; elle est entièrement pavée et revêtue de très beaux marbres. La partie extérieure est décorée d'une petite façade en marbre blanc. Le magasin des cruches, dont le nombre est immense et la forme bizarre, tient à cette chambre. C'est dans ces cruches que les pélerins vont chercher de l'eau du puits de Zemzem, qui, comme l'on sait, fut miraculeusement ouvert par l'ange du Seigneur, en faveur d'Agar, au moment où elle allait périr de soif avec son fils Ismaël, après avoir été chassée de la maison d'Abraham. Quant au *Bebes Selem* ou la *Porte-du-Salut*, c'est un arc isolé, en forme d'arc de triomphe, construit en pierres de taille et terminé en pointe. C'est un bon augure et le garant d'une grâce particulière que de passer sous cet arc la première fois que l'on vient visiter la Kaaba.

MOISE ENFANT,

FOULANT AUX PIEDS LA COURONNE DE PHARAON,

Par POUSSIN (Nicolas.)

Ce superbe tableau, qui faisait partie de l'ancienne collection des rois de France, est une des

compositions les plus admirables que l'art de la peinture ait enfantées. Il rappelle tellement la belle antiquité, qu'on éprouve involontairement à son aspect une sorte de vénération religieuse. Le sujet en est tout à la fois historique, imposant et terrible. La manière dont Le Poussin l'a traité ne laisse rien à désirer, et son rare talent s'y manifeste dans toute la plénitude de sa force et de sa gloire.

Thermeutis, après avoir sauvé Moïse, qu'on avait exposé sur le Nil, s'était chargée de son éducation, et chaque jour son attachement pour cette innocente créature s'était accru. Le ciel ne lui ayant pas accordé d'enfant, tous ses soins s'étaient réunis sur son élève, qui, par son esprit et ses grâces, promettait de faire un prince accompli. Thermeutis, au comble de la joie, le présenta au Pharaon, son père, en lui disant : « Seigneur, voici un présent que le Nil m'a fait ; » j'ai résolu de l'adopter, et puisque vous n'avez » point de fils, je vous l'offre pour successeur. » Le Pharaon accepta avec empressement ce don inattendu, et, pour prouver à sa fille qu'il exauçait les vœux qu'elle formait pour la fortune de son fils adoptif, il ôta sa couronne et la mit sur la tête de l'enfant. Mais Moïse, inspiré par l'Esprit divin, qui l'appelait à de plus hautes destinées, arracha aussitôt cette couronne de dessus sa tête, la jeta par terre et la foula aux pieds. Un des magiciens de Pharaon, témoin de cette scène, qui avait déjà prédit que cet enfant serait fatal

à l'Egypte, cria à la profanation, et dit que celui qui s'en était rendu coupable méritait la mort. A ces mots, un officier de la garde du monarque se saisit de l'enfant, et, sans attendre les ordres de son maître, il allait lui plonger le poignard dans le sein, lorsqu'une des femmes de Thermeutis lui arrêta le bras, tandis qu'une autre, s'emparant de l'enfant, le remit à la princesse, qui se sauva avec lui. Malgré les remontrances et les alarmes du magicien, le roi crut ne devoir point s'opposer à cette retraite.

En contemplant le tableau où cette scène est représentée, on est tenté de croire que Le Poussin en fut le témoin, tant la vérité y est parfaite. Ce sont les anciens Egyptiens, leurs usages, leurs mœurs, leurs opinions religieuses. On y trouve l'étonnement superstitieux des prêtres; l'aveugle férocité du garde qui est prêt à immoler l'innocence; la surprise du monarque; sa colère de l'insulte faite à la majesté royale; son indécision entre l'orgueil qui lui commande de se venger, et l'humanité qui l'invite à la clémence; l'effroi et le mouvement subit de la femme qui arrête le crime; l'empressement de celle qui saisit Moïse; enfin la stupeur de Thermeutis. Des critiques sévères ont blâmé la froideur avec laquelle une femme, qui est appuyée sur le siége de Thermeutis, contemple une scène si terrible. Mais n'est-ce pas un de ces personnages si communs dans les cours, dont l'insensibilité et l'égoïsme sont le partage, et qui, assez maîtres d'eux-mêmes

pour composer leurs traits et leur maintien, attendent qu'un regard de leur maître en détermine définitivement l'expression? Dans cette hypothèse, la froideur de la femme serait un trait de génie de plus dans le tableau du Poussin.

LE SAUT DU NIAGARA.

Après avoir pris sa source à l'extrémité la plus orientale du lac Erié, et coulé pendant l'espace de douze lieues, la rivière de Niagara, large de neuf cents pieds, et extraordinairement profonde, va se jeter dans le lac Ontario. Sa rapidité et l'inégalité de sa course, jointes aux obstacles que lui présentent fréquemment les énormes rochers qui se trouvent sur son passage, rendent d'abord sa navigation infiniment difficile. Cependant, à mesure qu'elle s'éloigne du lieu de sa naissance, le canal s'élargit, les rochers disparaissent, et le courant, sans rien perdre de sa rapidité, présente au moins une surface tranquille. Mais tout à coup la scène change : les flots redeviennent furieux, et, se brisant contre les rochers avec un bruit épouvantable, impriment au spectateur qui les considère du rivage, un sentiment de terreur dont il lui est impossible de se défendre. En effet rien n'est plus imposant, plus majestueux et plus terrible en

même temps que le spectacle de cette masse immense d'eau qui se précipite tout à coup dans le fond d'un abîme, sans que rien puisse s'y opposer. Divisée en deux, dans son milieu, par une île fort étroite d'un demi-quart de lieue de long, la partie qu'on ne voit que de profil a plusieurs pointes qui avancent, et celle qu'on découvre en face paraît fort unie. Il est facile de juger qu'au-dessous de cette chute la rivière doit se ressentir long-temps d'une secousse si violente. Au-dessus elle n'est pas moins impraticable; et, pour éviter les malheurs dont l'imprudence ou la témérité pourraient être la cause, il est expressément ordonné à la garde qui est établie au fort de Niagara d'empêcher qu'aucun bateau ne passe outre. C'est sur un roc que cette grande nappe d'eau est reçue. Tout porte à croire qu'elle y a creusé avec le temps une caverne profonde; car le bruit qu'on entend près de la chute, bruit qui ressemble à celui d'un tonnerre éloigné, et la remarque qu'on a faite que rien ne reparaît de ce qu'on y laisse tomber, semblent ne laisser aucun doute sur ce point.

On a cherché, mais vainement, à mesurer la profondeur de cette superbe cataracte. L'impossibilité de la voir autrement que de profil a toujours mis obstacle à ce qu'on pût se servir des instrumens qui auraient facilité et assuré le calcul de ses dimensions. On a tenté d'y suppléer avec une corde attachée au bout d'une perche;

mais cette expérience, de l'exactitude de laquelle il est permis de douter (puisqu'il n'est pas possible d'assurer d'une manière positive que la perche ne n'est pas arrêté sur quelque roche, et que, quoi qu'on l'ait toujours retirée mouillée, aussi bien qu'un bout de la corde, on n'en doit rien conclure, parce que l'eau qui se précipite de la montagne rejaillit très haut et avec beaucoup d'écume), n'a jamais fait trouver que cent quinze ou cent vingt pieds de profondeur. En conséquence nous pensons que le plus sûr et de s'en rapporter aux témoignages de ceux qui ont considéré la cataracte de tous les points d'où elle peut être vue, et qui ont estimé qu'on ne pouvait pas lui donner moins de cent quarante ou cent cinquante pieds de profondeur.

LE CAMÉLÉON.

Le caméléon, si célèbre par tout ce qu'on en dit; le caméléon, qu'on accuse de changer de forme et de couleur, pour prendre celles de tous les objets dont il approche; le caméléon, auquel on compare ces hommes bas et rampans, qui, n'ayant jamais d'avis à eux, se plient à toutes les formes, embrassent toutes les opinions, et ne se repaissent que de fumées et de vains projets; le caméléon enfin, dont les poètes ont fait, dans le délire de leur imagination, un animal

fantastique, n'est qu'un lézard, dont les plus grands n'ont guère que quatorze pouces de longueur totale. Sa tête, aplatie par-dessus, l'est aussi par les côtés; son cou est très court, et sur sa tête on voit une espèce de capuchon ou plutôt de pyramide à cinq faces, formée par cinq arêtes qui partent du museau, du sommet de la tête, et des coins de la gueule. Ses yeux sont vifs et bons; au-dessous de sa gorge est une petite poche; de petites éminences très lisses sont répandues sur sa peau.

Sans entrer dans de plus grands détails sur la structure tant intérieure qu'extérieure du caméléon, nous ne nous occuperons que des particularités qui ont pu donner lieu à la ressemblance qu'on lui attribue avec ce qu'on appelle les vils courtisans. La première peut venir de la manière dont la nature a formé, pour lui seul, l'organe de la vue. Non seulement ses yeux sont enveloppés des membranes conservatrices, mais ils sont encore mobiles, indépendants l'un de l'autre; de sorte que quelquefois il les tourne de façon que l'un regarde en arrière, et l'autre en avant; ou bien il voit de l'un des objets qui se trouvent placés au-dessus de lui, tandis que de l'autre il aperçoit ceux qui sont situés au-dessous. Quant à la seconde ressemblance, qui caractérise la versalité de ceux qu'on lui compare, elle consiste dans le changement si fréquent et si rapide des teintes de sa peau, qu'il est assez difficile d'assigner quelle est sa couleur naturelle. Par

exemple, s'il est à l'ombre ou en repos depuis quelque temps, les petites éminences qui le couvrent sont d'un rouge pâle, et le dessous de ses pates est d'un blanc jaunâtre. Exposé au soleil, la partie de son corps qui est éclairée devient souvent d'un gris plus brun, et la partie sur laquelle les rayons du soleil ne tombent pas directement, offre des couleurs plus éclatantes, et des taches qui paraissent isabelles, par le mélange du jaune tendre que présentent alors les petites éminences, et du rouge clair du fond de la peau. Dans les intervalles ces petites éminences offrent du gris mêlé de verdâtre et de bleu, et le fond de la peau est rougeâtre. Dans d'autres circonstances le caméléon change en un clin d'œil : tantôt il est d'un beau vert tacheté de jaune; mais dès qu'on le touche, il paraît tout à coup couvert de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un beau vert. Lorsqu'on l'enveloppe dans un linge ou dans une étoffe d'une couleur quelconque, il devient quelquefois plus blanc qu'à l'ordinaire; mais il est bien démontré, malgré tout ce qu'on en peut dire de contraire, qu'il ne prend pas la couleur des objets qui l'environnent.

D'après les observations qui ont été faites sur ce quadrupède ovipare, il paraît certain que la crainte, la colère et la chaleur, sont les seules causes des diverses couleurs qu'il présente, et qui ont été le sujet de toutes les fables qu'on s'est plu à faire sur son compte.

Le caméléon se trouve dans tous les climats chauds, tant de l'ancien que du nouveau continent. Sa destinée paraît être d'intéresser de toutes les manières; car, si, dans les pays policés, il a donné naissance à des contes ridicules et à des superstitions absurdes, il jouit, sur le bord du Sénégal et de la Gambie, de la plus grande vénération; et la religion des nègres du cap de Monté, non contente de leur défendre de le tuer, leur ordonne de le secourir et de l'aider lorsque, tremblant le long d'un rocher, il cherche à en descendre, en s'attachant péniblement avec ses ongles, se retenant avec sa queue, et se consumant en vains efforts. Mais une fois qu'il est mort, tout culte cesse, et il est mangé par ces mêmes nègres, après qu'ils l'ont fait sécher au soleil.

Cet animal, ainsi que les autres lézards, peut vivre près d'un an sans manger: c'est vraisemblablement ce qui a fait dire qu'il ne se nourrissait que d'air.

NARNI.

L'Italie n'offre point de ruines de ses anciens monumens qui soient en même temps plus belles et plus instructives que celles de Narni, en Romagne. Non seulement elles sont un témoignage authentique de cette audace des Ro-

mains, qui triomphaient de tous les obstacles dans l'exécution de leurs grands travaux, mais elles donnent encore à reconnaître cette sagesse de construction qui, après avoir aplani toutes les difficultés du sujet, savait imprimer à leurs ouvrages cette solidité victorieuse de vingt siècles. Aussi n'est-ce point au temps que ces ouvrages ont cédé, mais à la main dévastatrice des barbares, ou aux tremblemens de terre qui ébranlèrent leurs fondemens. Cependant une partie des ponts d'Auguste a résisté aux ravages de ces deux fléaux. Une de ces arches est encore entière: et la hardiesse de sa voûte, qui surpasse tout ce que l'architecture des ponts a jamais produit de plus grand, est un sujet d'admiration, et pour les voyageurs qui ne se lassent pas de les contempler, et pour les artistes qui restent en extase, en pensant au génie qu'il a fallu déployer, et aux difficultés qu'on a été forcé de vaincre pour opérer une semblable merveille.

LE PREMIER DES LIVRES.

Quoique l'invention de l'imprimerie soit attribuée à beaucoup de personnes, dont les plus connues sont *Guttemberg*, de Strasbourg; *Jean Faustus*, de Mayence; *Conrad* et *Arnaud* frères, de la même ville; *Pierre Scheffer, Pierre Gernsheim, Thomas Pieterson* et *Laurent Ger-*

son, la ville de Harlem n'en réclame pas moins l'invention pour *Laurent Coster*, qui naquit dans ses murs. Aussi fait-on voir dans la maison de ville de Harlem, un livre intitulé : *Speculum humanæ salvationis*, que l'on assure être le premier qui ait été imprimé. Il est rempli de figures, et conservé sous une enveloppe de soie, dans un coffre d'argent. On voit aussi dans le même lieu la statue de *Laurent Coster*. Voici l'inscription et les vers qui furent mis sur la porte de sa maison :

MEMORIÆ SACRUM.

Typographia, ars artium omnium conservatrix,
Hîc primùm inventa, circa annum 1440.

A L'ÉTERNELLE MÉMOIRE.

La Typographie, conservatrice de tous les arts, a été inventée, pour la première fois ici, vers l'an 1440.

Vana, quòd archetypos et præla, Monguntia, jactas?
Harlemi archetypos prælaque nata scias.
Extulit hîc, monstrante Deo, Laurentius artem.
Dissimulare verum, dissimulare Deum est (1).

BETHLÉEM.

Ce lieu, à jamais célèbre par la naissance de Jésus-Christ, est situé dans une belle contrée,

(1) Pourquoi, Mayence, tant vanter tes imprimeurs et

à six milles de Jérusalem. Un air salubre, un sol fertile, une fontaine nommée *Signatus*, qui fournit continuellement de l'eau à trois grandes citernes, et un petit ruisseau appelé les *Délices de Salomon*, qui arrose la vallée, et plusieurs jardins délicieux, en rendent le séjour infiniment agréable.

C'est dans le couvent des chrétiens que l'on révère le lieu même où est né le divin Sauveur. Le couvent, qui, par sa construction et ses fortes murailles, ressemble à une forteresse, n'a qu'une seule porte qui lui sert d'entrée ; elle est si basse, qu'il faut plier la moitié du corps pour pouvoir y passer.

On entre d'abord dans un petit vestibule obscur, qui conduit dans un petit salon, dont le toit est supporté par quarante colonnes de marbre d'environ quinze pieds de fût, avec des bases et des chapiteaux d'ordre corinthien. La proportion du fût appartient à l'ordre dorique. De ce salon, on passe dans une autre salle, à l'extrémité de laquelle on trouve, sur la gauche, un escalier que l'on descend pour arriver dans une espèce de grotte, qui est le lieu sacré de la naissance de Jésus-Christ. Sa forme est celle d'un

tes presses? Apprends que c'est à Harlem que l'imprimerie a été inventé, et qu'ici Laurent en a été, par la grâce de Dieu, le premier inventeur. Dissimuler la vérité, c'est dissimuler l'existence de Dieu.

parallélogramme ; sur la droite est une niche presque demi-sphérique pratiquée dans le mur : c'est là que le Christ a reçu le jour. Sur la gauche on aperçoit un petit bassin en marbre, qu'on dit avoir été la crèche où la vierge Marie déposa son fils. Un autel au-dessus duquel est un beau tableau représentant l'Adoration des rois mages, qui vinrent dans ce lieu même adorer le nouveau-né, est en face de cette crèche, qui est, ainsi que le lieu de la naissance, enrichie de superbes ornemens et d'un grand nombre de lampes en cristal et en argent. Une de ces lampes, en forme de cœur, renferme le cœur d'un pieux personnage nommé Antonio Camillo de Celis, qui a fait une fondation pour qu'elle brûlât continuellement.

TEMPLE DE CANARIN.

DANS L'ILE DE SALCETTE.

Ce temple est une des plus grandes merveilles de l'Asie. Quelques auteurs, frappés de la magnificence étonnante qui le caractérise, l'attribuent à Alexandre-le-Grand. Quoi qu'il en soit de son origine, c'est un monument aussi remarquable par sa vaste étendue que par la singularité et le nombre infini de ses détails. Les premiers qui s'offrent à la vue sont deux grands

pilastres de vingt palmes (1) de hauteur, dont le premier tiers est carré, le second octogone, et le plus haut tout-à-fait rond ; leur diamètre est de six palmes, et leur distance mutuelle de quinze. Ce portique, situé à huit pieds de la roche, et qui contient une pierre de quarante-quatre palmes de long, sur huit de large et quatre d'épaisseur, conduit dans une espèce de place large de quarante palmes, et taillée dans la roche même, à l'extrémité de laquelle on trouve trois portes; celle du milieu est la plus grande.

A dix pas, vers la droite, on voit une grotte ouverte des deux côtés ; sa longueur est de vingt-quatre palmes, et sa largeur est de quinze. Le dôme qu'elle forme a dix palmes de diamètre et quinze d'élévation, avec une corniche carrée. La première idole qu'on y aperçoit est taillée dans le roc à demi-relief; sa tête est couverte d'un bonnet qui ressemble à celui du doge de Venise. Près d'elle sont deux statues en posture soumise, dont les bonnets ont la forme d'un pain de sucre. Au-dessus de leurs têtes on distingue deux petites figures, taillées aussi dans le roc, sous la forme des anges qu'on représente en l'air, et plus bas deux autres qui tiennent un bâton sur les mains. Deux enfans, les mains jointes, comme s'ils étaient en prière, et qui portent une espèce de bâton sur leurs épaules,

(1) Le palme grec était de quatre doigts, ou le sixième d'une coudée grecque.

sont à ses côtés. Dans une autre grotte voisine, on trouve un second dôme d'une seule pierre, et de la même forme que le précédent; mais le sommet en est rompu. Autour de cette seconde grotte, on aperçoit quatre figures en demi-relief, qui tiennent dans la main gauche une espèce d'habillement; les mêmes sortes de bonnets et de petites figures semblables aux précédentes sont à leurs pieds et sur leurs têtes. Vis-à-vis de cette grotte, on en trouve une autre dans laquelle on voit trois petites figures assises, et six autres fort grandes, avec trois moyennes. Les neuf dernières sont debout, et travaillées de la roche même : celle du milieu tient un arbre chargé de fruits dans la main gauche. De l'autre côté, seize figures, toutes assises, coiffées de mêmes bonnets, et ayant les mains croisées sur l'estomac, s'offrent à la vue; une des seize a près d'elle deux petites figures debout, et deux autres au-dessus. A une très petite distance de cette dernière grotte, du côté du septentrion, on en rencontre encore une autre de huit palmes dans toutes ses dimensions, elle contient une espèce de lit de pierre. Sur sa façade, on voit une statue assise, les jambes croisées à la manière des Orientaux, et les mains jointes sur l'estomac; une autre qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, et sur la tête de laquelle on distingue deux enfans aîlés et debout. Au-delà de cette grotte, et sur la même façade, qui s'étend plus de soixante palmes au-dedans de la roche, on

trouve deux statues assises, avec leurs mains sur l'estomac, et leurs bonnets sur la tête. Deux autres, qui sont debout, semblent n'être placées là que pour les suivre.

Toutes ces grottes et toutes ces figures, qui sont autant de monumens en elles-mêmes, ne sont en quelque sorte que les avenues du fameux temple de Canarin. Une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingts de longueur, lui sert d'entrée. Sur la droite de cette ouverture, on trouve une grotte ronde de plus de cinquante et une palmes de circuit; des statues, les unes assises, les autres debout, l'environnent; une seule est plus grande que les autres. Plusieurs caractères, qui semblent inexplicables, se font remarquer sur la surface du dôme qui surmonte la grotte. Le premier vestibule du temple est un carré parfait de cinquante palmes. On y voit de chaque côté une colonne de soixante palmes de hauteur, avec ses chapiteaux, et six de diamètre : celle de droite offre deux lions avec un bouclier à côté, et celle de gauche deux statues. Ces deux colonnes passées, on aperçoit sur la gauche, à l'entrée d'une grotte, deux grandes statues debout, qui se regardent mutuellement. Plus loin et du même côté, on voit deux autres statues d'une grandeur prodigieuse, et une troisième sur la droite; elles sont toutes debout, avec plusieurs petites figures autour d'elles. Du côté droit, où sont les lions, on distingue deux grands va-

ses sur des pieds d'une grandeur proportionnée.

Trois portes égales, de trente palmes de hauteur sur huit de largeur, conduisent dans un espace où l'on trouve quatre colonnes travaillées de la roche même : leur élévation est de douze palmes entre l'espace des cinq fenêtres qui donnent le jour au temple. A la droite de l'entrée on distingue quelques lettres que le temps a rongées, ainsi que le reste de l'ouvrage. Indépendamment de diverses petites figures qui se trouvent sur les côtés, on voit deux statues gigantesques qui sont debout, et qui ont la main droite ouverte, tandis que la gauche tient un vêtement. Elles sont coiffées de bonnets pareils aux précédens, et ont des pendans d'oreilles à l'indienne.

A l'entrée même du temple, dont la porte a quinze palmes de haut sur huit de large, on aperçoit sur la droite quatre statues debout, dont l'une d'elles représente une femme avec une fleur à la main ; et douze autres plus petites, les unes assises, les autres debout, tenant également quelque chose dans les mains, qu'elles ne laissent pas d'avoir croisées sur l'estomac. A la gauche sont quatre autres statues, dont deux de femmes, avec de grands anneaux aux pieds, et seize autres petites aux côtés, les unes assises, les autres debout, dans la même posture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, et deux autres vis-à-vis, avec trois petites qui sont debout. Une fenêtre de quarante-quatre

palmes de largeur, c'est-à-dire aussi large que le temple même, avec une pierre au milieu, en manière d'architrave, et soutenue en dedans par deux colonnes octogones, est ouverte sur le cintre de la porte. A gauche, dans l'intérieur, on voit encore une inscription en caractères aussi peu connus que la première.

Le temple, qui est voûté, s'arrondit à l'extrémité. Trente-quatre colonnes, sans compter celle de l'entrée, y forment trois espèces de nefs. Dix-sept ont des chapiteaux surmontés par des figures d'éléphans; les autres n'ont rien de remarquable que leur figure octogone. L'espace qui reste entre les colonnes et la roche, c'est-à-dire, la largeur des nefs de chaque côté, est de six palmes.

Tout ce qui vient d'être décrit est taillé dans le rocher même, sans addition d'aucune autre manière aux statues, et sans la moindre partie qui puisse se détacher. Sur le plan du temple on voit une grande quantité de pierres taillées, qui servaient vraisemblablement de degrés à quelque édifice.

En sortant de ce lieu mystérieux, on trouve encore une infinité de citernes, de grottes et de divers autres monumens, parmi lesquels on remarque un second temple, dont la hauteur, par une disproportion assez étrange, n'est que de douze palmes. On y voit, comme dans le temple de Canarin, de grandes et de petites statues, les unes assises, les autres debout, et la plupart coiffées de bonnets pointus.

PARME.

Indépendamment de la beauté de la ville de Parme, dont les rues sont larges et parfaitement percées, la coupole de la cathédrale, un tableau du Corrège, et le théâtre des Farnèse, la recommandent à l'admiration des voyageurs.

La coupole, chef-d'œuvre du Corrège, représente l'apothéose de la sainte Vierge. Malgré l'état de délabrement où est aujourd'hui la peinture de cette coupole, et la peine qu'on a d'y reconnaître la touche et le coloris de son auteur, on voit encore qu'il a dû rassembler tout son génie pour en faire à la fois l'ouvrage le plus hardi et le plus gracieux.

Le théâtre des Farnèse, ainsi nommé parce qu'il fut construit par un des princes de cette maison, lorsqu'ils régnaient sur les états de Parme et de Plaisance, est de forme ovale; il contient 15,000 personnes. Le fond, ainsi qu'une partie des côtés, est garni de gradins à l'antique qui s'élèvent jusqu'à la hauteur des secondes loges. Une galerie ornée de colonnes à distances égales, et couronnées par une très belle corniche, occupe toute la partie supérieure. Deux arcs de triomphe, avec les statues équestres des Farnèse, forment les deux entrées de la salle, qui remplissent l'intervalle entre les gradins et le

théâtre. L'espace du milieu, qu'on nomme le parterre, a vingt toises de longueur, et contient une foule immense de spectateurs. On peut même aisément l'inonder au moyen de tuyaux qui y répondent, et donner le spectacle sur l'eau. Le théâtre, qui a seul dix-neuf toises et quatre pieds de profondeur, est décoré en avant de colonnes corinthiennes. Cependant sa vaste étendue n'empêche pas que la voix ne se fasse entendre d'un bout de la salle à l'autre. Ce théâtre, qui, par la beauté de son architecture et de ses ornemens, fait un honneur infini à Vignola, peut le disputer au théâtre olympique de Vicence. Depuis long-temps on ne s'en sert pas, et c'est sur un autre qui est d'une grandeur ordinaire, et qui peut contenir 2,000 personnes, qu'on représente habituellement.

Quant au tableau du Corrège, c'est un morceau qui suffirait pour immortaliser son auteur. Il est couvert d'un surtout de bois qu'on ne découvre que lorsqu'il se présente des curieux. Il est connu sous le nom de la *Madone-de-Saint-Jérôme*. Il représente la vierge Marie tenant l'enfant *Jésus*. *Saint Jérôme* est de côté, un ange en avant, qui tient un livre avec lequel il fait jouer l'enfant. Aux pieds du divin Sauveur est Madeleine, qui en baise un avec transport, tandis qu'un autre petit ange présente une boîte de parfums. La Vierge est si belle et si noble, Madeleine si touchante, si tendre, si respectueuse, et l'enfant a tant de grâces en jouant d'une main

avec les cheveux de Madeleine, qu'on ne peut se défendre d'un pieux attendrissement, auquel la crainte fait place dès qu'on jette les yeux sur saint Jérôme, dont l'air sévère et dur contraste, de la manière la plus frappante, avec la douceur et l'aménité répandues sur les traits des autres personnages.

CAVES DES MORTS DES GUANCHES (1).

Ce sont des lieux anciennement creusés dans les rochers ou formés par la nature, qui servent de sépulture aux Guanches. Leur étendue est plus ou moins grande, suivant la disposition du terrain. Les corps y sont conservés dans des peaux de chèvres, avec des courroies de même matière. Les coutures sont si égales et si unies, qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe est parfaitement proportionnée à la grandeur du corps; mais ce qui paraît vraiment surprenant, c'est que ces corps sont presque tous entiers. Ils sont placés dans diverses caves, les uns debout, et les autres couchés sur des lits d'un bois que les Guanches savent rendre si dur, qu'il n'est pas possible de le percer. Embaumés par un procédé qui n'est connu que de ce peuple, les cadavres sont aussi légers que s'ils étaient de paille. Plu-

(1) Naturels de l'île de Ténériffe, dont l'origine n'est pas bien connue.

sieurs voyageurs qui en ont vu qui étaient sortis de leur enveloppe, assurent qu'on y distingue parfaitement les nerfs, les tendons, et même les veines et les artères, qui paraissent comme autant de petites cordes.

Ce n'est pas sans beaucoup de difficultés que l'on peut parvenir à obtenir des Guanches la permission de visiter leurs cavernes sépulcrales, et l'on s'exposerait au danger de perdre la vie, si l'on risquait de le faire sans leur agrément : car le respect qu'ils ont pour les corps de leurs ancêtres est si grand, que la seule curiosité des étrangers passe chez eux pour une profanation. Mais si, en raison des services qu'on a pu leur rendre, ils consentent à conduire un étranger dans les tombeaux qui leur sont propres, rien ne peut les décider à laisser voir ceux où sont déposés les corps de leurs rois et des grands hommes qui ont illustré leur pays; et si on les presse sur ce point, ils répondent qu'il y a effectivement plus de vingt caves destinées à ces seules sépultures; mais qu'elles sont inconnues, même parmi eux, à l'exception de quelques vieillards qui sont dépositaires de ce grand secret, et qui ne doivent jamais le révéler.

ARCS DE TRIOMPHE A ROME.

Les belles actions, tant civiles que militaires, qui rendirent le peuple romain si célèbre, mul-

tiplièrent, d'une manière étonnante, les arcs de triomphe dans les villes soumises à leur domination. On en comptait autrefois, dans la seule ville de Rome, trente-six en marbre, sans compter ceux qui étaient en pierre ou en brique. Le temps, qui détruit tout, n'a laissé que des vestiges du plus grand nombre. Parmi ceux qu'il a épargnés, on remarque ceux de *Titus*, de *Constantin*, et de *Septime-Sévère*.

Le premier fut consacré par le sénat à l'empereur Titus, dont la bienfaisance, pendant le court espace qu'il occupa le trône, lui mérita le titre de *délices du genre humain*. Il n'a qu'une seule arcade, et dans un bas-relief qui la surmonte, l'empereur est représenté sur son char, attelé de quatre chevaux et couronné de la victoire. On voit dans un autre bas-relief le chandelier d'or à sept branches, les deux tables de la loi, celle où l'on exposait les pains de proposition, l'autel des parfums, ainsi que beaucoup de vases et de dépouilles enlevées du temple de Jérusalem; un grand nombre d'esclaves chargés de chaînes servent de triomphe à leur vainqueur.

L'arc de Constantin est composé de trois arcades, dont celle du milieu est beaucoup plus large que les deux autres. Quatre grandes colonnes de marbre cannelées, qui portent sur leurs chapiteaux de très belles statues qui n'ont pas de tête, leur servent d'ornemens. Cet arc est extrêmement chargé de bas-reliefs, dont plusieurs représentent des actions de Trajan, de l'arc du-

quel on prit plusieurs parties pour construire celui de Constantin. Le sujet de la principale sculpture est la victoire de cet empereur sur Maxence. Il est représenté à cheval, triomphant de ses ennemis, qu'il met en fuite près de Pontemolle.

Quant à l'arc de triomphe de *Septime-Sévère*, quoiqu'il soit à demi-enterré, il est encore facile de juger qu'il était bien au-dessus de celui de Constantin, dont l'ouvrage se ressent visiblement de la décadence des beaux arts. C'est le sénat qui le fit construire, en mémoire de *Septime-Sévère* et de son fils, *Antoine Caracalla*. Les exploits du premier de ces princes sont représentés sur le bas relief. Le travail se ressent des injures du temps; mais ce qui reste de Septime fait regretter ce qui est effacé. Des machines de guerre que les Romains employaient, entre autres le *belier*, dont ils se servaient pour abattre les villes, sont les objets qu'on distingue le mieux.

PONT DE ROCHER DANS LA VIRGINIE.

Ce pont, ouvrage de la nature, est une de ses merveilles. Il est situé dans le comté de Rokbridge, sur le sommet d'une colline qui paraît avoir été séparée en deux dans toute sa longueur, par quelque tremblement de terre. Son élévation est de deux cent treize pieds, sa largeur de cin-

quante dans la partie inférieure, et de quatre-vingt-dix dans la supérieure; son épaisseur, au sommet de l'arche, est de quarante pieds, et la longueur du pont est d'environ soixante. De grands arbres l'ombragent. L'arche a la forme demi-elliptique. Le parapet, qui est coupé dans le roc même, est assez large pour que cinq ou six personnes puissent s'y promener de front. Lorsqu'on regarde du haut en bas pendant quelques secondes, la vue est si effrayante, qu'il est peu de monde à qui la tête ne tourne. Mais, si, placé au bas de la colline, on porte ses regards sur son sommet, on ne peut se défendre d'éprouver une espèce de ravissement à l'aspect d'une arche si belle, si élevée, et aussi régulière que si elle était l'ouvrage des hommes.

Ce pont sert de passage sur la vallée, qu'on ne pourrait traverser ailleurs qu'à une distance considérable.

STATUE D'ÉRASME,

A ROTTERDAM.

La statue d'Erasme, en bronze, érigée en 1662, est sur la place nommée le *Grand-Pont*, sur un piédestal de marbre, environné d'une balustrade de fer. Erasme est représenté en habit de docteur, et tenant un livre à la main. Près de là

on voit la petite maison où il est né. Le distique suivant est sur la porte :

Ædibus his ortus, mundum decoravit Erasmus,
Artibus, ingenio, religione, fide (1).

RIMINI.

Cette ville, située dans l'état de l'Église, est très ancienne, et renferme plusieurs antiquités, dont les plus remarquables sont un arc de triomphe, un pont, et une pierre qui se trouve dans la grande place, et sur laquelle on prétend que César monta pour haranguer ses soldats. On y lit l'inscription suivante :

Cæsar dict. Rubicone superato, civili bello commiliton. suos hoc in foro av. adlocut. (2).

L'arc de triomphe, dont l'ouverture est très large, est consacré à Auguste. Une inscription à moitié effacée le couronne. Aux deux côtés de cet arc sont deux têtes gravées en médaillon. Une autre tête sculptée, représentant celle d'un bœuf, et qu'on prétend avoir été l'embèlme d'Auguste, occupe la partie supérieure du monument. Quant au pont, il est peu de restes de l'antiquité qui puissent lui être comparés; il est

(1) Erasme, né dans cette maison, a illustré le monde par son esprit, sa religion et sa bonne foi.

(2) César, dictateur, ayant passé le Rubicon et conduit la guerre civile; fit faire halte, dans ce lieu, à son armée.

entièrement de marbre, composé de cinq arches, et orné d'une grande quantité de sculptures et d'inscriptions.

TOMBEAU DE L'HEIDUQUE.

Ce monument de la reconnaissance de Stanislas Poniatowski, roi de Pologne, est élevé à Varsovie, dans le cimetière des protestans. C'est un obélisque de marbre gris très foncé; le pied en est traversé par le sarcophage, dont le dessus est de marbre de couleur. L'obélisque, surmonté d'une croix de bronze doré, est élevé de terre de trois marches. Sur l'une des faces est le portrait de Butzau, en bronze doré; il est suspendu à un anneau, sur un médaillon en marbre blanc, avec cette inscription en lettres d'or :

Hic jacet Georgius-Henricus Butzau, qui regem Stanislaum-Augustum, nefariis parricidarum telis impetitum, die 3 *novembris, anno* 1771, *proprii pectoris clypeo defendens, geminatis ictibus confossus, gloriosè occubuit. Fidelis subditi necem lugens, rex posuit hocce monumentum, illius in laudem, aliis exemplo* (1).

(1) Ici repose Georges-Henri Butzau, qui mourut glorieusement, percé de deux coups de poignard, en faisant un rempart de son corps à Stanislas-Auguste, près d'être victime du fer de ses assassins. Le roi, pleurant la mort d'un sujet si fidèle, fit élever ce monument pour honorer sa mémoire et servir d'exemple aux autres.

ARC-EN-CIEL SOLAIRE.

Ce phénomène naturel, dont la beauté a toujours fixé l'attention des hommes, n'est visible que lorsque le soleil paraît dans un côté du ciel, tandis qu'il pleut dans celui qui lui est opposé. Pour jouir de la vue de l'arc-en-ciel en face, il faut nécessairement avoir le dos tourné au soleil.

Le prisme est ce qui explique le mieux ce phénomène, qui n'est autre chose que la décomposition de la lumière : car, de même que l'on voit dans un appartement obscur le rayon du soleil que l'on fait passer par le trou d'un volet, à travers un prisme, aller peindre sur une surface blanche le spectre solaire, formé des sept couleurs primitives dans l'ordre suivant : *rouge*, *orange*, *jaune*, *vert*, *bleu*, *indigo* et *violet*; le rayon rouge étant moins réfrangible, et le violet l'étant le plus, chaque rayon du soleil, en traversant les gouttes de pluie, se trouve divisé en sept rayons primitifs, qui ont chacun leur couleur particulière, ainsi qu'un différent degré de réfrangibilité, et qui, après avoir été ainsi divisés, vont se peindre sur les nuages opposés qui nous les réfléchissent.

On voit le plus ordinairement deux arcs-en-ciel concentriques. Les couleurs de celui qui est le plus voisin de la terre sont les plus vives et

se trouvent disposées de manière que le rouge est en haut, et le violet en bas. Quant à l'arc-en-ciel supérieur, les couleurs sont dans un ordre inverse ; et, comme elles ne sont que la réflexion des autres, il s'ensuit qu'elles sont beaucoup plus faibles.

L'arc-en-ciel ne peut avoir lieu que lorsque le soleil n'est pas élevé de 42 degrés au-dessus de l'horizon, et plus le soleil en est voisin, et plus la portion de ce cercle formée par l'arc-en-ciel paraît grande. Une expérience infiniment simple peut procurer le plaisir d'imiter artificiellement l'arc-en-ciel : il ne faut pour cela que tourner le dos au soleil, et faire jaillir de l'eau devant soi, de manière qu'elle retombe en forme de pluie. Toutes les couleurs de l'iris s'offrent aussitôt à la vue, et on les distingue d'autant plus aisément, que les objets qu'on a devant soi ont une teinte obscure.

TOMBEAU DE CAIUS CESTIUS.

Parmi les monumens que renferme la ville de Rome, on remarque, avant de sortir de la porte Saint-Paul, une pyramide qui a une ressemblance frappante avec celles des Egyptiens, et qui est le tombeau de Caius Cestius. Grâce à sa solidité, il est aussi bien conservé que s'il venait d'être construit. Il a 120 pieds de hauteur, sur

une base de 80 ; ses quatre faces sont entièrement revêtues de marbre. Au milieu de l'édifice, il y a une chambre voûtée où sont renfermées les cendres de Cestius, et près du tombeau on voit un piédestal dont l'inscription indique qu'il portait une colonne sur laquelle était sa statue. Les mots latins qu'on lit sur la piramyde font connaître que Cestius était un des *septemvirs épulons*, c'est-à-dire un des sept officiers qui avaient l'inspection des festins qu'on donnait aux dieux.

LA VIERGE AU DONATAIRE,

DITE DE FOLIGNO.

Cet admirable tableau est un des chefs-d'œuvre de Raphaël. Tout y est parfait, la composition, le dessin et l'exécution. Le sentiment de modestie qui règne dans la tête de la Vierge, la ferveur des trois personnages dont les vœux s'élèvent jusqu'à elle, et l'imposante majesté des regards du saint précurseur, y sont exprimés avec une vérité sans égale. Mais ce qui, dans cette merveille de l'art, est une merveille particulière, c'est la figure de l'ange qui tient la tablette. Quelle pureté de forme ! quel enthousiasme de couleurs.

Le sujet de ce tableau est simple en lui-même. Saint Jean, saint François et saint Jérôme adres-

sent leurs prières à la Vierge Marie, en faveur de Sigismond Conti, camérier et secrétaire du pape Jules II, que l'on voit à genoux auprès de l'un des saints. Assise sur des nuages, et entourée d'une gloire d'anges, la Vierge Marie tient sur ses genoux l'enfant Jésus, qui a saisi de sa main droite un des pans du manteau de sa mère, et semble, en se jouant, essayer d'en couvrir ses épaules. Au milieu des quatre personnages, et au-dessous même de la Vierge, un petit ange debout tient une tablette qui paraît être destinée par le peintre à recevoir le don du donataire. Le fond du tableau représente un paysage et les environs d'une ville.

ARC-EN-CIEL LUNAIRE.

La seule différence qui existe entre l'arc-en-ciel lunaire et l'arc-en-ciel solaire, c'est qu'il s'aperçoit rarement, à cause de la faiblesse des rayons de la lune. Le 25 décembre 1710, à huit heures du soir, on en a vu un à Glapwel, dans le Derbyshire, qui avait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel solaire, et dont la grandeur n'était pas moindre que celle qu'il laisse voir ordinairement. La lune était dans son plein, et la soirée avait été pluvieuse ; mais au moment où l'arc-en-ciel lunaire fut visible, tous les nuages étaient dispersés. Le 24 octobre 1801, à sept heures du

soir, on en a aperçu un autre à Edimbourg, dont la beauté a charmé les regards des habitans, et excité l'admiration des astronomes. Les couleurs en étaient bien distinctes. Sa durée a été d'une demi-heure.

VIGNE DU PRINCE BORGHÈSE (1).

La vigne ou maison de campagne du prince Borghèse ne le cède pas en magnificence au palais qu'il habite à Rome. C'est par un très beau bois bien percé, peuplé de chevreuils et de daims, et dont les allées sont presque toutes terminées par des statues et des fontaines, qu'on entre dans ce lieu de délices. Vis-à-vis de la maison est un parterre rempli d'une infinité de fleurs dont l'odeur et l'éclat charment en même temps l'odorat et la vue. On y voit une statue colossale, qui est effrayante au premier aspect; elle est entièrement formée de pétrifications; sa bouche, qui ressemble à un gouffre, est toute grande ouverte, et il en sort une nappe d'eau assez considérable, à travers laquelle on aperçoit la suite du jardin.

L'habitation est composée de deux pavillons,

(1) C'est le nom que l'on donne aux maisons de campagne des seigneurs de Rome.

et d'un corps de bâtimens qui occupe le milieu. Le tout est couvert de bas-reliefs anciens, parmi lesquels on en distingue un qui représente les aruspices qui éventrent un taureau pour en consulter les entrailles ; et l'autre, Curtius qui s'élance tout armé dans le gouffre. La manière inclinée dont ce dernier bas-relief est placé sur le mur, ajoute tellement à la force de l'action, qu'on croit en effet que Curtius va réellement se précipiter.

Nous ne finirions pas si nous entreprenions la description des colonnes de vert et jaune antiques, des vases de porphyre, des statues d'*Annibal*, de *Scipion l'Africain*, des douze *Césars*, et de plusieurs tableaux extraordinaires, par l'innombrable quantité de figures qui s'y trouvent, dont l'un représente l'entrée d'un ambassadeur turc, et l'autre une marche du pape dans toute sa pompe. Nous nous bornerons donc à citer quelques statues que leur extrême beauté a rendues célèbres.

1° Sénèque mourant dans un bain, dont le vase est de pierre de touche. Les yeux de ce grand homme sont en émail, et une ceinture de marbre jaune est autour de son corps. Il semble qu'on voie ses forces s'écouler avec son sang, et l'on trouve dans la tête l'expression la plus frappante de toutes les belles maximes de ce philosophe sur la mort.

2° Le gladiateur qui pare une botte avec son bras.

3° Les trois Grâces, vues par-derrière, qui soutiennent un vase.

4° La statue par excellence, et dont la conservation est entière, le fameux *Hermaphrodite.* Cette statue, dans un état parfait de nudité, est couchée sur un matelas si bien fait, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'il est factice. Il est du chevalier Bernin.

5° Le groupe d'*Apollon* et *Daphné,* de grandeur naturelle. C'est un chef-d'œuvre; et s'il est vrai que le vrai beau doive être indépendant du nom et du temps, jamais l'antique et le moderne n'ont rien produit d'égal à cet ouvrage du chevalier Bernin. On voit Apollon voler avec toute l'ardeur du désir; et Daphné, si légère, que, dans sa course, elle n'eût pas même fait bouger les épis, les bras élevés et avancés, la bouche entr'ouverte, avec tout l'effroi de la pudeur, éprouve sa métamorphose en fuyant ce dieu redoutable, qui est tout près de la joindre. L'écorce de laurier couvre déjà sa jambe, et les feuilles poussent aux extrémités de ses doigts. Rien n'est comparable à la beauté du marbre que le sculpteur a employé: il est de Carrare, et quand on le touche il résonne comme de l'airain. On lit au bas du groupe ces deux vers latins faits par le pape Urbain VIII, alors Barberini:

Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ,
Fronde manus implet, baccas seu carpit amaras.

Amans, qui, sur les pas d'une beauté légère,
Pensez voler au bonheur le plus doux;

Pour prix de votre ardeur, quel fruit cueillerez-vous ?
La feuille, hélas ! souvent la plus amère.

CHANGEMENS DE PEAU, OU MÉTAMORPHOSES DES CHENILLES.

Parmi les merveilles dont la nature se montre si prodigue, il n'en est guère qui méritent plus d'être examinées que les changemens de peau ou métamorphoses des insectes en général, et particulièrement de ceux appelés *chenilles*. Tous changent de peau, et en changent même plusieurs fois pendant le court espace de leur vie. Le ver à soie, par exemple, se défait quatre fois de la sienne : le premier changement a lieu dès onze ou douze jours après sa naissance, selon la saison ; le second, environ au bout de cinq jours et demi ou six autres jours ; le troisième, au bout d'environ cinq jours et demi ou six jours et demi ; et le quatrième, six jours et demi ou sept jours et demi après.

Quelque extraordinaire que puisse paraître le changement de peau des chenilles, il ne saurait être comparé à la singularité qui caractérise ces animaux, de laisser, dans leurs divers changemens, des dépouilles si complètes, qu'on les prend quelquefois pour des chenilles même. Il ne leur manque rien de ce qu'on voit à l'extérieur de l'insecte. La dépouille d'une chenille

velue est toute hérissée de poils, et les fourreaux des jambes, tant écailleuses que membraneuses, y restent attachés. On y remarque tous les ongles de leurs pieds, et les parties qui ne sont visibles qu'au microscope s'y retrouvent. On y distingue enfin jusqu'aux parties dures qui enveloppent la tête, tel que le crâne ; les dents s'y trouvent également attachées.

Ce n'est assurément pas une petite opération pour un animal, que celle de se dépouiller si complétement, de tirer tant de parties des fourreaux qui les contenaient, et d'avoir à se défaire de son ancien crâne pour en prendre un nouveau. Aussi, un ou deux jours avant que le moment critique arrive, les chenilles cessent-elles de manger, Elles perdent leur activité ordinaire, elles ne marchent point, ou marchent peu ; et si elles choisissent quelque endroit où elles se fixent, la plupart y restent, quoiqu'on les touche. Alors elles sont paresseuses ou languissantes ; et si elles se donnent divers mouvemens, c'est sans sortir de leur place. Tour à tour elles se recourbent, rendent leur dos convexe, s'étendent en élevant leur tête au-dessus du plan sur lequel elles sont posées, pour la laisser ensuite retomber brusquement sur le même plan. Enfin, d'autres mouvemens plus ou moins sensibles déterminent la crise que la diète et un changement total dans la manière d'être ont préparée.

Lorsque le temps approche où une chenille va se dépouiller, ses couleurs s'affaiblissent, et celles

mêmes qui étaient les plus vives et les plus brillantes deviennent foncées, et quelquefois si ternes, qu'elles paraissent presque effacées. Alors leur peau se dessèche en quelque sorte, et ne recevant plus les sucs qui la nourrissaient, elle se trouve dans le même cas qu'une feuille d'arbre à qui la sève cesse d'être apportée. Si la chenille continue à recourber son dos, et surtout si elle gonfle un de ses anneaux plus que les autres, quand cette peau est presque entièrement desséchée, l'impossibilité où se trouve l'enveloppe qui la couvre, de résister à de pareils tiraillemens, la fait nécessairement fendre quelque part sur l'anneau qui aura le plus agi sur elle. C'est ordinairement au-dessus du dos, sur le second ou troisième anneau, que s'ouvre la fente qui laisse entrevoir une petite portion de la nouvelle peau, que la fraîcheur et la vivacité de ses couleurs rendent très facile à reconnaître. Cette fente une fois faite, l'insecte s'étend facilement, et il parvient dans un instant depuis la fin ou le commencement du premier anneau jusqu'à la fin du quatrième. Alors la portion supérieure du corps qui répond à ces quatre anneaux se trouvant à découvert, la chenille a une ouverture suffisante pour se tirer entièrement de son ancien fourreau.

Cette dernière opération, toute laborieuse qu'elle puisse être, se fait en moins d'une minute. La chenille recourbe sa partie antérieure, et la retire du côté du derrière. Par ce mouvement, sa tête, dégagée de dessous l'ancienne

enveloppe, et portée au commencement de la fente, s'élève et sort par cette ouverture ; et l'instant d'après, l'insecte, étendant sa partie antérieure, laisse tomber sa tête, qui se trouve posée, comme sur une espèce de coussin, sur la partie de cet étui où elle était ci-devant renfermée. Sa tête, avec son nouveau crâne, se pose sur l'ancien. Alors il ne reste plus à la chenille qu'à tirer sa partie postérieure du fourreau ; ce qu'elle exécute en recourbant ses anneaux postérieurs sur sa tête, jusqu'à ce que le dernier de tous soit parvenu à l'endroit où la fente lui permet de s'élever. La partie postérieure étant ainsi dégagée, la chenille l'allonge, et la laisse retomber à son tour sur sa dépouille.

Mais ce n'est pas seulement par la vivacité et le degré de nuance que les couleurs qui brillent sur la nouvelle peau des chenilles diffèrent de celle qu'elles avaient sur l'ancienne, c'en sont de tout-à-fait différentes : celles dont l'espèce est d'être velues sont alors chargées de poils, comme elles l'étaient auparavant, quoiqu'il ne paraisse pas en manquer un seul à la dépouille. On se demande où étaient logés les poils dont une chenille était hérissée avant qu'elle se dépouillât, et on a peine à concevoir que ceux que l'on voit dans la dépouille ne soient que des tuyaux creux, dans lesquels les autres auraient été contenus. Des observations exactes, faites pour découvrir ce mystère, ont prouvé que ces poils étaient couchés entre l'ancienne et la nouvelle peau, et qu'ils en

facilitaient même en quelque sorte la séparation.

Les parties des chenilles nouvellement exposées à l'air ont besoin de quelque repos pour s'affermir ; et, soit que les dents qu'elles ont alors soient réellement de nouvelles dents, soit qu'elles ne viennent que de sortir de leurs anciens fourreaux, il s'ensuit que, comme elles sont encore trop molles pour pouvoir hacher les feuilles, les chenilles continuent de faire diète environ un jour entier après qu'elles ont mué.

Ayant ainsi changé plusieurs fois de peau, les chenilles, avant de parvenir à l'état de papillon, passent par un état moyen, qui est celui de chrysalide. En général leur figure approche de celle d'un cône. L'insecte, sous cette forme, ne paraît avoir ni jambes ni ailes ; il ne peut ni manger ni se traîner, et l'on croirait d'autant mieux qu'il est sans vie, qu'il ne prend aucune nourriture, et n'a point d'organe pour en prendre ; il n'y a que sa partie postérieure qui paraisse animée, et qui puisse se donner quelque mouvement et quelques inflexions sur les jointures des anneaux qui la composent. Leur peau semble cartilagineuse, et leur corps est couvert d'une infinité d'éminences qui varient dans leur forme, leur grandeur et leur arrangement.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans les chrysalides, et de plus digne d'attirer les regards, ce sont les couleurs d'or dont quelques-unes d'entre elles sont parées. Cette couleur est ou

plus jaune, ou plus verdâtre, ou plus pâle ; mais cependant c'est toujours du bel or qui a le brillant et l'éclat de l'or bruni. Il y a des chrysalides sur lesquelles l'or se trouve employé avec plus d'économie ; celles-là n'ont que quelques taches dorées sur le dos ou sur le ventre. On en voit aussi d'autres qui ont les mêmes taches aux mêmes parties du corps ; mais, au lieu d'être d'or, elles sont d'argent.

La chrysalide, au moment où elle sort de la dépouille de chenille, est tendre et molle, et ce n'est que par la suite que son enveloppe extérieure s'endurcit au point de devenir friable ; la plupart même ont le corps tout mouillé d'une liqueur visqueuse. C'est avant que cette liqueur ait eu le temps de se sécher, qu'on voit distinctement que la chrysalide est un papillon, et qu'on peut séparer les unes des autres les parties extérieures qui lui sont propres. On y reconnaît la tête, qui est penchée et recourbée sur la poitrine, les deux yeux, les ailes, les jambes, les antennes, la trompe, etc. ; mais toutes ces parties sont posées, pliées et empaquetées, de façon qu'il n'est pas permis à la chrysalide d'en faire usage, et il ne convenait pas que cela fût dans un temps où elles sont encore trop tendres et trop molles.

Au-dessus de chacun des yeux, part une des antennes qui sont ramenées, dans l'état ordinaire de la chrysalide, en devant, comme le seraient deux rubans ou deux bandelettes qui partiraient du dessus de la coiffure d'une femme, et qui se-

raient conduites en ligne droite sur son sein. On y aperçoit des raies transversales, toutes parallèles les unes aux autres, qui y font un très joli travail, et qui marquent les différentes articulations. C'est alors qu'on y voit très bien les ailes, qu'on voit distinctement qu'il y en a deux de chaque côté, et d'où elles partent chacune. On trouve enfin, dans l'espace que les ailes laissent entre elles, les six jambes et la trompe, si le papillon doit en avoir une; et enfin toutes les parties qui sont les accompagnemens de la tête. Alors, en se servant de la pointe d'un canif ou de celle d'une épingle, on sépare aisément des autres la partie qu'on veut considérer; on la place dans la position où l'on veut : ainsi on sépare les deux ailes du même côté l'une de l'autre. La partie qu'on vient de découvrir, en relevant les ailes, paraît toute mouillée de la liqueur visqueuse, qui par la suite les aurait collées ensemble, et qui les aurait aussi collées au corps. Enfin on trouve les insertions des jambes, et généralement celles de toutes les parties extérieures.

Il est donc bien certain et très visible que la chrysalide n'est autre chose qu'un papillon, dont les parties sont cachées sous certaines enveloppes qui les collent toutes ensemble, et qu'elle n'est précisément, comme nous l'avons dit, qu'un papillon emmaillotté. Dès que ce papillon aura acquis la force de briser ses enveloppes, dès que ses ailes, ses jambes seront devenues capables de faire leurs fonctions, et dès que les besoins exigeront

qu'il se débarrasse des fourreaux qui ne lui seront plus qu'incommodes, il s'en défera. Toutes les parties extérieures, devenues libres, s'étendront et se plieront, se placeront et s'arrangeront comme le demandent les usages auxquels elles sont destinées ; en un mot, le papillon sera alors tel que le sont ceux de son espèce. C'est là à quoi se réduit la seconde métamorphose, celle de chrysalide en papillon.

Mais ce n'est pas seulement dans la chrysalide que l'on peut découvrir toutes les parties du papillon ; elles existent déjà dans la chenille même, et il ne s'agirait peut-être que d'une très grande dextérité pour les trouver dans les chenilles encore très petites. Il est vrai que cette recherche devient plus aisée à mesure que la transformation est plus proche ; car, si l'on fait périr une chenille dans l'esprit-de-vin ou dans le vinaigre, un jour ou deux avant celui où cette transformation doit se faire, et si on la laisse dans la liqueur jusqu'à ce que ses chairs soient affermies, on parviendra avec un peu d'adresse et d'attention, à enlever le fourreau de la chenille, à mettre le papillon à découvert, et à en connaître toutes les parties. Une longue trompe, des ailes, des antennes, des jambes aussi grandes que celles qu'on trouve à la chrysalide, ne sont pas l'ouvrage d'un instant ; et, dès que dans celui où la chrysalide commence à paraître elle les a telles, il faut en conclure qu'elle les avait lorsqu'elle était cachée sous le fourreau de chenille.

Il serait sans doute infiniment curieux de connaître toutes les communications intimes qui sont entre la chenille et le papillon, et de savoir précisément en quoi elles consistent, et comment elles se font; mais elles dépendent de parties si fines et si molles, qu'il n'est pas permis d'espérer de voir sur cela tout ce qu'on désirerait. Cependant on a la certitude qu'il y en a quelques-unes qui sont propres à la chenille, et n'appartiennent aucunement au papillon, tandis que d'autres, essentiellement liées et entrelacées avec les parties extérieures, se dessèchent, s'effacent et se détruisent peu à peu. Par exemple, il y a une grande quantité d'espèces de chenilles qui ont seize jambes, et tout papillon n'en a que six. Il y a donc alors dix jambes propres à la chenille, dont le papillon se défait : ce sont sûrement les dix jambes membraneuses, les six écailleuses ayant servi de fourreaux aux six que porte le papillon.

La tête de la chenille, comparée avec celle de la chrysalide, ou, ce qui est la même chose, avec celle du papillon, fera voir encore plusieurs parties extérieures qui étaient essentielles à la première forme de l'insecte, et que ses dernières formes demandent qu'il rejette. Les dents, ou les espèces de mâchoires, et les muscles qui les faisaient agir, restent attachés à la dépouille que la chrysalide vient de quitter. Il n'y a ni papillon, ni chrysalide qui file : cette filière, qui est une espèce de petit bec qui part de la lèvre inférieure,

est devenu un instrument inutile, et est aussi une des parties dont la chrysalide se défait; elle se défait en même temps de la lèvre inférieure à laquelle elle tenait. Cette lèvre, la supérieure, et généralement toutes les parties qui formaient la bouche de la chenille, sont rejetées avec la dépouille, et elles ne peuvent plus servir aux usages auxquels elles étaient employées ci-devant. Tout papillon, au moins tout papillon à trompe, ne doit plus avoir une bouche ressemblant en aucune façon à celle des chenilles; il ne doit plus couper des fragmens de feuilles, ni les broyer, ni les avaler : son aliment n'est plus qu'un suc très fluide, qui est pompé par la trompe.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte qu'un papillon, sous la forme de chenille, est dans son enfance, et qu'il n'est arrivé à l'état de perfection, à l'âge de force, que lorsqu'il paraît papillon. Dans ce dernier cas, il ne se nourrit que de suc fluide que sa trompe tire des plantes, pendant que la chenille ronge et dévore les feuilles les plus dures. Il semblerait, d'après cela, que l'ordre ordinaire de la nature se trouverait entièrement renversé ici, et que ce serait comme si elle ne nourrissait que de lait les plus forts animaux, tandis qu'elle ne donnerait que les alimens solides aux fœtus. Mais avec un peu de réflexion on retrouvera l'analogie accoutumée : car, si la chenille hache, broie et digère les alimens qu'elle distribue aux papillons, elle suit en-

cela l'exemple des mères, qui préparent ceux qui sont portés au fœtus. En un mot, la chenille est destinée à nourrir et à défendre le papillon qu'elle renferme.

Lorsque les chrysalides, dont toutes les parties étaient d'abord molles et nageantes, pour ainsi dire, dans une liqueur destinée à les nourrir et à les fortifier, ont acquis la force et la solidité nécessaires, le papillon cherche à se débarrasser des enveloppes qui le tiennent emmaillotté, pour paraître sous sa véritable forme, avec des ailes développées et étendues. Les uns ne vivent sous celle de chrysalide que dix, quinze, vingt jours, etc.; et d'autres pendant plusieurs mois, et même pendant une année presque entière. Quant à l'opération de quitter la forme de chrysalide, elle ne semble pas, à beaucoup près, aussi laborieuse que l'a été celle de quitter le fourreau de chenille, celui de la chrysalide se desséchant à un point auquel celui de la chenille n'est jamais desséché.

Parmi les papillons nouvellement sortis de leur dépouille, quelques-uns restent pendant quelque temps posés sur les bords de la dépouille même, tandis que les autres vont s'accrocher après. Ce qui frappe alors le plus dans ces insectes, ce sont les ailes. Le papillon qui vient de paraître au jour les a si petites, qu'il semble un papillon manqué. Mais au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, elles paraissent dans toute leur étendue.

Parvenu à l'état de perfection, le papillon, agréablement surpris de se voir rendu au jour, se plaît à reconnaître les lieux qu'il a habités dans son enfance. Il agite d'abord ses ailes avec un doux frémissement, et, prenant ensuite l'essor, il parcourt d'un vol sinueux les prairies émaillées de fleurs, et plonge sa trompe dans leur calice nectarifère. La douce liqueur dont il s'enivre semble lui donner plus de gaîté, plus de feu, plus d'action, plus d'agilité. Ses ailes légères le transportent de plaisirs en plaisirs, et dès qu'il a cueilli la fleur, il s'élance et va goûter ailleurs les douceurs apparentes de l'inconstance et de la nouveauté. Mais cependant il s'en faut bien que tout le peuple papillon jouisse d'un bonheur si complet; car, si l'on considère les papillons de nuit, on verra que c'est à leur dernier changement que se terminent les desseins qu'avait la nature en les faisant naître. La propagation de l'espèce est le seul signe de vie qu'ils donnent, et ce n'est que pour les amener là qu'elles les a fait passer par tant de métamorphoses, de travaux et de dangers.

LE NAJA,

OU LE SERPENT A LUNETTES.

Ce sepent, l'un des plus venimeux des Indes orientales, est remarquable par la beauté de ses

couleurs. Sa vue, loin d'inspirer l'effroi à ceux qui ne savent pas combien son poison est actif, procure une sorte de plaisir. On ne se lasse pas d'admirer le brillant de ses écailles, la vivacité des couleurs dont elles sont parées, et surtout la forme singulière du reptile lui-même, sur la tête duquel on croit voir une ressemblance grossière avec les traits de l'homme.

Les najas ont ordinairement trois ou quatre pieds de longueur totale. Au-dessus de la partie renflée de leur cou, on voit un collier assez large et d'un brun sombre. Une belle couleur jaune brille sur leur dos; mais elle s'éclaircit sous leur ventre, où elle devient blanchâtre, et quelquefois mêlée d'une teinte rouge. Les raies qui forment sur son cou un croissant dont les deux pointes se replient en dehors et en crochets, de manière à imiter les lunettes, sont blanchâtres, et bordées de deux côtés d'une couleur foncée. Neuf plaques (1) ou grandes écailles, disposées sur quatre rangs, deux au premier, du côté du museau, deux au second, trois au troisième, et deux au quatrième, couvrent le sommet de sa tête. Ces écailles, ovales, plates et très allongées, ne tiennent à la peau que par une portion de leur contour, et il semble que le serpent puisse les redresser d'une manière infiniment sensible. Loin

(1) Le naja décrit par Linnée avait cent quatre-vingt-treize grandes plaques sur le corps, et soixante paires de petites sous la queue.

de se toucher au-dessus de la partie élargie du cou, elles y forment des angles longitudinaux, un peu séparé les uns des autres, et laissent voir la peau nue, qui est d'un jaune blanchâtre; et, comme cette peau est moins brillante que les écailles, qui, étant grandes et plates, réfléchissent la lumière, il s'ensuit qu'elles paraissent souvent comme autant de facettes resplendissantes, disposées avec ordre, et qui offrent une couleur d'or très éclatante, surtout lorsque les rayons du soleil les éclairent.

La férocité du naja est extrême, et sa blessure mortelle, si l'on diffère à prendre l'antidote de son venin. Une gangrène, qu'il est presque impossible de guérir, se manifeste à la partie mordue, et l'on expire dans des convulsions affreuses.

Lorsque le reptile veut se jeter sur quelqu'un, il se redresse fièrement, ses yeux étincellent, la membrane qui couvre ses côtés s'augmente d'une manière sensible, sa gueule s'ouvre, et il s'élance avec rapidité, en montrant la pointe acérée de ses crochets venimeux.

Mais les Indiens, malgré la terreur que leur inspire ce dangereux animal, ont trouvé le moyen de le dompter, et même de lui donner une éducation qu'ils font tourner à leur profit, en promenant de ville en ville leur élève. Lorsque, par exemple, ils veulent le faire danser en présence du public, ils le tirent du vase dans lequel ils le tiennent ordinairement enfermé, et l'irritent en lui présentant un bâton ou seulement le poing.

Aussitôt le naja, se dressant contre la main qui l'attaque, s'appuie sur sa queue, élève son corps, enfle son cou, ouvre sa gueule, allonge sa langue fourchue, s'agite avec vivacité, fait briller ses yeux, entendre son sifflement, et commence une sorte de combat avec son maître, qui, entonnant alors une chanson, lui oppose son poing tantôt à droite et tantôt à gauche. L'animal, les yeux continuellement fixés sur la main qui le menace, en suit tous les mouvemens, et balançant sa tête et son corps sur sa queue, qui demeure immobile, il offre ainsi l'image d'une espèce de danse. Ce fatigant exercice ne peut être soutenu par le naja que pendant l'espace d'un quart d'heure, après lequel temps son maître, qui l'observe, et qui craint avec raison qu'il ne prenne la fuite, interrompt son chant. Au même instant le naja s'arrête, s'étend à terre, et se laisse remettre tranquillement dans son vase.

Pour accoutumer le naja à ce manége, voici comment s'y prennent les Indiens : ils renversent le vase qui renferme le reptile, vont à lui avec un bâton, l'arrêtent dans sa fuite, le provoquent à un combat qu'il commence souvent le premier, et à l'instant où ils aperçoivent qu'il est près de s'élancer sur eux, ils lui présentent le vase, et le lui opposent comme un bouclier contre lequel le reptile blesse ses narines, et se trouve ainsi forcé, par la douleur, de reculer en arrière. Cette lutte peut se prolonger pendant un quart d'heure ou une demi-heure, suivant que l'éducation du naja

est plus ou moins avancée. Trompé dans ses attaques, et blessé contre le vase, le serpent cesse de s'élancer; mais, présentant toujours ses dents, et enflant toujours son cou, il ne détourne pas ses yeux du bouclier qu'on lui oppose. Les Indiens, qui, dans la crainte que l'animal, fatigué par cet exercice, ne devienne timide, et ne finisse par refuser le combat, ont grand soin de ne pas trop le lasser, l'accoutument insensiblement à se dresser contre le vase, et même contre le poing tout nu, et à en suivre tous les mouvemens avec sa tête superbement gonflée, mais sans jamais oser se jeter sur la main, de peur de se blesser. C'est ainsi que ce combat, accompagné d'une chanson, a l'apparence d'une danse (1).

Dans plusieurs contrées orientales de l'Inde, particulièrement à la côte de Malabar, les najas sont un objet de vénération pour les habitans. Non-seulement ils apportent auprès de leurs repaire les alimens qui paraissent leur convenir le mieux, mais ils ornent leurs temples de leurs images; et, s'il arrive que quelques-uns de ces reptiles pénètrent dans leurs demeures, loin de se défendre contre eux, ou de chercher à leur donner la mort, ils leurs adressent des prières,

(1) Tous les deux jours au moins, les Indiens épuisent le venin qui se forme dans les vésicules placées auprès de la mâchoire supérieure du naja, en l'irritant, et en le forçant de mordre plusieurs fois un morceau d'étoffe, ou quelque autre corps mou, qui s'imbibe du poison.

leur offrent des présens, et supplient les bramines de leur faire de pieuses exhortations. Il est vrai de dire que la crainte est la principale cause de cette honteuse superstition.

LE VATICAN.

Le Vatican, dont le nom dérive du mot latin *vaticanus* (divination), à cause d'une montagne voisine sur laquelle on allait consulter les devins et les augures, est le palais du pape; mais l'air malsain du quartier dans lequel il est situé, fait qu'il est inhabité pendant presque toute l'année. Bâti sur le terrain qu'occupaient autrefois les jardins de *Néron*, il tient à l'église de Saint-Pierre. Son étendue est si considérable, qu'on le prendrait volontiers pour une grande ville : aussi quelques personnes ont-elles poussé l'exagération jusqu'à dire qu'il renfermait 13,000 chambres. La vérité est qu'on y en compte 4,422, en y comprenant les salles et les galeries. On y voit aussi 22 cours, accompagnées d'immenses jardins. Il n'est pas d'édifice où il y ait aussi peu d'accord entre les parties qui le composent. La raison en est simple : beaucoup de papes y ont fait travailler, beaucoup d'architectes y ont mis la main.

On y entre par un superbe escalier, orné de deux rangs de colonnes de marbre qui soutien-

nent la voûte. Les sculptures, faites d'après les dessins de Bernin, en sont excellentes. Cet escalier conduit à une vaste salle qui sert de vestibule aux deux fameuses chapelles connues sous le nom de *Sixtine* et *Pauline*. La première est celle où se réunissent les cardinaux avant le conclave. On y voit le fameux tableau du Jugement dernier, par Michel-Ange. C'est dans la seconde que se font les prières de quarante heures. Elle était aussi décorée de grands tableaux ; mais la fumée des innombrables cierges qui y brûlent y a formé une croûte dans laquelle il est impossible de distinguer quelque chose. En sortant de la première salle dont nous venons de parler, on se trouve sur la galerie qui est au-dessus du vestibule de Saint-Pierre : c'est de là que le pape lance l'excommunication. Du même côté sont les appartemens destinés aux conclaves, et qui consistent en une infinité de chambres, dont on mure les issues lorsque les cardinaux y sont enfermés. De l'autre côté, on entre dans une vaste cour entourée de trois galeries les unes au-dessus des autres, et qu'on appelle la *Bible-de-Raphaël*, parce que ce grand peintre y a peint un grand nombre de traits de l'ancien Testament.

Les statues du Vatican, dont la beauté est au moins égale à celle des peintures, sont placées dans la cour du *Belvédère*, qui est une espèce de petit palais séparé du Vatican, et auquel il ne communique que par une terrasse. Les plus remarquables sont : la *Cléopâtre*, avec la vipère

autour de son bras : la mort n'a point détruit sa beauté; le *Laocoon* (1), dont le supplice est aussi fortement exprimé par le marbre que par les vers de Virgile; la *louve* qui allaite *Rémus* et *Romulus*; l'*Apollon* (2), de taille naturelle, et dont la beauté égale celle de Cléopâtre; *Vénus*, avec Cupidon à ses côtés; *Antinoüs* et le *Nil*, dont la copie est aux Tuileries.

La bibliothèque, composée d'environ soixante et dix mille volumes, contient des manuscrits de la plus haute antiquité. On y voit aussi une magnifique colonne d'albâtre oriental transparent, de dix pieds de hauteur, qui a servi jadis à un temple de Vénus. Cette colonne, travaillée en ligne spirale, a été trouvée sur la voie *Appia*.

LA SOURCE DE KNARESBOROUGH.

Cette source, qui a la propriété de pétrifier les objets avec lesquels elle se trouve en contact, est située au piéd d'un rocher de pierre à chaux. à une petite distance de la rivière nommée Nidd. Après avoir coulé pendant l'espace d'environ soixante pieds, elle se divise et s'étend d'elle-même sur le sommet du rocher, d'où elle tombe

(1) Voyez tom. I, page 381.
(2) Voyez tom. II, page 183.

ensuite de trente ou quarante places différentes, dans un canal qu'on a creusé tout exprès pour la recevoir. Chaque goutte d'eau produit en tombant un son musical, qui provient sans doute de la courbe que décrit intérieurement le rocher, depuis sa base jusqu'à son sommet, qui offre une saillie de près de quinze pieds. Plusieurs arbrisseaux, parmi lesquels on distingue le *semper-vivum*, concourent à embellir le spectacle agréable que procure la chute multipliée de cette source.

L'eau, qui coule goutte à goutte à travers la cavité du roc, dépose de belles particules de terre nitreuse qui s'incrustent sur les feuilles, la mousse et les autres objets qu'elle rencontre en tombant. Parmi les pétrifications auxquelles ces diverses incrustations donnent lieu, on remarque de très gros morceaux de mousse sous les formes les plus curieuses, et des nids d'oiseaux avec les œufs qui ont pris la consistance de la pierre.

DENDRITES OU ARBORISATIONS.

C'est le nom que l'on donne aux figures *superficielles* ou *intérieures* qui réprésentent des végétaux, et qu'on observe fréquemment dans les substances du règne minéral. Les premières se présentent sur le plan des pierres schisteuses, comme un dessin sur une feuille de papier ; les

secondes ressemblent en quelque sorte à de véritables végétaux qui auraient été empâtés dans la matière pierreuse lorsqu'elle était encore dans un état de mollesse.

C'est principalement entre les couches, dans les fissures des pierres marneuses, que se trouvent les *dendrites superficielles*. Les deux surfaces qui en forment les parois en présentent le même dessin; elles sont communément d'une couleur brune qui passe graduellement au jaune roussâtre. Quant aux *dendrites intérieures*, elles sont d'un noir foncé.

Parmi les *dendrites* les plus recherchées, on distingue celles qui se trouvent dans les agates, et surtout dans les sardoines, les cornalines, et autres pierres de même nature qui viennent dans les contrées orientales, et qu'on nomme *pierres de moka*. Les agates d'Oberstein et des Deux-Ponts présentent aussi fréquemment des *dendrites* qui ressemblent à des branches de corail ou à des arbres desséchés : mais ce sont les agates orientales que la nature a embellies des formes les plus agréables et les plus variées. On y aperçoit des terrasses couvertes de différentes espèces de mousses, d'où s'élèvent des plantes de la famille des fougères, à larges feuilles, élégamment découpées, et nettement terminées dans leurs contours. Il paraît que ces couleurs sont dues en général à des oxides métalliques ou bitumineux. Les premières se dissolvent et disparaissent quand on fait digérer la pierre dans

des acides minéraux; les autres leur opposent plus ou moins de résistance.

Les savans ne sont pas d'accord sur les causes qui produisent les *dendrites superficielles*. Les uns les assignent à des matières salines : mais on peut assurer que c'est une erreur, puisque le microscope n'y fait pas découvrir la plus légère trace de cristallisation, et que toutes les formes en sont arrondies. Si l'on examine, par exemple, avec attention les *dendrites* de *mica*, qu'on trouve fréquemment dans les granits et les gneiss des Pyrénées, et qui sont assez semblables à des plumes d'Autruche, on sera convaincu que, loin d'être l'effet du hasard, elles doivent nécessairement avoir été produites par un principe actif d'un degré supérieur en puissance à celui qui n'opère que la simple cristallisation.

Mais, en accordant que les *dendrites superficielles*, lors même qu'elles sont l'ouvrage de la nature, ne présentent que de simples peintures, on ne sera pas moins forcé de convenir qu'il n'en est pas de même des *dendrites intérieures*. Si l'on en juge par la végétation de quelques métaux, et notamment de l'*argent en feuilles de fougère*, qui se trouve quelquefois dans une argile molle dont il est facile de le dégager, et qui présente alors des rameaux garnis de branches opposées, dont l'ensemble imite assez bien la plante dont il porte le nom, on ne doutera pas qu'elles ne soient de petits arbres solides.

Lorsqu'il arrive que ces mêmes végétations se

trouvent encastrées dans une matière dure, telle que le quartz ou le jaspe, on ne peut en jouir que comme des *dendrites ordinaires*, en faisant scier et polir la pierre qui les contient. Quelquefois il suffit de l'action du feu pour que ces sortes de *dendrites métalliques* se forment subitement. Il y a des minerais de cuivre dont la matte noire se couvre çà et là, au sortir du fourneau, de taches jaunes et brillantes de quelques pouces de diamètre, à peu près semblables pour la forme aux *lichens* qu'on voit sur les rochers : ce sont des végétations de cuivre pur qui sont fort singulières. Elles sont toutes composées de filets verticaux, d'une ligne environ de hauteur, réunis en faisceaux, comme autant de petites gerbes qui sont debout à côté les unes des autres sur la surface de la matte ; et quand on les regarde par-dessus, on voit que leur ensemble présente des végétations de la plus grande élégance, et qui représentent fort bien l'espèce de mousse connue sous le nom de *sphagnum* des marais.

Toutes les recherches qui ont été faites pour découvrir la cause de ce phénomène ont été vaines. Cependant, comme il est reconnu que ce ne sont pas indifféremment tous les minerais de cuivre qui produisent ce joli effet, et qu'il n'a été observé d'une manière vraiment sensible que dans une fonderie des monts *Ourals*, dont le minerai provenait des mines de *la Touria*, où l'on trouve le plus beau cuivre natif en végétation que l'on connaisse, il semblerait que ce serait

la même cause qui le fait végéter dans la Suisse, qui produirait encore le même effet jusque dans le fourneau.

GROTTE DE BARNOUKOVA.

Cette grotte, située près de Barnoukova, en Russie, dans un rocher de gypse qui fait partie d'une montagne voisine de la Piana, doit son existence à la chute de grosses pièces de ce rocher que l'eau des sources intérieures de la montagne a miné. Son entrée, d'où part une grande crevasse qui s'étend jusque dans le cœur de la montagne, a près de deux toises de large. La galerie qui conduit à la grotte s'élargit d'abord vers la droite par une vaste voûte peu élevée, et se rétrécissant ensuite dans le fond, elle présente plusieurs rameaux qui pénètrent à plusieurs toises dans la montagne : ils sont si étroits, qu'on ne peut y entrer qu'en rampant. Sous les fragmens du rocher qui couvre le terrain sur lequel on marche, on entend le murmure d'une eau courante qui tombe dans un étang situé entre la montagne et la Piana. La galerie principale a plus de cinq archines (1) de longueur; elle forme dès l'entrée un chemin taillé en voûte, large

(1) L'archine est l'aune russe : 164 archines font 100 aunes de Paris.

d'une toise, qui conduit à la vaste grotte de l'intérieur de la montagne. Pour y entrer, il faut descendre près de trois archines. Elle est très obscure, mais un peu plus sur la droite que sur la gauche. Le côté droit est aussi plus saillant dans la montagne que l'autre. Sa largeur est de quarante archines, sa longueur de cent, et sa hautenr de sept à huit. Les parois de la grotte présentent un superbe rocher de gypse blanc de nature séléniteuse, de sorte qu'elle paraît parsemée d'étoiles lorsqu'elle est éclairée par un flambeau. Il n'y a qu'un seul lit d'une espèce différente : il est composé de la pierre corne grise, qui règne dans le pourtour de la grotte, et y forme des ondes. De grosses pièces de rochers se voient de distance en distance; leur intervalle dans la partie inférieure forme des cavités profondes qui sont pleines d'eau. Ce terrain de la grotte, à l'exception de la partie la plus élevée, est couvert d'une bourbe que les inondations du printemps y produisent. D'après ces détails, il ne paraîtra pas étonnant que le froid ne soit pas supportable dans ce lieu souterrain; aussi tous ceux qui l'ont visité se sont-ils plaints de celui qu'ils y ont éprouvé. Il n'en est pas de même des chauves-souris, pour qui cette température n'a apparemment rien de désagréable ni de funeste, car la grotte en est remplie.

LE CYGNE.

Ce n'est point en raison de la réputation dont les cygnes ont joui chez les anciens, d'avoir un ramage mélodieux, qui devenait plus tendre lorsque ces oiseaux touchaient à leur fin, que nous croyons devoir leur donner place dans un ouvrage destiné à décrire les merveilles de la nature. Malgré tout ce qu'ont pu dire les poètes, les orateurs et les philosophes, dont l'imagination vive et sensible s'est emparée d'une fiction si aimable et si touchante, on sait, à n'en pouvoir douter, que les cygnes ne chantent point leur mort. Mais d'autres mérites, parmi lesquels celui d'être un des plus grands entre les oiseaux d'eau n'est pas le plus remarquable, les font ressortir avec trop d'avantage de la classe ordinaire, pour pouvoir les passer sous silence. En effet, il n'est aucune espèce d'oiseaux qui possède autant de grâces et de beauté; aucune qui se distingue par autant d'élégance dans les formes, et de noblesse dans le port et les attitudes. A sa noble aisance, dit Buffon, à la facilité, à la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde;

son large estomac en représente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames; et ses grande ailes, demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Aux dons de la beauté, à la douceur et à la tranquillité du caractère, le cygne, par un mélange heureux de qualités admirables dont la nature n'offre que fort peu d'exemples, joint le courage à la force; il ne craint aucun ennemi, et on l'a vu souvent se mesurer avec l'aigle, en triompher et le forcer à la fuite. Aussi la fierté que lui donnent de si brillans avantages, l'en rend-il jaloux Le cygne domestique aime à être regardé, admiré, applaudi; mais, s'il aperçoit quelque être vivant dont la blancheur pourrait le disputer à la sienne, il entre aussitôt en fureur, et sans s'embarrasser de la proportion qui peut exister entre sa taille et celle de l'objet qui excite sa jalousie, il l'attaque, le combat, et n'est satisfait que lorsqu'il est parvenu à l'éloigner.

Malgré la force de ses ailes, le cygne vole avec légèreté, et peut même entreprendre de longs voyages. Il nage aussi très vite, sans que les mouvemens de son corps perdent de leur grâce; il vit en société sur l'eau comme dans les airs. On prétend que son existence se prolonge jusqu'à trois cents ans. Il y a sans doute là un peu d'exagération; mais ce qu'il y a de très certain

c'est que des cygnes domestiques ont été nourris dans les mêmes maisons pendant plusieurs générations.

La nature, voulant sans doute qu'un si bel animal, digne d'être consacré par l'antiquité au dieu des arts et à la déesse des amours, fût à l'abri de la voracité de l'homme, a rendu sa chair noire, sèche, dure et insipide.

SÉPULCRE DE JÉSUS-CHRIST.

C'est au fond d'une grande église gothique, et dans une petite maisonnette qui occupe le centre d'une superbe rotonde (1), que les chrétiens révèrent le tombeau de Jésus-Christ. L'entrée de cette maisonnette est précédée de quelques marches qu'il faut descendre. C'est sur la droite, et dans une petite chambre qui peut avoir six pieds et demi de long et quatre de large, que le tombeau se trouve placé. Ce monument est une espèce de bassin d'environ six pieds de long et

(1) Cette rotonde, qui a été récemment brûlée par une intrigue des Arméniens, qui cherchaient à s'emparer, par ce moyen, du temple, était soutenue par des colonnes informes et sans proportion d'architecture. Au premier rang était une galerie avec des colonnes accouplées ; tous les chapiteaux étaient d'ordre corinthien ou composite. Le sommet de la coupole était vide, et formait une ouverture de treize pieds de diamètre. C'était l'unique endroit par lequel la lumière pénétrait dans l'édifice.

vingt-sept pouces de large ; il est de marbre blanc rougeâtre , et le couvercle est formé de deux pierres. Quant au sarcophage, il est simple, sans aucun ornement, et se trouve élevé de manière qu'il forme une espèce d'autel sur lequel les moines célèbrent le sacrifice de la messe.

FONTAINES D'ISLANDE.

Parmi les phénomènes dont l'Islande est si féconde, on remarque trois sources chaudes qui sont dans un terrain uni et découvert; elles sont distantes l'une de l'autre d'environ trente toises. L'eau bouillonne et s'élance alternativement dans chacune d'elles, c'est-à-dire que lorsque la première a lancé son eau, celle du milieu en jette à son tour, et ensuite celle qui se trouve à l'autre extrémité. Cela fait, la première recommence, la seconde continue, et ainsi successivement, toujours dans le même ordre et avec la même régularité. Les opérations de ces trois sources se font au moins trois fois dans l'espace d'un quart d'heure.

LES ILES USTICA ET PENTELLARIA.

Les îles de Lipari ne sont pas les seuls volcans de la côte de Sicile; il y a deux autres îles, Ustica

et Pentellaria, qui doivent leur formation aux feux souterrains. La première est située en face de Palerme, à trente milles de la côte; son circuit est de douze milles : elle est très basse, ce qui est une singularité dans les îles volcaniques. Cependant elle n'est pas absolument plane, puisqu'elle contient trois montagnes ou monticules, qui doivent être les soupiraux des anciens feux souterrains. La plus élevée est dans le centre de l'île, et se nomme *Monte della Guardiaz-Grande;* la seconde est au sud, et s'appelle *Guardiaz de Turchi;* la troisième, à l'ouest, est nommée *Falconare*. Toutes sont formées de scories; mais aucune ne conserve les vestiges de son cratère. Le sol de toute l'île est noir et pierreux ; on y rencontre des laves de plusieurs espèces, pierreuses et compactes. La terre végétative est une argile noirâtre, formée de cendres et de l'altération des laves. Au reste, il n'y a d'autres notions des volcans de cette île que les matières qu'ils ont accumulées : car les peuples qui l'ont habitée à une époque fort éloignée, ne paraissent pas en avoir eu connaissance.

Quant à l'île de Pentellaria, elle est située au sud de Trepano, à soixante et dix mille de distance entre la pointe de la Sicile et le cap *Bon* en Barbarie, dont elle est plus rapprochée. Elle peut avoir vingt-cinq à trente milles de circuit; elle s'élève du sein de la mer sous une forme fort irrégulière, en ne présentant de tous côtés qu'escarpemens, coupures, précipices, grottes et ex-

cavations de toute espèce : elle est abordable dans trois différentes parties de son contour. Cette île est formée par un groupe de montagnes fort élevées, décharnées, d'un aspect sauvage, et qui portent de toutes parts les vestiges du feu qui les a produites. Lorsqu'on la parcourt, on voit presqu'à chaque pas les traces des ouvertures profondes que le feu a faites sur les flancs et sur les sommets de ces montagnes, qui sont formées de scories noires et de laves solides, tandis que les vallées qui les séparent sont couvertes de laves qui ont coulé de tous côtés, et dont l'entassement a formé de très grands massifs. On y trouve aussi une quantité de grottes et de cavernes qui présentent toutes des phénomènes singuliers ; et, quoique ce volcan ne fasse plus d'éruptions depuis un grand nombre de siècles, il conserve encore toute l'aspérité et l'aspect noir, aride et brûlé des volcans les plus modernes. Presque toutes les hauteurs se refusent à la végétation ; et, à l'exception des croupes des montagnes et du fond des gorges, qui produisent naturellement des broussailles de différens arbrisseaux, parmi lesquels le lentisque joue le premier rôle, tout le reste est aride.

Au milieu de l'île, dans le centre d'une montagne qui est à cinq cents pas de la ville, il y a un lac nommé *Bain*, qui occupe la croupe d'un ancien cratère, et qui peut avoir huit cents pas de circuit, sur une immense profondeur : les eaux en sont tièdes ; les habitans s'en servent

pour laver leur linge. On y voit quelquefois un bouillonnement produit par un dégagement d'air. Il ne contient aucun poisson ; mais loin de chasser les oiseaux , ou de faire tomber morts ceux qui volent au-dessus de sa surface , ainsi qu'on le disait anciennement du lac Averne , il les attire par sa température chaude , et il en est couvert pendant l'hiver. Il sort du pied de cette montagne plusieurs sources d'eau chaude qui sont vraisemblablement fournies par le lac.

Un peu plus haut , et toujours dans le même corps de montagne , il y a une grotte profonde que l'on nomme les *Etuves*. On voit sortir , par un trou ou galerie étroite et inclinée qui est dans le fond de cet antre , une fumée humide qui , à son débouché , établit un courant d'air assez fort et semblable à celui des étuves de Sciacca , en Sicile. Ces vapeurs , par le contact de l'atmosphère , se condensent sous la voûte , coulent contre les parois , et forment un petit ruisseau d'eau douce qui s'échappe de cette caverne obscure , et qui sert pour la boisson.

Il y a dans le centre des montagnes un lieu nommé *Serallia-Favata* , qui porte encore des marques plus apparentes d'une inflammation existant avec une espèce d'activité. Il sort du corps d'une montagne très élevée , par une infinité de trous et de fissures , une fumée sulfureuse et épaisse qui blanchit les pierres qui sont sur son passage , et qui sublime du soufre à l'extrémité des canaux qui lui donnent issue : le sol y

est presque brûlant. A peu de distance, il y a une grotte au fond de laquelle on entend le bruit d'une chute d'eau considérable, et dont il sort une fumée épaisse qui se condense au contact de l'atmosphère, et qui couvre d'humidité quelques arbrisseaux voisins.

Dans une petite anse qui est à un mille de la ville, il débouche, par une gorge étroite, un gros ruisseau qui a une chaleur si considérable, qu'il rend tiède l'eau de la mer à laquelle il se mêle : on en éprouve encore la sensation à dix pas du rivage. Ce ruisseau pourrait bien être formé par l'eau dont la chute s'entend dans la grotte de la *Favata*.

A peu de distance de la ville, il y a une autre grotte et quelques fentes dans le corps de la montagne, d'où il sort un courant d'air très froid, qui cause une sensation très vive lorsqu'on y présente la main. Les habitans viennent y exposer les vaisseaux qui renferment leurs boissons : ils y acquièrent un degré de froid pareil à celui qu'ils prendraient s'ils étaient plongés dans la neige.

Tels sont les principaux phénomènes de cette île, dont les laves ont presque toutes pour base le porphyre, et contiennent, dans un fond noir, des cristaux nombreux de feld-spath blanc, et quelques schorls noirs. Elles sont en général très vitreuses, ce qui est une preuve irrécusable de l'activité des anciens feux, et de la subtilité des matières qu'ils ont traitées. On y trouve, beau-

coup plus que dans les autres volcans, des verres parfaits ou pierres obsidiennes en blocs d'un très gros volume ; mais dans le centre de cette vitrification bien noire, très dure, et d'une cassure aussi nette que celle du cristal, il y a toujours une infinité de cristaux de schorl blanc qui n'ont éprouvé d'autre altération que beaucoup de gerçures. De toutes les matières volcaniques propres à faire de petits vases, des boîtes et d'autres petits ornemens, celle-ci est la plus agréable ; elle prend le poli et le lustre de l'agate la plus fine, et elle a une couleur noire et très foncée qui fait un très bel effet avec les taches blanches de feld-spath.

BABYLONE.

Cette ville, située dans une vaste plaine qu'arrose l'Euphrate, fut, suivant quelques-uns, fondée par Sémiramis, et, suivant d'autres, par Bélus. Quoi qu'il en soit, c'est à Nébudcanezar qu'appartient l'honneur d'en avoir fait une des merveilles du monde. Ses plus fameux ouvrages, tant intérieurs qu'extérieurs, étaient ses murs, le temple de Bélus, le palais de Nébudcanezar, les jardins en l'air, les bord du fleuve, le lac artificiel, et les canaux creusés pour mettre le fleuve à sec. Tous ces ouvrages, remarquables par leur magnificence, ainsi que par les sommes

immenses employées à leur construction, n'ont jamais été surpassés que par la grande muraille de la Chine. Si l'on en croit Hérodote, les murs dont la ville était entourée avaient 87 pieds d'épaisseur, 350 de hauteur, et 380 stades (1) de tour. Ces murs, entourés en dehors d'un large fossé plein d'eau, formaient un carré parfait. Les pierres en étaient jointes avec un bitume qu'on trouvait aux environs de la ville, et qui faisait un meilleur ciment que la chaux. Chaque côté du carré avait vingt-cinq portes d'airain massif; des tours, plus hautes de dix pieds que les murs, étaient placées de distance en distance : elles étaient au nombre de 250. A chacune des vingt-cinq portes, de chaque côté du mur, répondait une rue qui aboutissait à une des portes du mur opposé. Ainsi la ville avait cinquante rues de quinze milles d'Angleterre chacune, et qui se coupaient toutes à angles droits. Indépendamment de ces 150 rues, qui avaient chacune 150 pieds de large, il y en avait quatre autres qui en avaient 200, mais qui n'étaient à proprement dire que des rangées de maisons, dont les portes étaient tournées près la partie intérieure de la muraille. On voit, par la manière dont les cinquante rues s'entrecoupaient, que la ville était partagée en 676 carrés dont chaque côté était de quatre stades et demi, c'est-à-dire tout le tour des deux milles et un quart. Les maisons dont

(1) Soixante milles d'Angleterre.

ces carrés étaient garnis avaient chacune trois ou quatre étages, et étaient toutes extrêmement ornées. L'intérieur des carrés était vide et embelli de parterres élégans et de jardins délicieux.

La ville était partagée en deux par un bras de l'Euphrate qui passait tout au milieu, du septentrion au midi. Sur le fleuve, et au centre même de la ville, il y avait un pont long d'un stade, et large de trente pieds. Aux deux bouts de ce pont étaient deux palais : le premier occupait quatre des carrés dont nous avons parlé, et l'autre neuf. Le temple de Bélus remplissait à lui seul un des carrés. On y montait par un escalier extérieur, le long des huit tours dont l'ensemble n'en formait cependant qu'une : sur l'une d'elles, plus élevée que les autres, était un observatoire. Le carré où se trouvait le temple avait un mille d'Angleterre de tour ; dans le mur qui l'entourait il y avait plusieurs portes, toutes de cuivre, qui y conduisaient. On voyait dans ce temple plusieurs idoles d'or massif. Près de ce superbe monument, et au même côté oriental du fleuve, était le vieux palais des rois de Babylone, qui avait quatre milles d'Angleterre de circuit. Vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, était le nouveau palais bâti par Nébudcanezar ; il avait huit milles de tour.

Mais rien ne pouvait être comparé à ces jardins suspendus que Nébudcanezar avait faits pour plaire à sa femme Amytis, originaire de Médie, et qui désirait avoir à Babylone quelque chose

qui lui rappelât les montagnes et les forêts de son pays. Ces jardins contenaient, dit-on, un carré de 400 pieds sur chaque face ; ils formaient plusieurs terrasses rangées en amphithéâtre, et dont la plus haute égalait la hauteur des murs de la ville. Un escalier large de dix pieds conduisait d'une terrasse à une autre. La masse entière était soutenue par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre, et fortifiées d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur qui l'entourait de toutes parts. Sur le sommet de ces voûtes étaient des pierres plates de seize pieds de long et de quatre de large ; elles étaient couvertes d'une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avait deux rangs de briques liées fortement ensemble par du mortier. Tout cela était recouvert de plaques de plomb, et c'est sur cette dernière couche qu'était posée la terre du jardin. Le but de cette manière de construire ces plates-formes était d'empêcher que l'humidité de la terre ne s'écoulât au travers des voûtes. La terre qui les couvrait était si considérable, que les plus grands arbres pouvaient y prendre racine ; aussi toutes ces terrasses en étaient-elles couvertes, ainsi que de toutes sortes de plantes et de fleurs propres à réjouir la vue.

Les autres ouvrages, attribués par plusieurs auteurs à Nébudcanezar, sont : les digues de l'Euphrate, les canaux artificiels, et le lac qu'on prétend avoir été creusé par Sémiramis. Ce lac, destiné à prévenir les débordemens du Tigre et

de l'Euphrate, et à arroser le pays dans des temps de sécheresse, était beaucoup plus grand que le lac Mœris en Egypte, puisque, suivant quelques-uns, il avait 210 milles d'Angleterre de circuit, et selon d'autres, seulement 160 : l'une et l'autre de ces figures donnant un carré bien plus grand que le lac d'Egypte, qui passait cependant pour un ouvrage trop considérable pour avoir été fait par des hommes. On prétend aussi que ce lac fut creusé pour contenir le fleuve qu'on avait détourné pendant qu'on construisait, par ordre de Nébudcanezar, la grande muraille de briques et de bitume qui devait servir de quai des deux côtés du fleuve. Ces murailles étaient de même épaisseur que celles qui entouraient la ville, et Nébudcanezar avait fait construire dans chacune d'elles des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupaient le fleuve, avec des descentes qui y conduisaient. Ces portes étaient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenait fermées.

LES SEPT MERVEILLES DU DAUPHINÉ (1).

C'est le nom que l'on donne, en Dauphiné, aux prétendus phénomènes particulièrement connus

(1) Si nous faisons mention des merveilles du Dauphiné, ce n'est point en raison de leur importance, mais pour désabuser ceux de nos jeunes lecteurs qui, sur la foi de quelques écrivains, pourraient croire à leur réalité.

sous les dénominations suivantes : *la Fontaine ardente, la Montagne inaccessible, la Tour sans venin, les Cuves de Sassenage, le Préciosier de Sassenage, la Manne de Briançon, et le Vent de Nyons.*

La *Fontaine ardente* se trouve à trois lieues de Grenoble, auprès du village de Saint-Barthélemi. L'origine de la célébrité qu'elle a acquise vient d'un phénomène qui, selon toute apparence, était autrefois beaucoup plus frappant qu'il ne l'est aujourd'hui. Si l'on en croit les traditions du pays, il sortait fréquemment de cette fontaine de la flamme et de la fumée. Du temps de saint Augustin, et c'est lui-même qui le rapporte, un flambeau allumé qu'on en approchait s'éteignait, tandis que celui qui était éteint s'y allumait. On assure qu'au dix-septième siècle les habitans de cette contrée trouvaient un grand plaisir à y porter des œufs, afin d'y faire, sur la source même, des omelettes sans feu. La vérité est que jadis les flammes s'élevaient à une hauteur si considérable, que les voyageurs effrayés les prenaient pour un incendie qui consumait quelques villages. Aujourd'hui il n'en est plus de même, et ce n'est que de loin en loin qu'on y voit spontanément des flammes. Quant aux matières qu'on peut maintenant y allumer, elles se réduisent à celles qui sont infiniment légères. La nature du gaz inflammable qui agit sur cette source, dont le terrain est noirâtre et tient du schiste, n'est pas encore parfaitement constatée.

La *Montagne inaccessible* est fort mal nommée, car plusieurs personnes l'ont gravie. Il est vrai qu'elle est très escarpée ; mais, puisqu'on est parvenu à y monter, ce nom d'inaccessible ne lui convient pas.

La *Tour sans venin* serait une véritable merveille, si le préjugé populaire qui veut qu'aucune bête venimeuse ne puisse vivre dans son voisinage, avait quelque fondement. Mais il est prouvé qu'on trouve près de cette tour des araignées, des crapauds, et même des couleuvres.

Les *Cuves de Sassenage* ne sont rien moins que merveilleuses. Ce sont tout simplement deux excavations d'une forme à peu près cylindrique, et d'environ cinq pieds de diamètre. Leur profondeur n'est pas la même : celle de l'une est de trois pieds, tandis que celle de l'autre n'est que de dix-huit pouces. Elles se trouvent toutes les deux dans une grotte située près du village de Sassenage. Elles sont ordinairement à sec pendant toute l'année ; mais les habitans du pays veulent à toute force qu'elles se remplissent, pour vingt-quatre heures seulement, le 6 janvier, jour de la fête des Rois. Plus elles sont pleines, et plus ils éprouvent de joie : l'une leur prédit l'abondance de la moisson, et l'autre celle de la vendange.

Le *Préciosier de Sassenage* est le nom d'un lieu où l'on trouve une grande quantité de pierres brillantes, qui sont moins communes dans d'autres parties du Dauphiné.

La *Manne de Briançon* est une espèce de

manne qu'on recueille près de cette ville, sur les feuilles d'une sorte de pin qu'on nomme *mélèze ;* elle tombe la nuit sur les feuilles de cet arbre, et se fond aux premiers rayons du soleil : elle n'est jamais si abondante que pendant les chaleurs excessives.

Le *Vent de Nyons* est un vent froid, qu'on nomme aussi *Pontias*, du nom de la montagne où l'on croit qu'il commence, et qui souffle ordinairement depuis minuit jusqu'à dix ou onze heures du matin.

TEMPLE DE VÉNUS ÉRICINE.

C'est sur le mont Erix, en Sicile, qu'était autrefois ce temple de Vénus, qui devint si fameux dans l'antiquité, que cette déesse en prit le nom d'Ericine. On retrouve bien le chemin tortueux et escarpé qui, selon Polybe, rendait les approches de ce temple difficiles; mais, si l'on en excepte quelques restes de constructions colossales qu'on aperçoit encore, et qui ont servi de fondemens à une vieille forteresse qui a été élevée à la place où étaient le temple et l'ancienne ville d'Erix, constructions qui ne peuvent laisser aucun doute sur leur antiquité, tout a disparu. Diodore prétend que ce fut Dédale, ce célèbre sculpteur italien, qui, fuyant la colère de Minos, se retira en Sicile, orna le temple de Vénus des ouvrages les plus magnifiques, rendit, par des

travaux immenses, les chemins qui y conduisaient praticables, et fit don à la déesse d'un belier en or, qui fut regardé comme un prodige de l'art.

LE ROSSIGNOL.

Vainement l'alouette, le serin, le pinson, la fauvette, le merle commun, le merle solitaire, et le moqueur d'Amérique, font-ils retentir les champs et les bois de leurs mélodieux concerts, leurs accens, quelque flatteurs qu'ils soient, se trouvent bientôt surpassés, si le rossignol se fait entendre. « Ce coryphée du printemps, dit » Buffon, charme toujours, et ne se répète ja- » mais, du moins servilement : s'il redit quel- » que passage, ce passage est animé d'un accent » nouveau, embelli par de nouveaux agrémens. » Il réussit dans tous les genres, il rend toute » les expressions, il saisit tous les caractères, » et de plus il sait en augmenter l'effet par les » contrastes. Se prépare-t-il à chanter l'hymne » de la nature, il commence par un prélude ti- » mide, par des tons faibles, presque indécis, » comme s'il voulait essayer son instrument, et » intéresser ceux qui l'écoutent ; mais, prenant » ensuite de l'assurance, il s'anime par degrés, » il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur » plénitude toutes les ressources de son incom-

Source de Knaresborough.

» parable organe ; coups de gosier éclatans, bat-
» teries vives et légères, fusées de chant où la
» netteté est égale à la volubilité ; murmure in-
» térieur et sourd qui n'est point appréciable à
» l'oreille, mais très propre à augmenter l'éclat
» des tons appréciables ; roulades précipitées,
» brillantes et rapides, articulées avec force, et
» même avec une dureté de bon goût ; accens
» plaintifs cadencés avec mollesse ; sons filés
» sans art, mais enflés avec âme ; sons enchan-
» teurs et pénétrans, vrais soupirs d'amour et
» de volupté, qui semblent sortir du cœur, et
» font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout
» ce qui est sensible une émotion si douce, une
» langueur si touchante ! C'est dans ces tons
» passionnés que l'on reconnaît le langage du sen-
» timent qu'un époux heureux adresse à une
» compagne chérie, et qu'elle seule peut lui in-
» spirer ; tandis que, dans d'autres phrases plus
» étonnantes peut-être, mais moins expressives,
» on reconnaît le simple projet de l'amuser et de
» lui plaire, ou bien de disputer devant elle le
» prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire
» et de son bonheur.

» Ces différentes phrases sont entremêlées de
» silences, de ces silences qui, dans tous genres
» de mélodies, concourent puissamment aux
» grands effets. On jouit des beaux sons que l'on
» vient d'entendre, et qui retentissent encore
» dans l'oreille ; on en jouit mieux, parce que la
» jouissance en est plus intime, plus recueillie,

» et n'est point troublée par des sensations nou-
» velles. Bientôt on attend, on désire une autre
» reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît ;
» si l'on est trompé, la beauté du morceau que
» l'on entend ne permet pas de regretter celui
» qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt
» de l'espérance pour les reprises qui suivront.
» Au reste, une des raisons pourquoi le chant
» du rossignol est plus remarqué, et produit plus
» d'effet, c'est parce que chantant la nuit, qui
» est le temps le plus favorable, et chantant seul,
» sa voix a tout son éclat, et n'est offusquée par
» aucune autre voix. Il efface tous les autres oi-
» seaux par ses sons moelleux et flûtés, et par la
» durée non interrompue de son ramage, qu'il
» soutient quelquefois pendant vingt secondes.
» M. Barrington assure avoir compté dans ce ra-
» mage vingt reprises différentes, bien détermi-
» nées par leurs premières et dernières notes, et
» dont l'oiseau sait varier avec goût les notes in-
» termédiaires. Enfin il s'est assuré que la sphère
» que remplit la voix d'un rossignol n'a pas
» moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque
» l'air est calme ; ce qui égale au moins la portée
» de la voix humaine.

» Il est étonnant qu'un si petit oiseau, qui ne
» pèse pas une demi-once, ait tant de force dans
» les organes de la voix. Aussi M. Hunter a-t-il
» observé que les muscles du larynx, ou, si l'on
» veut, du gosier, étaient plus forts à propor-
» tion dans cette espèce que dans toute autre, et

» même plus forts dans le mâle qui chante, que
» dans la femelle qui ne chante point. »

Rien de plus naturel que de penser que l'homme, qui aime à imiter tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, ait cherché à contrefaire la voix du rossignol; aussi, entre autres personnes, en a-t-on vu deux qui étaient parvenues à l'imiter d'une manière à faire illusion : c'étaient deux hommes; à la vérité ils sifflaient plutôt qu'ils ne parlaient, mais l'imitation était parfaite.

Si éminemment supérieur aux autres oiseaux par la beauté de son chant, le rossignol ne pouvait pas manquer de donner naissance à plusieurs préjugés. Par exemple, de ce qu'il passe toutes les nuits du printemps à chanter, les anciens en avaient conclu qu'il ne dormait pas; et de cette conséquence peu juste était née cette erreur, que leur chair était une nourriture antisoporeuse, et qu'il suffisait d'en mettre le cœur et les yeux sous l'oreiller d'une personne pour lui donner une insomnie. Enfin, d'erreur en erreur, les poètes et les artistes étaient convenus d'en faire l'emblème de la vigilance : mais les modernes ayant observé que non seulement les rossignols dormaient pendant le jour, mais que même ils rêvaient et gazouillaient à demi-voix, leur réputation de vigilance s'est évanouie. Au reste, ce ne sont pas les seules fables auxquelles la célébrité de ces animaux ait donné lieu. On a dit que, si une vipère, ou, selon d'autres, si un crapaud le fixe, l'ascendant de ce seul

regard le fascine au point qu'il perd insensiblement la voix, et finit par tomber dans la gueule béante du reptile. On a aussi prétendu que les père et mère ne soignaient, parmi les petits, que ceux qui montraient du talent, et qu'ils tuaient les autres, ou les laissaient périr d'inanition. On a dit encore qu'ils chantaient beaucoup mieux lorsqu'on les écoutait, que lorsqu'ils chantaient pour leur plaisir. Mais toutes ces suppositions et tous ces dires dérivent de la même source, de l'habitude où sont les hommes de prêter aux animaux leurs faiblesses, leurs passions et leurs vices.

La nature a cru sans doute avoir assez favorisé le rossignol en lui donnant son merveilleux ramage ; car son plumage n'a rien de remarquable ; une couleur brune, tirant sur le roux, est celle qui y domine.

CATACOMBES PRÈS D'AGRIGENTE.

Les catacombes que l'on voit près des ruines de l'ancienne ville d'Agrigente, méritent une attention toute particulière. On y voit encore aujourd'hui le tombeau de Téron, un des premiers tyrans de la Sicile. Ce monument est presque entier, et répond parfaitement à la description que Polybe et Diodore en ont laissée. Plusieurs auteurs dignes de foi assurent que Téron a vécu long-temps avant Hérodote et Pindare, qui lui

adressèrent des odes olympiques; ce qui donnerait à ce monument plus de deux mille ans d'existence; sa forme, qui est pyramidale, est celle qui assure le plus de durée aux édifices.

CASCADE DE ROCHILAP, EN DALMATIE.

La cascade de Rochilap se distingue des autres cataractes en ce qu'elle n'en a pas la monotonie. Ce n'est point une énorme masse d'eau qui se précipite tout entière dans l'abîme; ce sont vingt ruisseaux variés dans leur forme, dans leur largeur, dans la rapidité de leur chute : les uns s'élancent avec fierté au-dessus de la cime des rocs, et la dérobent à la vue sous la parabole que décrit leur onde; les autres glissent avec légèreté sur les parois de la roche, que le frottement de leurs eaux a polies en s'écoulant avec les siècles; ceux-ci heurtent avec fracas les aspérités, les blanchissent d'écume, les abandonnent en grondant, bondissent d'écueils en écueils, se précipitent, se relèvent, retombent, jaillissent encore, et s'engloutissent enfin dans la cave commune; ceux-là, plus modestes dans leur marche, plus obscurs dans leur course fugitive, se sont frayé un passage dans les vastes entailles de la montagne, arrivent lentement dans le lit inférieur du fleuve, et mêlent la molle langueur de leurs flots à l'impétuosité des cascades supérieures.

LE TEMPLE DE L'ÉLÉPHANTA.

L'ÎLE de l'Eléphanta, située sur la côte de Malabar, à une distance d'environ trois lieues de Bombay, consiste en deux montagnes de roc couvertes d'arbres et de broussailles; sa circonférence est à peu près de trois milles. Le premier objet qui frappe la vue en débarquant dans cette île, est une figure d'éléphant taillée dans le roc, de grandeur naturelle, qui se trouve au milieu de la campagne. On aperçoit aussi dans le même endroit un cheval de pierre si bien fait, qu'on le prendrait pour un animal vivant. Mais, quelque dignes d'admiration que soient ces deux monumens, il en est un troisième qui a excité et qui excite encore l'attention des curieux, et qui a fourni une ample carrière aux discussions des antiquaires : c'est une fameuse pagode ou temple païen taillé entièrement dans le roc, et dont les Portugais ont rapporté beaucoup de merveilles. Sa grandeur est d'environ cent vingt-cinq pieds en carré, et sa hauteur de quatre-vingts. Quatre rangs de colonnes massives, aussi taillées dans le roc, uniformes dans leur ordre, et placées à une distance régulière, forment trois magnifiques avenues à la principale entrée du temple, dont la voûte n'est qu'un grand rocher. L'extrémité du centre de l'avenue du milieu est occupée par une figure colossale à trois têtes,

et dont la hauteur, à partir de la base du rocher, est de quinze pieds. Elle représente la trinité de la mythologie des Indous : Brama, Wishnou et Shiva : le *Créateur*, le *Préservateur*, et le *Destructeur*. La figure de Brama, qui est au milieu, déploie des traits réguliers sur lesquels se peignent la douceur et la sérénité. Celle de Wisnhou présente les mêmes caractères. Mais la sévérité et la vengeance expriment de la manière la plus frappante les attributs du terrible Shiva : une de ses mains tient un naja, et l'autre des fruits et des fleurs, parmi lesquels on distingue la grenade et le lotus, si souvent introduits dans la mythologie des Indous.

Du côté opposé à ces trois divinités, auxquelles des figures de géans semblent servir de gardes, on en voit une plus gigantesque que toutes les autres; elle est appuyée sur un nain. Cinquante figures d'hommes et de femmes, rangées dans la plus exacte symétrie, remplissent l'intervalle qui se trouve entre les trois divinités et leurs gardes : elles ont chacune douze à quinze pieds de haut; quelques-unes ont six bras, d'autres trois têtes. Il en est enfin dans le nombre qui sont si monstrueuses, qu'elles ont le doigt de la grosseur de la jambe d'un homme ordinaire. A l'exception d'une de ces figures qui représente une amazone, il n'en est aucune qui indique un caractère particulier; et, soit que celle des femmes se rapportent à des déesses ou à des mortelles, les ornemens qu'elles portent consistent, comme

ceux des femmes des Indous, dans des bracelets et des bagues qui tiennent à la cheville ou aux doigts de leurs pieds. Quant aux hommes, ils n'ont que des bracelets. L'espace qui se trouve entre ces figures est rempli de petits êtres aériens qui voltigent avec une variété infinie au milieu des figures colossales que nous venons de décrire.

Les côtés du temple, ainsi que les extrémités de ses avenues collatérales, sont décorés de semblables figures. On en voit qui portent sur la tête des couronnes fort bien travaillées, ou des sceptres dans les mains; quelques-unes ont sur la tête d'autres petites figures qui sont comme en prière. Il y en a aussi qui s'appuient sur des femmes, ou sur la tête d'une vache, animal fort respecté dans l'Inde; d'autres enfin qui prennent une jolie fille par le menton, ou qui déchirent en pièces de petits enfans. Mais en général toutes ces figures manquent d'un caractère décidé, et l'espèce de mollesse qui les caractérise donne à croire qu'elles appartiennent plutôt à la sculpture égyptienne qu'à la sculpture grecque.

A la droite et à la gauche du temple on voit des avenues qui conduisent à des excavations : celles de droite sont les plus ruinées; cependant on y aperçoit encore quelques vestiges de sculptures. Un étang occupe l'une d'elles : on ignore si c'est à la nature ou à l'art qu'il doit son origine. A gauche est un petit temple dont la façade est ouverte, et la voûte supportée par des colonnes d'une architecture différente de celle du grand

temple; les côtés sont décorés de sculptures : la voûte et les corniches sont peintes en mosaïque. Ce temple contient deux bains, dont l'un a dû être d'une magnificence extrême. Une figure colossale se trouve entre les deux bains.

Plus on considère ce temple, ces colonnes et ces figures taillées dans le roc, et moins on peut concevoir la hardiesse de l'entreprise, l'immensité des travaux qu'elle a occasionés, et le génie extraordinaire de celui qui en a donné le plan.

LE MONT PILAT, PRÈS DE SAINT-ÉTIENNE.

Le mont Pilat est une des montagnes les plus hautes de la France. Sur le plateau qui a l'apparence de le terminer, est un énorme rocher auquel on a donné, dans le pays, le nom des *Trois-Têtes*, parce qu'il forme en effet trois pointes. Cette montagne n'offre de remarquable que la beauté de la vue dont on jouit lorsqu'on a atteint sa partie la plus élevée.

CRYPTES D'ALEXANDRIE.

Les cryptes ou catacombes qui composaient l'ancienne *Nécropolis*, ou *Ville-des-Morts*,

sont dignes de l'attention du voyageur. Il y en a plusieurs qui sont creusées dans la roche en forme de chambres plus ou moins grandes, avec un, deux ou trois rangs de niches destinées à recevoir les corps. Au pied de deux collines qui sont en face l'une de l'autre, on voit une espèce de rue uniquement composée de catacombes. L'un des deux côtés est entièrement couvert par le sable, à l'exception d'une catacombe extrêmement grande, qui contient trois salons et un grand nombre de niches : de l'autre côté il y a onze catacómbes, dont quelques-unes, parfaitement conservées, ont trois rangs de niches les unes sur les autres.

Celles où l'on découvre plus de magnificence sont à la distance de deux milles au sud-ouest de la ville. Il paraît qu'elles servaient à la sépulture des anciens rois d'Égypte; elles sont très dégradées, et dépérissent même en plusieurs endroits; une grande partie est déjà encombrée par les ruines et par le sable, parce que la toiture s'écroule : aussi n'est-ce qu'en se traînant par terre qu'on peut pénétrer dans plusieurs. La prudence exige que l'on tire, avant d'y entrer, quelques coups de fusil ou de pistolet, autant pour épouvanter les bêtes féroces qui se réfugient dans ce lugubre séjour, que pour mettre l'air en mouvement. On entre ensuite avec des lumières, et toujours muni d'une corde qui sert de guide, et dont l'extrémité reste attachée à la porte.

La chaleur qui règne dans l'intérieur de ces

grottes est difficile à supporter; on y sue comme dans un bain de vapeur. Les ténèbres y sont tellement denses, que plusieurs flambeaux réunis suffisent à peine pour qu'on puisse distinguer quelque chose de près, lors même qu'on y est resté environ une heure.

Le sol y est si abondamment couvert d'ossemens de toute espèce d'animaux, qu'on ne peut pas douter que les bêtes féroces qui s'y retirent n'y apportent leur proie pour la dévorer. On voit dans ces grottes un grand nombre de phalènes ou papillons nocturnes, et des mouches à couleurs éclatantes, comme les cantharides. On y rencontre aussi beaucoup de crapauds, dont les terriers pénétrent sous le sol, où ils trouvent de l'eau à peu de profondeur : leur peau est d'un blanc grisâtre, et paraît pulvérulente. Voilà quels sont aujourd'hui les habitans de ces demeures sépulcrales, que l'homme prépara avec le plus grand luxe, pour éterniser l'existence de sa dépouille mortelle : mais les corps que la vanité y avait placés sont depuis long-temps réduits en poussière; on ignore même jusqu'aux noms de ceux qui ont fait creuser ces monumens. La roche qui les compose est de sable granitique lié avec un gluten calcaire.

COLONNE-DE-POMPÉE.

La colonne qui porte le nom de *Colonne-de-Pompée* est une colonne unique dans son genre :

elle est du même granit que les *Aiguilles-de-Cléopâtre*. Elle est composée de quatre blocs qui forment le piédestal, la base, le fût et le chapiteau. Le fût, qui est d'un seul bloc, a soixante-trois pieds un pouce de long, sur huit pieds deux pouces deux lignes de diamètre à la partie inférieure. L'isolement de cette colonne, placée sur une petite hauteur, fait que l'imagination n'est nullement frappée de cette masse, lors même qu'on n'en est qu'à une très petite distance; mais quand on n'en est plus éloigné que de huit ou dix pas, on aperçoit tout le grandiose de ce monument, dont le chapiteau, percé de plusieurs trous, indique qu'il était jadis surmonté d'une statue. L'époque de sa construction est, comme celle des *Aiguilles-de-Cléopâtre*, absolument ignorée. Les noms de Cléopâtre et de Pompée, qui ont été donnés à ces monumens, ne peuvent être considérés que comme des dénominations modernes; car il est prouvé qu'ils sont bien plus anciens que les personnages dont ils portent les noms.

LA FATA MORGANA.

Ce phénomène, généralement connu sous le nom de *Fata Morgana*, est particulier au détroit de Messine; mais il ne s'y manifeste que rarement. Voici la description qu'en a donnée un témoin oculaire :

« Etant à ma fenêtre, je vis la mer qui baigne les côtes de la Sicile se gonfler, et prendre, sur une étendue de dix milles, l'apparence d'une chaîne de montagnes sombres, tandis que les eaux du côté de la Calabre devinrent calmes et unies comme un miroir. Sur cette glace on voyait peinte en clair-obscur une chaîne de plusieurs miliers de pilastres, tous égaux en élévation, en distance, et en degré de lumière et d'ombre; et en un clin d'œil tous les pilastres perdirent la moitié de leur hauteur, et parurent se déplier en arcades et en voûtes, comme les aquéducs romains. On vit ensuite une longue corniche se former sur le sommet, et on aperçut une quantité innombrable de châteaux tous parfaitement semblables. Bientôt ils se fendirent, et ne formèrent plus que des tours, qui disparurent pour ne laisser voir qu'une colonnade, puis des fenêtres, et finalement des pins, des cyprès, etc., semblables et égaux. »

Mais, pour qu'une illusion aussi agréable que celle qui vient d'être décrite se produise, il faut un concours de circonstances qui ne se trouvent dans aucun autre site : il faut que le spectateur tourne le dos à l'est, et se trouve placé dans quelque lieu élevé derrière la ville, pour qu'il voie le détroit dans toute son étendue. Les montagnes de Messine s'élèvent comme une muraille et obscurcissent tout le fond du tableau. Il faut qu'il n'y ait pas un souffle de vent, que la surface des eaux soit absolument tranquille; que la marée soit à

la plus grande hauteur, et que les eaux mêmes, poussées par des courans, s'élèvent au milieu du canal à une certaine élévation. Lorsque toutes ces circonstances se trouvent réunies, et aussitôt que le soleil s'élève au-dessus des montagnes qui sont à l'est derrière la ville, et forment avec la mer un angle de quarante-cinq degrés, tous les objets qui se meuvent dans Reggio sont répétés un million de fois sur ce miroir marin, qui, par son mouvement d'ondulation, semble être taillé à facettes. Toutes ces images se succèdent rapidement, à mesure que le courant avance, et qu'il chasse les eaux.

C'est de cette manière que les différentes parties de ce tableau mouvant disparaissent dans un clin d'œil. Quelquefois l'air se trouve tellement chargé de vapeurs dans ce moment-là, et si peu troublé par les vents, que les objets sont réfléchis dans l'air environ trente pieds au-dessus du niveau de la mer ; et dans les temps lourds et nébuleux, ils paraissent, à la surface même des eaux, bordés des plus belles couleurs du prisme.

SARCOPHAGE DU PRINCE HENRI.

Ce monument, qui est de la plus grande simplicité, a été élevé par le prince Henri de Prusse à la mémoire de ses parens, amis et serviteurs. Son élévation est de dix-huit pieds. Il est cou-

ronné par une urne cinéraire, au-dessus de laquelle deux amours s'embrassent, ayant leurs carquois et leurs flambeaux renversés. Au milieu est une arcade dont le haut est orné d'un bas-relief allégorique. On lit au-dessus l'inscription suivante :

« Vous dont les cendres sont confondues, parens
» chéris, amis constans, serviteurs fidèles, c'est à
» votre mémoire que je consacre ce monument.
» La mort ne considère ni rang, ni âge, et celui
» qui survit à tant de pertes n'a que la douce con-
» solation du souvenir. Passant, qui que tu sois,
» verse quelques larmes à côté de ce tombeau.
» Existe-t-il un cœur qui ne regrette un objet
» qui lui fut cher, ou qui ne songe qu'un jour la
» sombre tristesse viendra l'envelopper d'un voile
» funèbre ? »

LE TAUREAU FARNÈSE.

On ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de la belle exécution de ce morceau, ou de l'adresse du sculpteur, dont le talent a tiré d'un seul bloc six figures plus grandes que nature, et dont l'action n'est pas plus gênée que si elle était composée de la réunion de plusieurs statues. *Dircé* est attachée aux cornes d'un taureau ; Amphion veut arrêter l'animal, qui a l'air furieux, et paraît sur le point de s'élancer : une femme, un homme

et un petit enfant sont aux côtés de Dircé, et semblent partager son effroi. Indépendamment de ces figures, le sculpteur a encore eu l'art de tourner dans le même bloc plusieurs accessoires, tels qu'un chêne, des fleurs, un serpent et un panier. Ce chef-d'œuvre se voit à Rome, dans le palais-Farnèse. Tous les artistes se font un devoir de dessiner ce groupe admirable.

BAINS DE CLÉOPATRE,
A ALEXANDRIE.

Ce sont trois chambres creusées dans le roc, en forme d'étang presque carré, et de onze pieds environ sur chaque côté. L'eau de la mer peut y entrer par trois ouvertures élevées de quelques pieds au-dessus du sol. Ces bains sont près des catacombes royales. On ne sait ni par qui, ni dans quel temps ils ont été construits.

LE FEU PERPÉTUEL.

Dans l'Asie-Mineure, sur une des côtes de la Caramanie, on voit un phénomène curieux, auquel on a donné le nom de *Feu perpétuel*. C'est parmi les montagnes dont cette côte est garnie qu'il s'offre à la vue.

A l'angle intérieur d'un bâtiment tombé en ruines il y a une muraille tellement minée par le temps, qu'elle présente une ouverture d'environ trois pieds de diamètre, qui a la forme de la bouche d'un volcan. Une flamme dont la chaleur est vive, mais qui n'est accompagnée d'aucune fumée, s'élance continuellement de cette ouverture. Au milieu de cette flamme, et dans ce cratère en miniature, on aperçoit des arbrisseaux, des broussailles et des herbes sauvages en pleine végétation. Au bas de la montagne où cette masure est située, coule un petit ruisseau qui rafraîchit, féconde la terre, et la garantit de la stérilité que la chaleur de la flamme ne manquerait pas d'y répandre. Vainement chercherait-on quelque production volcanique dans la contrée environnante; mais, suivant une très ancienne tradition, tradition à laquelle les naturels du pays n'ajoutent cependant pas foi, il y avait jadis à une distance peu considérable une autre ouverture qui produisait le même effet. Quoi qu'il en puisse être, celle qui existe aujourd'hui est connue depuis un temps immémorial pour être uniquement un feu perpétuel, sans qu'aucune explosion se fasse jamais entendre, ni qu'aucune pierre, scorie ou vapeur nuisible, ne rende ce phénomène un objet de terreur pour ceux qui habitent le voisinage du lieu où il se manifeste, ou que la curiosité porte à le voir de près.

LES AIGUILLES-DE-CLÉOPATRE.

C'est le nom que l'on donne, à Alexandrie, à des obélisques placés sur l'extrémité orientale du port du Levant, et tout près d'une grosse tour qu'on nomme la *Tour ronde*. Il y en a deux, l'un debout, et l'autre renversé; tous les deux sont d'un granit rouge de tuile, et couverts d'hiéroglyphes bien conservés sur quelques faces, et presque entièrement effacés sur d'autres. Il est vraisemblable qu'ils décoraient l'entrée du palais des Ptolémées, dont on voit les ruines à quelques pas de là. Mais l'inspection de l'état actuel de ces obélisques, et les cassures qui existaient lors même qu'ils ont été dressés dans cet endroit, prouvent qu'ils étaient déjà en fragmens à cette époque, et apportés de Memphis et de la Haute-Egypte : ils sont à eux seuls un monument.

LE BOIQUIRA,

OU LE SERPENT A SONNETTES.

Ce reptil renferme un poison mortel, et, sans en excepter le naja, il n'est peut-être aucune espèce de serpent qui en contienne un plus

actif. Sa longueur va quelquefois jusqu'à six pieds, et sa circonférence a alors dix-huit pouces. Sa tête aplatie est couverte, auprès du museau, de six écailles plus grandes que leurs voisines, et disposées sur trois rangs transversaux chacun de deux écailles. Ses yeux paraissent étincelans et luisent dans les ténèbres. Sa gueule, dont la peau peut s'agrandir lorsqu'il veut avaler une proie volumineuse, présente une grande ouverture. Sa langue, presque toujours étendue et agitée, est noire, déliée, partagée en deux, et renfermée en partie dans une gaîne. De chaque côté de sa mâchoire, sous la peau qui la recouvre, sont les vésicules où le venin se ramasse. Des dents très aiguës, placées dans la partie supérieure et inférieure de cette mâchoire, servent à retenir la victime, tandis que des crochets la serrent et l'imbibent de venin. Sa queue est terminée par un assemblage d'écailles sonores qui s'emboîtent les unes dans les autres, et produisent un bruit sensible qu'on ne peut mieux comparer qu'à celui du parchemin qu'on froisse, et qui peut être entendu à soixante pieds de distance.

Les mouvemens du boiquira sont infiniment rapides; en un clin d'œil il se replie en cercle, s'appuie sur sa queue, se précipite comme un ressort qui se débande, tombe sur sa proie, la blesse, et se retire pour échapper à la vengeance de son ennemi : aussi les Mexicains le désignent-ils par le nom d'*Ecacoalt*, qui signifie le *vent*.

On a dit que le boiquira avait la faculté d'en-

chanter l'animal qu'il voulait dévorer, et que, par la seule puissance de son regard, il le contraignait à s'approcher peu à peu, et à se précipiter dans sa gueule. On a même prétendu que l'homme n'était pas à l'abri de l'influence magique de ses yeux étincelans, et qu'au lieu de l'éviter, il se présentait à sa dent envenimée; mais ce sont autant de fables auxquelles l'haleine empestée du boiquira a vraisemblablement donné naissance. La vérité est qu'à sa seule vue les animaux sont saisis d'un mortel effroi; et il ne doit pas paraître extraordinaire qu'un voyageur surpris par un orage au milieu des ténèbres, apercevant dans l'obscurité les yeux étincelans du serpent à sonnettes, et le découvrant à la lueur des éclairs, qui agite sa queue et fait entendre son sifflement funeste, soit réduit à des angoisses qui lui ôtent jusqu'à la force de fuir le danger qui le menace.

Le premier effet produit par le venin est une enflure générale : bientôt la bouche s'enflamme, la langue se gonfle d'une manière effrayante; une soif dévorante consume, et tout ce qu'on fait pour l'étancher ne sert qu'à redoubler les angoisses de la plus horrible agonie. Les crachats sont mêlés de sang; les chairs qui environnent la plaie se corrompent et tombent en pourriture; et, si c'est pendant le temps de la canicule, on ne survit pas plus de dix minutes à la morsure. Mais ce qui ne laisse aucun doute sur la subtilité du venin du boiquira, c'est que, si, en l'excitant,

on parvient à ce qu'il se morde lui-même, il meurt en moins de douze minutes, et venge ainsi ses victimes, en tournant contre lui ses armes funestes.

L'AMPHITHÉATRE DE CAPOUE.

De tous les monumens de l'antique et opulente ville de Capoue, l'amphithéâtre est celui qui a le plus résisté aux ravages du temps. Ce qui reste encore de la galerie intérieure qui l'entourait prouve qu'elle était construite en superbes pierres de taille posées à sec. Quant aux galeries extérieures, elles étaient de mattoni, et revêtues de stuc. Le premier étage, qui est aujourd'hui à moitié enterré, était décoré d'un ordre dorique colossal; quand au second, il était moins riche. Il paraît que l'extrême étendue de ce monument a empêché qu'on ne soignât son architecture, qui est très négligée; mais ce défaut n'est pas particulier à cet amphithéâtre, car on le remarque également dans tous les édifices auxquels leur immensité peut servir d'excuse.

La nouvelle ville de Capoue est presque toute construite des ruines de l'ancienne. On voit en effet, dans la composition de ses murs, des débris de colonnes, de grandes pierres revêtues d'inscriptions, de cyprès et de tombeaux. L'hôtel-de-ville surtout est, de tous les édifices

modernes, celui qui a le plus hérité de ces beautés antiques.

LES CATARACTES DU NIL.

Ces cataractes, auxquelles quelques voyageurs enthousiastes ont donné une célébrité qu'elles ne méritent pas, ne sont, à vrai dire, qu'un brisant du Nil qui, s'écoulant à travers les rochers, forme dans plusieurs endroits des cascades de quelques pouces de hauteur. Elles sont généralement peu sensibles; mais, malgré leur peu d'importance, le spectacle imposant que la nature présente dans ce site est fait pour attirer toute l'attention de ceux pour qui de pareilles scènes sont intéressantes. En effet, qu'on se figure des rochers hérissés de pointes noires et aiguës qui se réfléchissent, d'une manière sombre, dans les eaux du fleuve, dont le cours se trouve rompu par des pointes de granit qui le partagent en déchirant sa surface, et le sillonnent de longues taches blanches. Qu'on ajoute aux couleurs austères de ce tableau la tendre verdure des palmiers qui croissent çà et là parmi les rochers, et sous la voûte azurée d'un ciel pur et serein, et l'on n'aura encore qu'une faible idée des beautés d'une contrée ou tout se réunit pour rappeler de beaux souvenirs et de grandes vicissitudes.

TEMPLE DE MINERVE, A SYRACUSE.

De tous les monumens antiques qui firent jadis l'ornement de Syracuse, le temple de Minerve est le seul dont on voie encore quelques restes un peu conservés. Cependant, malgré tous les changemens qui se sont opérés dans cet édifice, dont on a fait la cathédrale de la Syracuse moderne, on peut s'apercevoir encore qu'il était d'ordre dorique sans base. Ce fut dans le douzième siècle que la plus grande partie de ces changemens eurent lieu. Depuis on a démoli le côté occidental, pour y bâtir la façade de l'église; le mur intérieur a été converti en arcade, et l'on a muré les entre-colonnemens, pour former des bas-côtés; et donner plus de largeur au temple moderne. Il reste dans la partie latérale douze colonnes engagées dans les murs, qui, avec celles qu'on a enlevées dans la partie du fond du temple, pour y élever le nouveau portail, et celles qui naturellement devaient porter le fronton oriental, complétaient le nombre de seize. Il faut convenir que ces seize entre-colonnemens devaient donner une dimension bien longue à cet édifice, pour les six colonnes qu'il avait de largeur, puisque les colonnes intérieures qui formaient la porte du temple ne laissaient aucun doute sur l'existence de deux entre-colonnemens qui manquaient au fronton.

On dit que ce temple était autrefois voûté, et qu'un tremblement de terre, arrivé en 1542, fit écrouler la voûte qui le couvrait. Il reste maintenant à savoir si cette voûte était réellement antique. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le tremblement a dû être violent, puisque l'entablement en a été dérangé, et qu'une partie des colonnes en ont perdu leur aplomb. La dimension en était courte, l'entre-colonnement très large, et elles posaient sans base sur trois gradins de neuf pouces qui étaient eux-mêmes appuyés sur la roche vive.

Si l'on en croit l'historien Athénée, il y avait au-dessus du portique de ce temple une tour où était un bouclier resplendissant, qui s'apercevait à une grande distance sur mer, et lorsque les vaisseaux, en s'éloignant du port, venaient à perdre ce bouclier de vue, ils jettaient leur offrande dans la mer, pour se rendre Neptune et Minerve favorables. L'histoire du bouclier n'est peut-être pas bien certaine; mais la seule élévation du temple, et sa situation au-dessus de toute la ville, devaient suffire pour qu'il fût aperçu de très-loin.

Ce temple devait être rempli de richesses; car, parmi celles que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevées de Syracuse, il regrettait particulièrement tout ce qui ornait ce temple de Minerve, en peintures et en statues précieuses, que ce préteur avait fait emporter. Les batailles d'Agatocle étaient représentées sur ces murailles en

vingt-sept tableaux de la plus grande perfection. On y voyait encore les portraits de tous les princes qui avaient régné en Sicile, et que Verrès fit détacher de dessus les murs, les laissant sans nulle décoration, ainsi que les portes du temple, qui étaient de la plus grande richesse, et qu'on venait admirer de toutes parts, à cause des ornemens de toute espèce, en ivoire et en bronze, dont elles étaient enrichies.

RUINES DE PERSÉPOLIS.

Ces ruines consistent particulièrement en celles d'un ancien palais du roi de Perse, auquel les habitans du pays ont donné le nom de *Chilminar*, c'est-à-dire, *quarante colonnes*. Il est situé au pied d'une montagne; les murs de ce superbe édifice sont encore debout; le frontispice a six cents pas du septentrion au midi, et trois cent quatre-vingt-dix de l'orient vers l'occident, jusqu'au roc, sans qu'il y ait de ce côté-là aucun endroit par lequel il soit possible de monter. Quand on est arrivé à la montagne où le mur a tout au plus dix-huit pieds sept pouces de hauteur, on gagne le haut du mur en grimpant entre quelques morceaux de rocher. Cette courtine a quatre cent dix pas de longueur au nord, et vingt et un pieds de hauteur en quelques endroits, quoique cette hauteur aille à trente pieds en

d'autres, jusqu'à la montagne, où l'on voit encore un pan de muraille, et une entrée pour en gagner le haut.

On trouve aussi, du côté de l'occident, divers rochers qui s'élèvent vers le nord, jusqu'à ce qu'ils soient de niveau avec le mur, et qui s'étendent quatre-vingts pas à l'est, comme une plate-forme devant ce mur. Il semble qu'il y ait eu autrefois là un escalier, et quelques bâtimens au-delà de cette courtine, parce que ces rochers sont très polis de plusieurs côtés. On trouve sur le haut de cet édifice une plate-forme de quatre cents pas, qui s'étend du milieu du mur de la façade jusqu'à la montagne, et le long de ce mur, des trois côtés, un pavé de deux pierres jointes ensemble qui remplissent un espace de huit pieds de large : une partie de ces pierres ont huit, neuf et dix pieds de long, sur six de large ; mais les autres sont très petites.

Le principal escalier n'est point placé au milieu de la façade, il n'est qu'à cent soixante-cinq pas du côté septentrional, au lieu qu'il est à six cents pas de celui qui est au midi. Cet escalier a deux rampes qui s'éloignent l'une de l'autre de quarante-deux pieds par en bas. Sa profondeur est de vingt-sept pieds sept pouces jusqu'au mur, d'où procèdent les marches, qui sont aussi longues que l'escalier a de profondeur, à cinq pouces près. Les marches n'ont que quatre pouces de hauteur et quatorze de profondeur. Il y en a cinquante-cinq du côté qui est au nord, et

cinquante-trois au sud, qui ne sont pas si entières que les autres. Lorsqu'on est parvenu à cette partie de l'escalier, on trouve un perron qui a cinquante et un pieds quatre pouces de large, proportionné à la largeur de l'escalier, et dont les pièces sont très grandes. Les deux rampes de cet escalier sont séparées par le mur de la façade, de sorte qu'elles s'éloignent l'une de l'autre jusqu'au milieu, et se rapprochent du milieu jusqu'au haut; ce qui produit un effet charmant qui répond à la magnificence du reste de l'édifice.

La partie supérieure de cet escalier a quarante marches de part et d'autre, parmi lesquelles il s'en trouve d'endommagées, quoiqu'elles soient taillées dans le roc. On trouve au haut de cet escalier un autre perron entre les deux rampes : ce perron a soixante-quinze pieds de large, et est aussi pavé de grandes pierres, dont quelques-unes ont treize à quatorze pieds de long, sur sept à huit de large.

Dans l'intérieur de ce vaste palais on voit d'abord, en droite ligne, à quarante-deux pieds de distance de la façade, deux grands portiques et deux colonnes. Le fond du premier portique est couvert de deux tables de pierres qui en remplissent les deux tiers : le temps a détruit la troisième ; le second est plus enfoncé que l'autre de cinq pieds. Ces portiques ont vingt-deux pieds quatre pouces de profondeur et treize pieds quatre pouces de largeur. On voit en dedans, sur

chaque pilastre, une grande figure taillée en bas-relief, ayant vingt-deux pieds de long, des pieds de devant jusqu'à ceux de derrière, et quatorze de haut. Les têtes de ces animaux sont entièrement détruites, et leurs poitrines et leurs pieds de devant sont en saillie, et sortent du pilastre; les corps en sont aussi fort endommagés. Ceux du premier portique sont tournés vers l'escalier, et ceux du second, qui ont des ailes sur le corps, vers la montagne. On voit au haut de ces pilastres, en dedans, des caractères qu'on ne saurait distinguer, tant ils sont petits et élevés. Le premier portique a encore trente-neuf pieds de haut, et le second vingt-huit : la base des pilastres a cinq pieds deux pouces de hauteur. Au reste, les animaux dont nous venons de parler ne sont plus taillés sur une seule pierre, mais sur trois jointes ensemble. Il serait assez difficile de dire ce qu'ils représentent.

Les deux colonnes que l'on voit entre les deux portiques, sont la partie la moins endommagée de toutes ces ruines : elles sont de marbre blanc, et parfaitement belles, surtout à l'égard des chapiteaux et autres ornemens d'en haut. Les bases sont presque toutes couvertes de terre; elles sont à vingt-six pieds du premier portique, et à cinquante-six pieds du second; elles ont quatorze pieds de tour et cinquante-quatre de hauteur. Il y en avait autrefois deux autres entre celle-ci et le dernier portique; on en voit encore la fosse et des pièces renversées et à demi enterrées. On

voit aussi à la distance de cinquante-deux pieds du même portique, au sud, un abreuvoir taillé d'une seule pierre, lequel a vingt pieds de long, sur dix-sept pieds cinq pouces de large, élevé de trois pieds et demi au-dessus de la terre. Il y a de là jusqu'à la muraille une étendue de terrain de cent cinquante pas, où l'on ne trouve rien que de grosses pierres rompues, et un reste de colonne auquel il ne paraît aucune cannelure comme aux autres ; il a environ deux pieds de tour, et douze pieds quatre pouces de long : de là jusqu'à la montagne on ne voit rieu que quelques tas de pierres.

En avançant des portiques dont nous venons de parler, vers le sud, on trouve, à la distance de cent soixante-douze pieds, un autre escalier à deux rampes, comme le précédent, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Le mur a encore six pieds sept pouces de hauteur ; mais celui du milieu est presque entièrement ruiné : il s'étend cependant quatre-vingt-trois pieds à l'est, et il paraît aux pierres de dessous qu'il a été orné de figures en bas-relief. On voit sur le haut de la rampe du degré quelque feuillage, et un lion qui déchire un taureau plus grand que nature en bas-relief. Cet escalier est à demi-enterré. Il y a aussi de petites figures sur les deux côtés de la muraille du milieu, qui avance jusqu'au bout de l'escalier.

La rampe occidentale a vingt-huit marches, et l'autre, où le terrain est plus élevé, n'en a que

dix-huit, lesquelles ont dix-sept pieds de long et trois pouces de haut, sur quatorze ponces et demi de large. Il y a plusieurs de ces marches qui sont endommagées vers le haut, et deux ou trois entièrement détruites, quoiqu'elles soient taillées dans le roc. On trouve au bout du perron de cet escalier une autre façade sur laquelle il y a trois rangs de petites figures les unes au-dessus des autres. On ne voit de celles du rang le plus élevé que la moitié du corps, de la ceinture en bas; le reste est presque tout rompu. Le rang du milieu, qui est le mieux conservé, ne laisse pas aussi d'être endommagé; et, quant à celles de dessous, on n'en voit que les têtes, le reste est sous terre. Ces figures ont deux pieds neuf pouces de haut; et le mur, qui a eneore cinq pieds trois pouces d'élévation, a quatre-vingt-dix-huit pieds d'étendue de la première marche jusqu'au bout du coin, à gauche, où il y a un autre escalier dont les marches sont de la largeur et de la profondeur de celles dont on vient de parler.

On voit sur ce qui reste de mur intérieur un autre rang de demi-figures, et au bout de cet escalier un autre mur qui s'étend quatre-vingt-dix pieds au-delà du perron. Le coin tourne un peu au sud, et ne passe pas outre, parce que le terrain qui est élevé se trouve de la même hauteur. En retournant à la rampe de l'escalier qui est à l'ouest, on trouve un mur qui a quarante-cinq pieds jusqu'à la façade occidentale. Le côté est semblable au prédédent, et a trois

rangées de figures de même, avec un lion qui déchire un taureau, ou un âne qui a une corne au front. Entre ces animaux et les figures il y a un carré rempli de caractères dont les plus élevés sont effacés; les figures sont moins endommagées de ce côté-ci, où le terrain est moins élevé; on trouve là vingt-cinq marches.

Le mur qui règne le long du perron à l'ouest s'étend jusqu'à la façade, et n'a pas de figures au-delà de l'escalier. Lorsqu'on est parvenu au haut de cet escalier, entre les deux rampes, on entre dans un lieu ouvert, pavé de grandes tables de pierres, aussi large que la distance qu'il y a de l'escalier aux premières colonnes : cette différence est de vingt-deux pieds deux pouces. Il y a deux rangs de colonnes, chacun de six; mais il n'en reste plus qu'une entière, huit piédestaux, et quelques débris des autres. On en trouve six rangs d'autres à soixante et dix pieds huit pouces de celle-ci; chaque rang a six colonnes. Ces trente-six colonnes sont éloignées de vingt-deux pieds deux pouces l'une de l'autre, comme les précédentes. Il n'en reste cependant que sept entières; toutes les bases des autres sont encore dans leur place, mais la plupart sont endommagées. De celles qui subsistent, il y en a une au premier et au second rang, deux au troisième, et une à chacun des autres.

On trouve entre ces colonnes et la première dont on a parlé, quelques grosses pierres d'un édifice souterrain. Il y avait, outre cela, à soi-

xante et dix pieds huit pouces de ces rangs de colonnes, à l'ouest, vers la façade de l'escalier, douze autres colonnes en deux rangs, de six chacun, dont il n'en reste que cinq. Les bases des sept autres ne sont plus visibles, et celles qui subsistent encore sont en parties rompues. La terre y est couverte de plusieurs pièces de colonnes et des ornemens dont elles étaient couronnées : on remarque surtout des pièces de chameaux à genoux.

Au sud de ces colonnes, on en trouve deux autres rangs de six chacun, dont il reste encore quatre ou cinq bases au-dessus de la superficie de la terre; et il est probable que ces colonnes étaient opposées à celles qui règnent le long de la façade.

En avançant à l'est vers les montagnes, on trouve plusieurs ruines de bâtimens qui consistent en portiques, en passages et en fenêtres. Les portiques sont ornés de figures, et ces ruines occupent un grand espace. On voit au sud de ces colonnes l'édifice le plus élevé : il est à cent dix-huit pieds des colonnes, et le mur de la façade, qui a cinq pieds sept pouces de ce côté-là, n'est composé que d'une seule assise de pierres, parmi lesquelles il y en a qui ont huit pieds de large : ce mur a cent treize pieds d'étendue de l'est à l'ouest. On voit au-devant du milieu de cet édifice quelques fondemens de pierre qui en faisaient partie, sans qu'on puisse comprendre à quoi ils ont servi : ce mur n'a ni figures ni or-

nemens. On trouve encore deux rampes, l'une au nord et l'autre au sud; et l'on voit sur le perron qui est entre-deux, deux pilastres de portique qu'un tremblement de terre y aura probablement jetés. Le terrain de ces ruines contient cent quarante-sept pieds de long, et est à peu près carré.

On trouve au nord deux portiques et trois niches ou fenêtres murées, et au sud, un portique et quatre fenêtres ouvertes. Il y a deux autres portiques qui ne sont point ouverts, à l'ouest, avec deux ouvertures, et un troisième à l'est, avec trois niches et fenêtres murées. Six de ces ouvertures sont sans corniches, et il n'en reste qu'une demie à l'est. L'on voit des deux côtés, sur les portiques qui sont au nord, la figure d'un homme et celle de deux femmes jusqu'aux genoux; les jambes sont couvertes de terre; et sous un de ceux qui sont à l'ouest, un homme combattant contre un taureau qui a une corne au front, laquelle l'homme tient de la main gauche, pendant qu'il lui enfonce de la droite un grand poignard dans le ventre; de l'autre côté, il lui tient la corne de la droite, et enfonce le poignard de la gauche.

Il y a dans le second portique une figure d'homme semblable, avec un daim qui ressemble assez au lion, ayant une corne au front, et des ailes sur le corps. Les mêmes choses sont sculptées sous le portique qui est au nord : il faut cependant observer qu'au lieu du daim,

c'est un véritable lion que l'homme tient par la crinière. Les deux figures sont enterrées jusqu'à mi-jambes. On voit, des deux côtés du portique qui est au sud, un homme avec un ornement de tête en guise de couronne, accompagné de deux femmes dont l'une tient un parasol au-dessus de sa tête, et l'autre a dans les mains quelque marque d'autorité ; et au-dessus de ce portique, trois niches remplies de caractères. Il y a sur les pilastres des premiers portiques qui sont sortis de leurs places, et qu'on trouve à côté de l'escalier dont nous venons de parler, deux hommes tenant chacun une lance, l'un des deux mains, et l'autre de la gauche ; mais il n'y en a qu'un entier.

On trouve derrière cet édifice un autre bâtiment à peu près semblable, mais plus long de trente-huit pieds, avec une niche ou fenêtre bouchée, une autre ouverte, et deux pierres élevées à droite et à gauche, dont celle qui est à l'est est rompue, et dont l'autre, qui est à l'ouest, a encore vingt-huit pieds de haut. Il y a sur le haut de cette pierre trois niches ou tables séparées, remplies de caractères, et une quatrième au-dessous qui semble avoir été taillée après les autres. On en trouve de semblables dans les niches ou fenêtres dont nous venons de parler : chaque table n'est que d'une seule pierre.

Il y a au sud de ces fenêtres deux rampes d'escalier, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, dont

il reste, comme du précédent, les cinq marches les plus élevées, et sur les ailes aussi bien que sur le mur qui les sépare, de petites figures et des feuillages en partie sous terre.

A cent pas de là, au sud, on trouve les dernières ruines de ces fameux édifices, qui consistent aussi la plupart en portiques et en enclos. On y voit aussi un escalier démoli, dont il ne reste plus que sept marches : cet escalier a été autrefois orné de figures et de feuillages, A l'est de ce même escalier, il y a des passages souterrains où les habitans s'imaginent qu'il doit exister des trésors : mais outre que ces passages sont si étroits, si obscurs et si humides, qu'il est impossible de les visiter, les voûtes qui les couvrent donnent à connaître qu'ils ont été plutôt faits pour la conduite des eaux que pour y déposer des trésors.

Quelques savans ont prétendu que l'édifice que nous venons de décrire était un palais; d'autres ont soutenu que c'était un temple. Quoi qu'il en soit, il doit passer pour constant qu'il a été bâti par les rois de la première race, puisqu'on n'y trouve rien qui n'atteste une antiquité reculée, sans pourtant qu'il soit possible de déterminer si Cyrus en fut le fondateur, ou s'il fut commencé par Darius, et achevé par Xercès.

LE PAON.

De tous les oiseaux, le paon est, sans contredit, celui sur lequel la nature a versé ses dons avec le plus de profusion. Rien ne lui manque : taille grande, port imposant, démarche fière, figure noble, proportions du corps élégantes et sveltes. Tout annonce en lui un être de distinction : une aigrette vive et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et s'élève sans la charger. Non-seulement la nature a réuni sur son incomparable plumage toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence ; elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues dans son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des couleurs plus sombres, et de leur opposition entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que l'art ne peut ni les imiter, ni les décrire.

Originaire de la contrée qui produit le saphir, le rubis, la topaze, le paon a d'abord passé des Indes-Orientales dans la Grèce, d'où il s'est ensuite avancé dans les parties méridionales de l'Europe, et, de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse, et jusque dans la

Suède. Il n'est point d'animal qui soit aussi fier de sa beauté, et aussi sensible à l'admiration. Lorsqu'on veut l'engager à étaler ses belles plumes, il faut le regarder attentivement, et lui donner des louanges : car, si l'on n'a pas l'air de prendre garde à lui, il replie tous ses trésors, et semble agir suivant sa dignité, en les cachant à celui qui ne sait pas les admirer. De même, lorsque chaque année ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, tombent, en se flétrissant comme elles, il paraît sentir la honte de sa perte ; et, craignant sans doute de se laisser voir dans cette état humiliant, il cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rende sa parure accoutumée, et le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté.

Si la nature, en donnant un chant merveilleux au rossignol, lui a refusé un beau plumage, ses faveurs pour le paon ont été en sens inverse : car rien n'est si désagréable que sa voix, ou, pour mieux dire, son cri. Quant à ses pieds, que l'on trouve généralement difformes, Buffon n'est pas de cet avis, et il prétend même que ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens et nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'était autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

La durée de la vie des paons est de vingt-cinq ans. Parmi les auteurs qui en on parlé, les uns ont dit que leurs cris annoncent la pluie ; d'autres, qu'ils pronostiquaient la mort à quelques voisins : mais ce sont autant de fables desquelles un homme raisonnable ne saurait être la dupe.

GROTTE D'ANTIPAROS.

Quelque peu intéressante que paraisse l'île d'Antiparos, située à l'opposite de celle de Paros, d'où elle tire son nom, elle n'en renferme pas moins une des plus belles merveilles de la nature, en ce qu'elle prouve une grande vérité physique, la végétation des pierres.

La description que M. de Tournefort a laissée de cette grotte, étant faite pour en donner la plus juste idée, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de la transcrire littéralement.

Une caverne rustique se présente d'abord, large d'environ trente pas, voûtée en arc surbaissé, et fermée par une cour qui est l'ouvrage des bergers. Ce lieu est partagé en deux par quelques piliers naturels, sur le plus gros desquels ont lit une inscription fort ancienne et fort maltraitée. Elle fait mention de plusieurs noms propres que les gens du pays, par on-

ne sait quelle tradition, prennent pour les conspirateurs qui en voulaient à la vie d'Alexandre-le-Grand, et qui, après avoir manqué leur coup, vinrent se réfugier dans cet endroit, comme dans un lieu de sûreté. Parmi ces noms, il n'y a que celui d'Antipater qui puisse favoriser la tradition, quoique Diodore remarque que, bien loin d'être venu se cacher dans l'île d'Atiparos, ce compagnon d'Alexandre conserva une partie de son autorité après la mort de ce prince.

On ne peut lire qu'une partie de l'inscription; mais un bourgeois en a une copie entière qu'il conserve, et qui a été déchiffrée par un savant qui passa par Antiparos. Voici, en français, ce que l'inscription contient en grec :

Sous
LA MAGISTRATURE DE CLITON,
Vinrent en ce lieu
Ménandre,
Socarme,
Ménécrate,
Antipater,
Ippomédon,
Aristéas,
Philéas,
Gorgus,
Diogène,
Philocrate,
Onésime.

Peut-être que ce sont les noms des citoyens de l'île qui, dans le temps que Cliton en était

magistrat, osèrent les premiers descendre dans la grotte, et la reconnaître.

Au-dessous de cette inscription est un creux carré long, dans lequel était encastré un marbre qui n'est pas bien loin de là, mais qui n'est pas fort ancien, comme il paraît par une figure de la croix. C'est un bas-relief du temps des chrétiens, si maltraité qu'il n'est pas reconnaissable ; et, suivant les apparences, on ne l'a jamais trouvé assez beau pour l'emporter. Sur la gauche, et au bas d'un rocher taillé en plan incliné, se voit une autre inscription grecque plus usée que la précédente.

Entre ces deux piliers, qui sont sur la droite, est un petit terrain en pente douce, séparé du fond de la caverne par une muraille assez basse. On a gravé en cet endroit, depuis quelques années, au bas d'un rocher dont la croupe est assez plate, les mots suivans :

Hoc antrum ex naturæ miraculis rarissimum, unà cum comitatu, recessibus ejusdem profundioribus et abditioribus penetratis, suspiciebat, et satis suspici non posse estimabat, Car. Fran. Olier de Nointel, imp. Galliarum legatus, die nat. Chr. quo consecratum fuit. An. MDCLXXIII (1).

(1) Charles-François Olier de Nointel, ambassadeur de S. M. le roi de France, ayant pénétré avec sa suite jusque dans les plus profonds détours de cet antre, merveille de la nature, l'admira et ne se lassa pas de l'admirer. L'an MDCLXXIII, jour de la naissance de J.-C.

On avance ensuite jusqu'au fond de la caverne par une pente plus rude, d'environ vingt pas de longueur : c'est le passage pour aller à la grotte ; et ce passage n'est qu'un trou fort obscur, par lequel on ne saurait entrer qu'en se baissant, et au secours des flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible à l'aide d'un câble que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée. Du fond de ce précipice, on se coule, pour ainsi dire, dans un autre bien plus effroyable dont les bords sont fort glissans, et qui répondent sur la gauche à des abîmes profonds. On place sur le bord de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit, en tremblant, un rocher tout-à-fait taillé à plomb. On continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux ; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, et l'on s'y casserait la tête, si l'on n'était averti et retenu par les guides. Pour y parvenir, il faut se couler sur le dos le long d'un grand rocher ; et sans le secours d'un câble qu'il faut encore mettre dans cet endroit-là, on tomberait dans des fondrières horribles.

Quand on est ainsi au bas de l'échelle, on se roule encore quelque temps sur des rochers, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, suivant qu'on s'en accommode le mieux : car chacun cherche la marche la plus favorable pour suivre la compagnie. Après tant de fatigues, on entre

enfin dans cette admirable grotte : on compte cent cinquante brasses de profondeur depuis la caverne jusqu'à l'autel, et autant depuis l'autel jusqu'à l'endroit le plus profond où l'on puisse descendre. Le bas de cette grotte, sur la gauche, est fort scabreux ; à droite, il est assez uni, et c'est par-là que l'on passe pour aller à l'autel. De ce lieu, la grotte paraît haute d'environ quarante brasses, sur cinquante de large ; la voûte en est assez bien taillée, relevée en plusieurs endroits de grosses masses arrondies, les unes hérissées de pointes semblables à la foudre de Jupiter, les autres bossuées régulièrement, d'où pendent des grappes, des festons et des lances d'une longueur surprenante. A droite et à gauche, ce sont des nappes et des rideaux qui s'étendent en tous sens, et forment, sur les côtés, des espèces de tours cannelées, vides la plupart, comme autant de cabinets pratiqués autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon formé par des productions qui représentent si bien les pieds, les branches et les têtes des choux-fleurs, qu'il semble que la nature nous ait voulu montrer par-là comment elle s'y prend pour la végétation des pierres. Toutes ces figures sont de marbre blanc transparent cristallisé, qui se casse presque toujours de biais, et par différents lits, comme la pierre judaïque. La plupart même de ces pierres sont couvertes d'une écorce blanche, et résonnent comme du bronze quand on frappe dessus.

Sur la gauche, un peu au-delà de l'entrée de la grotte, s'élèvent trois ou quatre piliers ou colonnes de marbre, plantés comme des troncs d'arbres sur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a six pieds huit pouces, sur un pied de diamètre, presque cylindrique et d'égale grosseur, si ce n'est en quelques endroits, où il est comme ondoyant, arrondi par la pointe, et placé au milieu des autres. Le premier de ces piliers est double, et n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a sur le même rocher quelques autres piliers naissans qui sont comme des bouts de corne : on en voit encore un assez gros qui était cassé, il représente le tronc d'un arbre coupé en travers ; le milieu, qui est comme le corps ligneux de l'arbre, est d'un marbre brun, tirant vers le gris-de-fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de plusieurs cercles de différentes couleurs, ou plutôt d'un brun de différens aubiers, distingués par six cercles concentriques épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du même centre à la circonférence. Il semble que ces troncs de marbre végètent ; car, outre qu'il ne tombe pas une seule goutte d'eau dans ce lieu, il n'est pas croyable que des gouttes, tombant de vingt-cinq ou trente brasses de haut, aient pu former des pièces cylindriques terminées en calotte, dont la régularité n'est point interrompue, une goutte se dissiperait plutôt par sa chute. Il n'en distille certainement

point dans cette grotte, comme dans les caves, gouttières ordinaire; à peine y peut-on remarquer quelques nappes dentelées, dont les pointes laissaient couler une goutte d'eau fort claire et fort insipide, formée sans doute par l'humidité de l'air, qui s'y condense en eau, comme dans les appartemens revêtus de marbre.

Au fond de la grotte, à gauche, se présente une pyramide bien plus surprenante qu'on appelle l'*autel*, depuis que M. de Nointel y fit célébrer la messe en 1673. Cette pièce est tout isolée, haute de vingt-quatre pieds, semblable en quelque manière à une tiare, relevée de plusieurs chapiteaux couchés dans leur longueur, et soutenus sur leurs pieds, d'une blancheur éblouissante, de même que tout le reste de la grotte. Cette pyramide est peut-être la plus belle plante de marbre qui soit dans le monde; les ornemens dont elle est chargée sont tous en choux-fleurs, c'est-à-dire terminés par de gros bouquets; mieux finis que si un sculpteur venait de les quitter. Il n'est pas possible que cela se soit fait par la chute des gouttes d'eau, comme le prétendent ceux qui expliquent la formation des congélations dans les grottes : il y a beaucoup plus d'apparence que les autres congélations dont nous parlons, et qui pendent du haut en bas, ou qui poussent en différens sens, ont été produites par le même principe, c'est-à-dire par la végétation.

Au bas de l'autel il y a deux demi-colonnes qui furent destinées pour y dresser la table sur

laquelle on célébra la messe de minuit que M. de Nointel y fit dire. On grava, par ses ordres, l'inscription suivante sur la base de la pyramide :

Hic ipse Christus adfuit,
Ejus natali die, mediâ nocte
Celebrato MDCLXXIII (1).

Pour faire le tour de la pyramide, on passe sous un massif ou cabinet de congélations, dont le derrière est fait en voûte de four. La porte en est basse ; mais les draperies de côté sont des tapisseries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre. Quand on en casse quelqu'une, l'intérieur en paraît comme de l'écorce de citron confite. Du haut de la voûte, qui répond sur la pyramide, pendent des festons d'une longueur extraordinaire, lesquels forment, pour ainsi dire, l'attique de l'autel.

M. de Nointel passa les trois jours de fête de Noël dans cette grotte, accompagné de plus de cinq cents personnes, soit de sa maison, soit marchands, corsaires, ou gens du pays qui l'avaient suivi. Cent grosses torches de cire jaune, et quatre cents lampes qui brûlaient jour et nuit, étaient si bien disposées, qu'il y faisait aussi clair que dans l'église la mieux illuminée. On avait posté, d'espace en espace, des gens dans tous les précipices, depuis l'autel jusqu'à l'ouverture de

(1) La messe a été célébrée ici à minuit, l'an MDCLXXIII, le jour de la naissance du Christ.

la grotte. Ils se firent le signal avec leurs mouchoirs lorsqu'on éleva le corps de Jésus-Christ ; à ce signal, on mit le feu à vingt-quatre boîtes et à plusieurs pierriers qui étaient à l'entrée de la caverne ; les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons, rendirent cette consécration plus magnifique. L'ambassadeur coucha presque vis-à-vis de l'autel, dans un cabinet long de sept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces grosses tours dont il a été parlé ci-devant. A côté de cette tour se voit un trou par lequel on entre dans une autre caverne ; mais personne n'osa y descendre. L'eau embarrassait à faire venir; mais, à force de chercher, on trouva une fontaine à gauche de la montée : c'est une petite caverne où l'eau s'amasse dans le creux d'un rocher.

C'est à M. de Nointel qu'appartient la gloire d'avoir renouvelé la mémoire de cette grotte. Les gens du pays n'osaient y descendre lorsqu'il arriva à Antiparos ; mais il les encouragea par ses largesses. Il avait avec lui deux habiles dessinateurs, et trois ou quatre maçons avec les outils nécessaires pour détacher et pour enlever des pièces de ce marbre.

Il y a encore une petite caverne qu'on appelle la *grotte d'Antipater*, et dans laquelle on entre par une fenêtre carrée, ouverte dans le fond de la caverne, qui sert comme de vestibule à la grande grotte. Elle est toute revêtue de marbre cristallisé et cannelé : c'est une espèce de salon de plain-pied à son ouverture, qui paraîtrait fort

agréable, si l'on n'avait pas été ébloui par les merveilles de la grande grotte.

La croupe de la montagne où sont ces grottes est comme pavée de cristallisations transparentes semblables au talc ordinaire, mais qui se cassent toujours en losanges et en cubes : on en trouve de pareilles sur le mont Ida, à Marseille, et à Saint-Michel-d'Eau-Douce. Des bords de la caverne d'Antiparos pendent quelques pieds de ce beau capria sans épines, dont on confit le fruit dans les îles. Le reste de la montagne est couvert de thym, de faux dictame, de cèdres à fleurs de cyprès, de lentisques, de squilles. Toutes ces plantes sont communes dans les îles de Grèce, et celle d'Antiparos ne mériterait pas d'être visitée sans la belle grotte qu'elle renferme.

ARC-EN-CIEL CONCENTRIQUE.

C'est le nom que l'on peut donner à un phénomène qui se renouvelle assez souvent sur les montagnes du royaume de Quito, qu'on appelle *Paramos*. Il consiste en un arc-en-ciel entier et triple. Voici la description que don Antoine de Ulloa a donnée d'un de ces phénomènes.

« Ce fut, dit-il, un matin, au point du jour, que la montagne de Pambamarca, se trouvant enveloppée de nuages épais, qui, dissipés par les rayons du soleil, ne laissèrent que de légères vapeurs que la vue ne pouvait discerner, que

nous aperçûmes, du côté opposé à celui d'où le soleil se levait, et à environ dix toises de distance de l'endroit où nous étions, comme un miroir où la figure de chacun de nous était représentée, et dont l'extrémité supérieure était environnée de trois arcs-en-ciel, ayant tous les trois un même centre, et les dernières couleurs, ou les couleurs extérieures de l'un, touchaient aux couleurs intérieures du suivant ; et hors de ces arcs-en-ciel on voyait, à quelque distance, un quatrième arc de couleur blanchâtre. Tous les quatre étaient perpendiculaires à l'horizon ; quand un de nous allait d'un côté à l'autre, le phénomène le suivait entièrement, sans se déranger, et dans la même disposition. Ce qu'il y avait de plus *admirable*, c'est que nous trouvant là six ou sept personnes ensemble, chacun voyait le phénomène en soi, et ne l'apercevait pas dans les autres. La grandeur du diamètre de ces arcs variait successivement à mesure que le soleil s'élevait davantage sur l'horizon ; en même temps les couleurs disparaissaient, et l'image de chaque corps devenant peu à peu imperceptible, le phénomène s'évanouissait entièrement. Le diamètre de l'arc intérieur, pris à sa dernière couleur, était d'abord de cinq degrés et demi, ou environ, et celui de l'arc blanc extérieur, séparé des autres, était de soixante-sept degrés. Quand le phénomène commençait, les arcs paraissaient de figure ovale ou elliptique, comme le disque du soleil ; mais ils devenaient ensuite peu à peu parfaitement

circulaires. Chaque petit arc était rouge ou incarnat; mais cette couleur se passait, et la couleur d'orange succédait, et à celle-ci le jaune, ensuite la jonquille, et enfin le vert : la couleur extérieure de tous restait rouge. »

LE KASEMINE.

C'est le nom qu'on a donné au mausolée qui renferme les reliques des soixante-dix-neuf imans (pontifs) de la secte des mahométans Shiites. Le village où ce tombeau est élevé, est situé entre le Jézireh (Mésopotamie), à quatre milles nord-est de Bagdad. Les maisons y sont plus belles que celles de la ville. Il est entouré de remparts faits de limon desséché, et est habité, en grande partie, par des étrangers venus de la Perse et de l'Inde. L'intervalle qui sépare Bagdad du mausolée étant très étendu, on trouve toujours à l'ouest du pont plusieurs centaines d'ânes et de mulets sellés et bridés, qu'on peut louer moyennant quelques petites pièces de monnaie. Ainsi, à la porte d'entrée du Kasemine, on trouve une personne qui se charge de prendre soin de la monture.

Le dôme du mausolée a été rebâti et recouvert de tuiles dorées, il y a quelques années, aux frais de Mohammed-Khan-Kejac, empereur de Perse. La basse-cour, les murs, les portes et le bazar

ont été également reconstruits aux frais du dernier nabab Assuf-al-Dowleh, visir de l'Indostan

Le bazar n'est pas très grand, mais aucun ne l'égale en propreté et en élégance. Le mausolée est spacieux et magnifique. La coupole qui l'éclaire est revêtue de feuilles d'or, et son élévation le fait apercevoir de très loin. L'intérieur du mausolée est incrusté de tuiles coloriées, ce qui produit un très bel effet. Ce genre d'ornement a été inventé dans ces contrées, et ne s'est encore introduit ni en Europe, ni dans l'Inde; il est cependant supérieur à toute autre espèce de peinture et dorure. Ces tuiles représentent des fleurs et autres objets; elles portent aussi des inscriptions en très beaux caractères; en un mot elles offrent tout ce dont le pinceau d'un peintre peut retracer l'image. Ces différentes parties sont si artistement unies, qu'elles semblent former un seul tout inaccessible aux ravages du temps. Dans la cour d'entrée s'élève un second dôme qui renferme les restes de deux enfans des imans. Il est d'usage d'aller faire sa prière sur les tombeaux, dont la garde est confiée à un surintendant et à plusieurs domestiques.

ALPHÉE.

C'est le nom d'un fleuve de l'Arcadie, devenu célèbre par la fable à laquelle la prétendue métamorphose d'Alphée a donné lieu. Chasseur

de profession, et épris des charmes d'Aréthuse, fille de Nérée et de Doris, Alphée poursuivait si vivement cette jeune nymphe de Diane, qu'elle se vit forcée d'implorer le secours de la déesse, qui la métamorphosa en fontaine, et son amant en fleuve. Cette double métamorphose n'empêcha pas Alphée de reconnaître Aréthuse; et son amour pour elle s'étant encore accru par cet obstacle, il mêla ses ondes à celles de cette fontaine, en continuant son cours par-dessous la mer. Cette persuasion s'accrédita par l'observation qu'on assure avoir été faite que ce que l'on jetait dans le lit de l'Alphée, en Grèce, se retrouvait dans l'île d'Ortigie, et y reparaissait quelque temps après dans la fontaine d'Aréthuse. Pline ajoute même à tout ce qui a été dit sur cette réunion miraculeuse, que dans le temps où les jeux olympiques se célébraient à Olympie, où passait l'Alphée, l'Aréthuse avait l'odeur du fumier, parce qu'on jetait dans le fleuve grec tout le fumier des victimes et des chevaux.

RUINES D'ATHÈNES.

Tous les historiens se sont accordés pour dire qu'Athènes fut autrefois la ville la plus renommée de la Grèce, par la richesse de ses édifices publics, et par le haut degré de perfection auquel

tous les arts y furent portés. Parmi les monumens dont la conservation attire encore les regards, et qui ont par conséquent donné lieu aux discussions des savans, nous ne citerons que ceux dont l'origine paraît la mieux prouvée.

Le premier est un portique dorique composé de quatre colonnes cannelées, et que l'on suppose généralement être les restes d'un temple dédié à Rome et à Auguste. Les colonnes, l'entablement, ainsi que l'une des antes (1), sont assez bien conservés pour donner une idée exacte de la forme primitive et des proportions de l'édifice. Un des pieds-droits de la porte qui donnait entrée dans le temple, est engagé dans le mur d'une maison voisine, tandis que le côté qui regarde la rue présente une longue inscription. On trouve également les restes de l'autre pied-droit ; mais comme ils sont presqu'à fleur du pavé de la rue, on ne les distingue pas au premier aspect. Cependant il est certain que ces restes, ainsi que le pied-droit, plus entier, sont encore dans leur situation primitive. On lit sur l'architrave l'inscription suivante :

« Le peuple à la déesse Rome et à Auguste-
» César, Pamménès, fils de Zénon, du bourg
» de Marathon, étant général de l'infanterie pe-
» samment armée, et en même temps prêtre de
» la déesse Rome, et d'Auguste sauveur, dans

(1) Ce sont des espèces de pilastres placés aux extrémités d'un mur.

» l'Acropolis, dans le temps où Mégiste, fille » d'Asclépiade, du bourg d'Alce, était prêtresse » de Minerve-Poliade, sous l'archontat d'Areus, » fils de Morion, du bourg de Pænia. »

La tour octogone d'Andronique Cyrrhestes est de marbre, et sur chacune de ses faces on voit une figure de bas-relief représentant un des huit vents. Nul doute que ce ne soit le monument dont Vitruve a donné la description suivante : « Les vents, suivant l'opinion de quelques- » uns, ne sont qu'au nombre de quatre, savoir : » *Solanus*, qui souffle du côté du levant équi- » noxial; *Auster*, du côté du midi; *Favonius*, » du côté du couchant équinoxial, et *Septen-* » *trio*, du côté du nord. Mais ceux qui ont été » plus exacts en ont compté huit, particulière- » ment Andronique Cyrrhestes, qui, d'après cette » division, bâtit à Athènes une tour de marbre » de forme octogone, qui avait à chaque face » l'image de l'un des vents, à l'opposite du lieu » où ils ont accoutumé de souffler. Sur la tour, » qui se terminait en pyramide, il posa un triton » d'airain qui tenait en sa main une baguette; la » machine était ajustée de sorte que le triton, en » tournant, se trouvait toujours opposé au vent » qui soufflait, et l'indiquait avec sa baguette. »

Pour se faire une idée exacte de l'état où se trouve aujourd'hui ce monument, il est nécessaire de se reporter au temps où il a été construit, et d'observer que depuis cette époque, la surface du terrain s'est élevée tout autour

d'environ quinze à seize pieds, excepté sur la face qui regarde le nord-est : là, le sol n'a guère que dix à douze pieds d'élévation, parce que, l'entrée de la tour étant de côté, on a été forcé, pour la rendre accessible, d'enlever une quantité considérable de terre. Originairement cette tour avait deux portes, l'une à la face nord-est, qui est encore aujourd'hui, et l'autre à la face nord-ouest; mais cette dernière est entièrement bouchée. Cette élévation du sol ayant considérablement diminué la hauteur apparente du monument, il en est résulté que le bel effet que devaient produire autrefois ses proportions générales est tout-à-fait détruit; qu'il est très difficile d'en déterminer la forme particulière, et que ce n'est qu'après un examen détaillé qu'on peut en reconnaître les beautés.

Le toit est remarquable par sa construction : la forme en est élégante, et produit sur tous les points de vue un très bon effet. Les figures sculptées sur les faces de l'octogone sont d'un beau style et d'une exécution large; elles expriment d'une manière ingénieuse le caractère des vents qu'elles représentent. Sous chaque figure est un cadran solaire : or, comme le cadran qui regarde l'est, est, sauf le renversement des lignes, absolument le même que celui qui regarde l'ouest; et comme la ligne méridienne, tracée sur la face du sud, est une perpendiculaire de laquelle s'éloignent également les lignes horaires du matin et du soir, il est évident que l'astronome qui traça les

cadrans supposa que les faces de cette tour octogone répondaient exactement aux quatre points cardinaux, ainsi qu'à leurs quatre points intermédiaires. Il paraît qu'il ne s'est point trompé.

La tour des Vents, convertie aujourd'hui en une chapelle turque, que l'on nomme le *teckeb*, est consacrée à des actes de dévotions particulières. A des époques fixes, certains derviches y exécutent la danse tournante des mahométans. Mais comme l'intérieur de la tour se trouvait, jusqu'à une hauteur considérable, rempli de terre et de décombres, pour remédier aux obstacles que les inégalités du terrain pouvaient apporter à l'observation de ce rite religieux, on y a construit un plancher de sapin à sept pieds environ au-dessus de l'ancien sol.

Un courant d'eau qui passe à dix pieds de la tour du Vent, et plusieurs canaux qui en sillonnent le pavé, ont fait supposer qu'une machine analogue à la clepsydre y existait aussi : car il est de toute évidence qu'un monument décoré avec tant de soin, placé près du marché public, dans un des endroits les plus fréquentés d'Athènes, servant à indiquer les directions du vent, n'aurait que très imparfaitement rempli cette destination sans l'établissement d'une semblable machine.

Le monument *choragique de Lysicrates*, auquel les modernes habitans d'Athènes donnent le nom de *to Phanari tou Demostheneos*, la *Lanterne-de-Démosthènes*, parce qu'une tradition populaire porte qu'il fut construit par ce célèbre orateur, et consa-

cré par lui à la retraite et à l'étude, est de la plus belle exécution. Trois parties distinctes le composent : 1° un soubaissement triangulaire ; 2° une colonnade circulaire dont les entre-colonnes étaient entièrement fermées ; 3° un tholus ou coupole, avec un ornement qui est placé dessus.

Le soubassement ne présente aucune espèce de porte ou d'ouverture ; il est exactement clos sur les quatre faces. Au moyen d'un trou pratiqué dans l'une d'elles, on a trouvé que l'intérieur n'était pas absolument plein ; mais l'espace vide est si petit et si irrégulier, qu'un homme peut à peine s'y tenir debout. Ce soubassement porte la colonnade circulaire, qui a été construite de la manière suivante : six panneaux de marbre blanc, égaux dans toutes les dimensions, et placés *à côté* les uns des autres, à la circonférence d'un plan circulaire, formaient un mur cylindrique continu, qui se trouvait ainsi divisé, de haut en bas, en six parties égales, par les joints des panneaux. Le long de chaque joint on a creusé une rainure demi-circulaire, pour recevoir une colonne corinthienne, qui, encastrée avec précision, cachait entièrement le joint des panneaux : ces colonnes saillaient d'un peu plus de la moitié de leur diamètre sur le nu du mur cylindrique, lequel fermait exactement toutes les entre-colonnes. Au-dessus on a placé l'entablement et la coupole, sans y pratiquer aucune espèce d'ouverture ; de sorte qu'il n'y avait pas de moyen de pénétrer dans l'intérieur du monument, où devait régner une parfaite obscurité.

Cet intérieur n'a d'ailleurs que cinq pieds onze pouces dans œuvre, et par conséquent ne fut jamais destiné à servir, soit d'habitation, soit de dépôt d'aucun genre. On y a cependant, dans des temps postérieurs, pratiqué une ouverture en brisant un des panneaux ; et il y a lieu de croire que ce fut dans l'espérance d'y trouver quelque trésor. Telle est, en effet, la barbarie qui règne aujourd'hui dans ces contrées, que du moment qu'un édifice antique s'élève, par sa grandeur ou par sa beauté, au-dessus des conceptions de leurs habitans, ceux-ci ne manquent pas de le regarder comme un ouvrage de la magie, destiné à recéler des trésors. Présentement trois des panneaux de marbre ont été détruits; ils sont remplacés par une porte et par deux cloisons de briques, et l'intérieur du monument forme un cabinet.

On doit observer que chacun des trois panneaux encore existans présente deux trépieds à anses sculptés en bas-relief, et que l'on pourrait supposer être de l'espèce de ceux qu'Homère et Hésiode désignent sous le nom de *trépieds à oreilles*.

L'architrave et la frise de la colonnade circulaire sont d'un seul bloc de marbre; sur l'architrave est gravée l'inscription suivante :

« *Lysicrates, de Cicyne, fils de Lysithides, avait fait la dépense du chœur. La tribu Acamantide avait remporté le prix par le chœur des jeunes gens. Théon était le joueur de flûte. Lysiades, Athénien, était le poète; Evanètes, l'archonte.* »

On peut conjecturer, d'après le sens de cette inscription, que dans quelque fête solennelle célébrée par des jeux et des chœurs, Lysicrates, de Cicyne, bourg de la tribu Acamantide, donna, au nom de sa tribu et à ses propres dépens, une représentation théâtrale, ou un chœur dans lequel les enfans de la tribu Acamantide remportèrent le prix; que c'est pour conserver la mémoire de cet événement que le monument a été élevé; qu'on y a en conséquence mentionné les noms du citoyen qui avait fait les frais de la représentation, de la tribu qui y avait remporté le prix, du musicien qui avait accompagné les acteurs, et enfin de celui qui avait composé le poème; qu'à ces noms on a joint celui de l'archonte pendant la magistrature duquel le concours avait eu lieu. Il paraît, d'après cette dernière circonstance, que le monument a été construit plus de trois cent trente ans avant l'ère chrétienne, à l'époque où vivaient Démosthènes, Appelles, Lysippe et Alexandre-le-Grand.

Le bas-relief de la scène représente l'aventure de Bacchus et des pirates tyrrhéniens. La figure de Bacchus, celles des femmes et des satyres qui forment son cortége au moment où il manifeste sa divinité; le châtiment des pirates, leur terreur et leur métamorphose en dauphins; tout, dans cette composition, est traité avec autant d'esprit que d'élégance. La corniche, qui est d'ailleurs très simple, a pour couronnement, au lieu de cymaise, une espèce de fleuron vitruvien. On peut remarquer que parmi tous les monumens antiques

encore existans, et dont nous possédons la description, c'est le seul où l'on trouve une corniche ainsi décorée. Cependant les médailles nous présentent assez souvent des temples ornés d'un semblable couronnement, et on voit un exemple très rapproché de celui-ci dans les anciennes peintures du célèbre manuscrit de Virgile, qui appartient à la bibliothèque du Vatican. La corniche est formée de plusieurs blocs de marbre unis ensemble, et maintenu par la coupole, qui est d'un seul bloc.

Cette coupole est sculptée avec beaucoup de délicatesse dans sa partie extérieure, où elle imite une couverture de feuilles de laurier placées en recouvrement les unes sur les autres. Elle est également bordée d'un enroulement vitruvien, et enrichie d'autres ornemens : le grand fleuron que l'on voit à son sommet présente une combinaison de feuillages infiniment gracieux. Cependant il est nécessaire de faire remarquer que certaines cavités qui se trouvent à la surface extérieure de ce fleuron, ont dû servir dans l'origine à y fixer quelque ornement qui n'existe plus : il paraîtrait même que cet ornement est un trépied.

Tout le monde sait que les jeux et les spectacles qui se donnaient dans la Grèce ancienne, pendant la célébration des grandes fêtes, consistaient principalement en exercices athlétiques, en compositions musicales et théâtrales ; que ces jeux formaient toujours une partie essentielle de la solennité, et qu'ils contribuaient beaucoup à son éclat.

Pour engager un plus grand nombre de concurrens à s'y présenter, et pour exciter parmi eux une plus vive émulation, on donnait des prix aux vainqueurs, et ces prix étaient exposés aux regards du public pendant tout le temps que duraient les jeux. Parmi ces divers prix, il paraît que ceux qu'on estimait le plus, ou que l'on décernait le plus souvent à la force, à l'adresse et au génie, étaient des trépieds.

Les autres monumens qui complètent les antiquités d'Athènes, publiées par M. Landon, sont: le Stoa ou portique que l'on prend communément pour les restes du temple de Jupiter Olympien ; l'Acropole ou la citadelle d'Athènes; le temple de Minerve, nommé *Parthénon*, ou *Hécatompédom ;* les temples d'Erectée, de Minerve, de Poliade et de Pandros ; le monument choragique de Thrasillus ; les propylées; le temple de Thésée, le temple de Jupiter Olympien, appelé aussi *les Colonnes d'Adrien ;* l'arc de Thésée ou d'Adrien ; l'aquéduc d'Adrien ; le monument de Philoppapus ; le pont sur l'Illyssus, et le stade panathénaïque ; l'odéum de Régilla, et une colonnade ionique près de la Lanterne de Démosthènes.

C'est dans l'intéressant ouvrage de M. Landon que nous engageons nos jeunes lecteurs à faire une entière connaissance avec les antiquités d'Athènes. Ils y trouveront des descriptions claires et précises, des recherches savantes, et les notions les plus exactes sur les mœurs et les habitudes des habitans d'une ville si justement célèbre par le haut

degré de perfection auquel elle porta tous les arts; et qui, à peine inférieure à Rome en magnificence, la surpassa par la noble simplicité, l'élégance et la correction du style.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS.

